

WHAT IF I WAS A REFUGEE?

L'expérience bénévole ancrée dans le parcours de certain-e-s étudiant-e-s suisses, comme une courte parenthèse révélatrice d'un « ailleurs » qui façonne leur trajectoire de vie.

Mémoire de Master

Présenté à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines

Institut de Psychologie et Education

Université de Neuchâtel

Isabella Alder

Master en Sciences sociales

Pilier principal psychologie et éducation

Sous la direction :

Directrice du mémoire : Professeure Tania Zittoun

Experte : Assistante-Doctorante Gail Womersley

Soutenu le 20 février 2019



Sommaire

Remerciements	5
1. Introduction.....	7
1.1 Le bénévolat.....	7
1.2 L'aide humanitaire.....	9
1.2.1 L'aide humanitaire selon une perspective psycho socio-culturelle	10
1.3 Apprendre en dehors de l'école	11
1.3.1 Le camp de réfugiés comme cadre d'apprentissage	13
2. Problématique de recherche.....	17
3. Cadre théorique.....	19
3.1 La transition	20
3.1.1 Développement et apprentissage	22
3.1.2 « Donner du sens » comme moyen pour s'orienter dans la vie	25
3.1.3 Les dynamiques de changement identitaire.....	27
3.3 Une temporalité "restructurée"	30
3.3.1 L'imagination	31
3.3.2 L'expérience imaginaire.....	32
4. Questions de recherche	35
5. Démarche de recherche	37
5.1 Les narratrices et le narrateur.....	39
5.2 La grille d'entretien	41
5.3 Technique d'analyse des données.....	43
5.3.1 Le récit	43
5.3.2 L'analyse selon une perspective dialogique	44
5.3.3 La relation entre passé, présent et future	45
5.3.4 L'analyse des données en résumé	47
5.4 Positionnement de la chercheuse	48
6. Analyse.....	51
6.1 Coline : l'entretien « exploratoire »	52
6.2 Camélia : je suis une « activiste ».....	58
L'AVANT DÉPART	58
LE SÉJOUR BÉNÉVOLE	61
LE RETOUR EN SUISSE.....	61
6.3 Nicole : une future éducatrice sociale	67
L'AVANT DÉPART.....	67
LE SÉJOUR BÉNÉVOLE	68
LE RETOUR EN SUISSE	76
6.4 Emilie : une étudiante sage-femme.....	81
L'AVANT DÉPART.....	81
LE SÉJOUR BÉNÉVOLE	82
LE RETOUR EN SUISSE.....	87

6.5 David : le bilan d'une carrière dans l'humanitaire	91
6.5.1 L'engagement dans une expérience bénévole dans une perspective à posteriori.....	91
L'AVANT DÉPART.....	92
LE SÉJOUR BÉNÉVOLE	96
LE RETOUR EN SUISSE.....	98
6.6 Discussion commune : Les histoires de deux mondes qui se rencontrent	101
i. UN VIDE A REMPLIR	101
ii. Mots clés : DECOUVERTE ET RENCONTRE.....	102
iii. LA DECOUVERTE D'UN AUTRE MONDE EN LIEN AVEC LA SUISSE	103
iv. L'EXPERIENCE IMAGINAIRE : NOUS SOMMES TOUS DES REFUGIES	104
v. LA RUPTURE COMME RESSOURCE POUR APPRENDRE	105
7. Conclusion	107
7.1 À propos du sujet de recherche	107
7.2 À propos de la méthodologie : perspectives d'amélioration.....	109
7.3 Ouverture.....	110
8. Bibliographie	113
9. Les annexes	117
9.1 La grille d'entretien	117
9.2 Liste des figures et des tableaux	119

Remerciements

« Votre corps, d'une extrémité d'aile à l'autre, n'existe que dans votre pensée, qui lui donne une forme palpable. Brisez les chaînes de vos pensées et vous briserez aussi les chaînes qui retiennent votre corps prisonnier. » [Bach, 1977]

“Il vostro corpo non è altro che il vostro pensiero, una forma del vostro pensiero, visibile, concreta. Spezzate le catene che imprigionano il pensiero, e anche il vostro corpo sarà libero.” [Bach, 1977]

Ce mémoire de Master est le résultat de ces dernières années d'études à l'Université de Neuchâtel et il a pu être élaboré grâce aux plusieurs personnes qui ont croisé mon chemin, ainsi que ceux qui ont toujours été là depuis bien avant le début de ce chapitre universitaire.

De ce fait, je tiens à exprimer ma gratitude envers ceux qui ont contribué à sa réalisation. Merci à toutes les personnes qui m'ont donné leur soutien, aide et conseils afin que je puisse réussir mon but.

Tout d'abord, j'aimerais remercier ma directrice de mémoire, la Professeure Tania Zittoun, d'avoir accepté de me suivre. Merci pour votre disponibilité et le temps consacré à répondre à mes questions. Par ailleurs, je remercie l'Assistante-Doctorante Gail Womersley pour avoir accepté d'expertiser mon travail et de rendre possible ma soutenance.

J'aimerais remercier mes collègues et amis à l'Université de Neuchâtel, parce que grâce aux discussions en salle de cours, ainsi qu'à la cafétéria de la Faculté des lettres et sciences humaines, j'ai pu mûrir mon esprit critique, ainsi que collecter plusieurs souvenirs dans le cadre universitaire, qui vont m'accompagner dans mon avenir.

Je suis très reconnaissante à Coco pour son temps et son énergie précieuse qui m'ont permis de finaliser au mieux ce mémoire.

J'aimerais adresser une pensée à Vassiliki pour m'avoir permis de participer à son projet au camp de réfugiés à Drama. Cette expérience a changé pour toujours, et en mieux, ma vie.

Je tiens à remercier mes amis les plus proches pour m'avoir soutenu dans la réalisation de ce travail, qui a été comme un tour sur les montagnes russes : cependant ce qu'il est important de retenir est que nous sommes arrivés à destination et, surtout, tous ensemble.

Un pensiero speciale va alla mia famiglia e alle mie amiche più care. Grazie per esserci sempre e farmi avere il vostro sostegno anche se lontani dalla mia vita a Neuchâtel. Questo lavoro l'ho potuto realizzare perché consapevole che dall'altra parte ci siete sempre stati e avete sempre creduto in me. Un pensiero va anche a chi presto farà parte della nostra famiglia: ancora prima di conoscerti mi hai trasmesso la voglia di arrivare alla fine. Un grazie particolare a mia mamma, per essere una forza della natura e per avermi trasmesso l'entusiasmo nelle piccole cose.

Et finalement, je dédie ce travail aux personnes qui ont rendu possible sa réalisation, notamment Coline, Camélia, Nicole, Emilie et David. Merci pour m'avoir raconté votre histoire, ainsi que pour votre volonté de contribuer à ce monde de manière autant engagée.

1. Introduction

1.1 Le bénévolat

Selon l'Office fédéral de la statistique (OFS), en 2016, environ 42% de la population résidant de manière permanente en Suisse (15 ans et plus) exerçait une activité de bénévolat organisée ou informelle. Le « travail bénévole organisé » ou « formel » implique l'engagement en faveur d'une organisation ou d'une institution (tels que, des associations sportives, culturelles, socio-caritative, religieuses, etc.). Le travail bénévole « informel » considère par exemple les services fournis pour d'autres ménages (tels que l'aide au voisinage, la garde d'enfants et les soins à des parents ou connaissances adultes).

L'idée du bénévolat comme toute activité dans laquelle le temps est donné librement au profit d'une autre personne, d'un groupe ou d'une organisation, implique un engagement bienveillant et généreux pour la société en général (Wilson, 2012, p.182, cité dans Manatschal et Freitag, 2014, p. 213) et engendre différentes réflexions.

Comment expliquer le fait qu'une personne s'engage dans une activité où son propre temps est librement donné au bénéfice d'autres personnes ? Autrement dit, il est pertinent de se questionner sur qui joue le rôle de bénéficiaire et à quels niveaux l'aide est distribuée.

Si le bénévole et l'association jouent un rôle positif dans l'existence de l'autre, l'aide peut être considérée comme mutuelle.¹ Pour confirmer cette hypothèse regardons les motivations indiquées par les bénévoles dans le domaine formel :

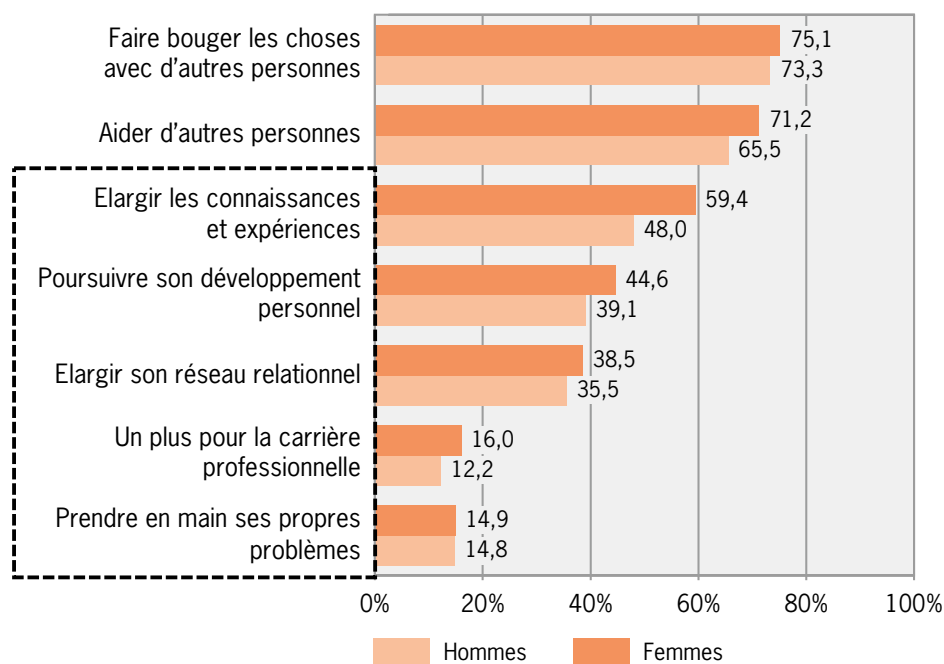


Figure 1. « Pourcentage des personnes accomplissant du travail bénévole organisé pour lesquels la motivation citée est importante (estimée à au moins 8 sur une échelle de 0 à 10) ». Adapté de « Le bénévolat en Suisse 2013/2014 », par l'Office fédéral de la statistique, 2015, p. 8.

Les motivations données soulignent des enjeux entre le bénévole, l'activité exercée et les personnes impliquées dans l'activité formelle. Ceci, au-delà de l'aide concrète résultant de l'exercice de l'activité-même. En effet, cinq des sept motivations données au sein de cette

¹ La forme masculine est utilisée dans le présent document pour faciliter la lecture.

enquête indiquent une poursuite de certains besoins qui mettent au centre le bénévole et non pas le possible destinataire de ses activités. En analysant les cinq derniers points de la fig. 1., l'individu-bénévole semble être motivé par des raisons nourrissant sa propre existence. Notamment l'ambition d'élargir ses propres connaissances et réseau relationnel, se développer au niveau personnel ainsi que professionnel et finalement comme un moyen pour faire face à ses propres problèmes.

Bien que la raison principale se trouve dans l'envie d'aider l'autre et de « faire bouger les choses avec d'autres personnes », tous les autres points suggèrent un retour au niveau personnel, ce qui mettrait en doute la dimension de gratuité qui est souvent associée au bénévolat. De fait, l'activité bénévole est considérée comme gratuite étant donné qu'elle n'est pas rétribuée, mais cette perspective salariale ne considère pas toutes les interprétations possibles du terme gratuit ou inversement mutuel ou réciproque.

Si, pour donner un exemple, nous considérons la motivation « un plus pour la carrière professionnelle », la dimension du temps permet de positionner l'expérience bénévole, qui est vécue à un certain moment de la vie d'une personne dans le but d'en tirer des avantages professionnels dans l'avenir, ou pas. À ce sujet, Brown (2005), dans son étude qui traite les vacances bénévoles, parle d'une prise de conscience de certains vacanciers bénévoles, qui, suite à leur expérience bénévole pendant leurs vacances, ont changé ou adapté leurs choix de carrière futurs (p.492). Dans ce cas, par exemple, le bénévolat est révélateur de ce que la personne aimerait poursuivre dans son propre parcours professionnel. L'intention d'aider l'autre n'est pas effacée, mais l'activité bénévole est considérée comme un moyen pour aider l'autre, ainsi que satisfaire ses propres intérêts futurs.

Rehberg (2005), s'est intéressée aux motivations d'une centaine de jeunes adultes suisses qui se sont engagés dans du bénévolat international. Pour aborder la thématique, une question spécifique a été posée aux participants, notamment : “*Why are you interested in volunteering in the field of international cooperation ?*”. Le chercheur indique trois groupes de répondants, notamment :

- “*Achieving something positive for others*”: aider l'autre, apporter du changement positif, suivre une certaine éthique, certaines valeurs comme par exemple l'équité, sa propre conscience, etc. et par conséquent, se sentir utile;
- “*Quest for the new*”: connaître une nouvelle culture comme moyen pour être plus tolérant et compréhensif, faire quelque chose de différent aussi en ayant l'opportunité de faire l'expérience d'un quotidien complètement différent de celui dont on a l'habitude, pratiquer de nouvelles langues, etc.;
- “*Quest for oneself*”: s'améliorer, acquérir de l'expérience, aussi pour son propre parcours professionnel, ainsi que se challenger soi-même pour mieux connaître ses propres limites. [Rehberg, 2005, p. 113]

Les répondants parlent de valeurs, changement, nouvelles expériences qui diffèrent de ce qui est connu au quotidien, se confronter à de nouvelles langues, etc. Tout cela peut être considéré comme une opportunité pour apprendre de la part des étudiants, notamment le fait de faire du bénévolat.

L'intérêt pour le bénévolat, est le premier pas qui a contribué à développer la problématique de recherche de la présente étude. À ce propos, nous lions une autre grande thématique, notamment celle du vaste monde de l'aide humanitaire. Cela parce qu'une des activités bénévoles qui peut être exercée, peut prendre place dans le domaine humanitaire. Par conséquent, nous allons approfondir ce deuxième thème dans le chapitre qui suit.

1.2 L'aide humanitaire

Les actions humanitaires trouvent leurs motivations dans le principe de l'humanité, qui est définie par la Fédération Internationale de la Croix Rouge comme: « [...] *the desire to prevent and alleviate human suffering wherever it may be found [...] to protect life and health and to ensure respect for the human being* » (IFRC 2001, cité dans Hilhorst et Schmiemann, 2002, p. 491). L'action humanitaire aborde la « souffrance humaine », résultant de catastrophes naturelles ou de situations de conflit. Plusieurs organisations humanitaires exercent leur fonction au nom de l'éthique médicale universelle et du droit à l'assistance humanitaire de manière neutre et impartiale (« Médecins Sans Frontières » est un exemple). Les Nations Unies par exemple, définissent l'action humanitaire comme un de leurs buts afin de « parvenir à la réalisation de la coopération internationale en résolvant les problèmes internationaux d'ordre économique, social, culturel ou humanitaire » (« Nations Unies : Notre Action », n.d. paragr. 3.).

Comme bien explicité par Bjerneld (2009), dans le secteur humanitaire plusieurs termes existent pour décrire les différents types de situations de crise et par conséquent les personnes impliquées qui y travaillent (p. 13). L'auteur utilise le terme « humanitarisme », en reprenant la définition de Beigbeder (1991) : « [...] *'an ethic of human solidarity' based on the values: respect for life, a responsibility for future generations, protection of the human habitat, altruism nurtured by a sense of mutual interest, and a recognition of human dignity and worth.* » (Bjerneld, 2009, p.13). De plus, en citant Slim (2005) elle mentionne ce que sont les actions humanitaires, en les classant en quatre formes idéales, notamment « l'assistance (aide matérielle et soutien et aide), la protection (défense de la sécurité et de la dignité des personnes), les moyens de subsistance (soutien économique) ; et le plaidoyer (parler au nom des besoins de la population) » (p.13).

Simplement à travers des définitions de certaines organisations du vaste monde de l'aide humanitaire, il est possible de s'interroger sur comment les êtres humains qui en font partie interagissent, ainsi que comment le « respect », la « dignité », la « solidarité » et la « protection de la vie », peuvent éventuellement être établis.

Si au début de l'introduction nous avons considéré l'acte bénévole qui consiste à donner son propre temps pour un certain engagement, maintenant la question se lie à ce qui se passe dans le cas où cette action prend place dans un contexte humanitaire. Le deuxième aspect à approfondir de la présente étude est, au-delà des définitions formelles et des principes sur lesquels ces actions humanitaires se basent, de comprendre l'aide humanitaire à un niveau plus micro, individuel, selon une perspective qui prend en considération l'expérience personnelle et psychologique des personnes qui y contribuent.

De manière particulière, les premières réflexions se sont intéressées au contact des agents humanitaires (et non pas forcément des bénévoles) avec ladite « souffrance humaine » mentionnée par le IFRC (2001, cité dans Hilhorst et Schmiemann, 2002, p. 491).

Shah, Garland, et Katz (2007) pour donner un exemple, mentionnent l'impact psychologique après une expérience de travail en contact avec des personnes qui ont été dans des situations définies comme « traumatiques » (Alexander & Atcheson, 1998; Carson, Leary, de Villiers, Fagin, & Radmall, 1995; Hodgkinson & Stewart, 1991; Melchior, Bours, Schmitz, & Wittich, 1997; Wall et al., 1997, cités dans Shah, Garland, et Katz, 2007, p. 59). Que ce soit un travail de contact direct avec les personnes qui ont vécu une catastrophe ou un travail clinique dans les milieux professionnels, l'engagement dans ce type de travail, en terme de conséquences, peut impliquer des épisodes de cauchemars, d'insomnie, de désespoir, etc., ce qui semblent être lié au travail en contact direct avec des personnes qui font l'expérience d'un « traumatisme psychologique » (Figley 1995, cité dans Shah et al., 2007, p. 59).

En effet, le « stress traumatique primaire » (STP) est le terme utilisé pour définir la réponse de peur intense ou d'impuissance d'un individu après avoir vécu de manière directe un événement traumatique, alors que le « stress traumatique secondaire » (STS) est le terme utilisé pour définir l'exposition à un « traumatisme » de manière indirecte, à travers un récit d'un événement traumatisant vécu par une autre personne (Zimering, Munroe, et Gulliver, 2003, cités dans Shah et al., 2007, p. 59). Figley (1999, p.10, cité dans Bride, 2007, p. 63), définit le STS comme « les comportements et émotions résultant de la connaissance d'un événement traumatisant vécu par un autre individu. C'est le stress résultant de l'acte d'aide ou tentative d'aider une personne traumatisée ou souffrant ». STS est un terme utilisé pour décrire le stress de ceux qui sont en contact continu avec des survivants de certains « traumatismes », car cela les amène également à faire l'expérience de perturbations émotionnelles et donc devenir eux-mêmes victimes indirectes du « traumatisme » (Figley, 1995, cité dans Bride, Robinson, Yegidis et Figley, 2004, p. 27).

Par la suite, le raisonnement visant à développer la problématique de recherche est allé au-delà du « traumatisme » pouvant être observé suite à une exposition avec la « souffrance humaine » précitée, tout en encadrant sur une échelle temporelle plus ample, ce que l'agent humanitaire peut vivre à travers son engagement humanitaire. Un exemple a été de se demander quels sont les requis afin que les agents humanitaires soient choisis et sur la base de quels critères un individu pourrait vouloir décider de partir pour une mission visant à aider ceux qui sont en difficulté et/ou en souffrance.

1.2.1 L'aide humanitaire selon une perspective psycho socio-culturelle

Bjerneld (2009) s'est intéressée à comment les travailleurs humanitaires étaient attirés, motivés, recrutés et préparés pour aller en mission (p.2). Elle s'est intéressée à ce qui a conduit ces personnes à partir en mission et elle a pris en compte leur perspective sur le terrain ainsi qu'une fois rentré chez eux en Suède. Elle a mis en relations le point de vue des éventuels professionnels qui ont l'envie de s'engager dans une mission humanitaire et en quoi leurs images varient comparé à des professionnels avec beaucoup d'expérience sur le terrain. De plus, la perspective des recruteurs de certaines organisations humanitaires, telles que, entre autres, le Comité International de la Croix Rouge ou Médecins Sans Frontières, a été prise en considération. Le but étant de mieux comprendre, selon leur perspective, ce qui est attendu et nécessaire pour travailler dans ce domaine d'émergence humanitaire.

Ce qu'elle a pu observer, était un écart entre les attentes des nouveaux candidats, les travailleurs expérimentés, ainsi qu'au niveau du contenu des lettres envoyées de la mission : la réalité vécue en personne pouvait donc être en désaccord avec ce qui avait été imaginé ou attendu au niveau du travail à faire (p.42). Enseignante de cours préparatoires en santé publique pour l'action humanitaire, l'auteure s'interroge sur la façon dont la connaissance et le regard envers un phénomène peuvent se façonner pendant le temps, suite à certains événements. Plus spécifiquement elle donne l'exemple de la naïveté de certains étudiants qui, parfois, ne comprennent pas pourquoi ils ne peuvent pas aller directement sur le terrain, sans devoir s'impliquer à suivre des cours préparatoires. Elle donne un exemple concret :

They [the students] often believe that their western theoretical background and good will is enough to do a good job in the field. The following example illustrates this:

“Why do we need to learn about so many difficult issues like gender, anthropological aspects on health, training, and conflicts? Give me a manual and I will fix it!” [Swedish male doctor].

After two months' intensive course, including many discussions, the same person gave another perspective on his future with this comment:

“How could I think I could go to the field without this knowledge and insights about the complex reality in humanitarian field? How could I be so naive?”

Today, this doctor has been working on many missions. [Bjerneld, 2009, p. 43]

Le temps et les expériences vécues deviennent donc révélateurs d'un certain savoir et peuvent modifier les convictions des jeunes professionnels. Placer non seulement l'expérience, mais aussi les attentes, les représentations, les croyances, voire aussi les opinions sur une échelle temporelle permettront de mieux comprendre comment l'individu vit son expérience sur le terrain.

Ce qui est intéressant dans cette recherche, c'est la manière dont l'auteure aborde son sujet d'étude. Un de ses focus était de savoir ce que les volontaires ressentent lorsqu'ils reviennent de la mission et se remémorent leurs expériences vécues (Bjerneld, 2009, p.10). La chercheuse met l'accent sur l'importance de considérer ces expériences selon une perspective socio-culturelle : le contexte social, les savoirs acquis, les ressources mobilisées avant de partir, ainsi que la prise de conscience, une fois rentré de la mission. L'échange d'informations entre l'agent humanitaire et son entourage, entre autres, sont des données très précieuses. Tous ces éléments mettent l'accent sur l'expérience individuelle et racontent davantage comment l'expérience sur le terrain continue à exister une fois rentré de la mission, notamment, dans son cas spécifique, en Suède.

De fait, dans ses résultats, nous pouvons observer un parallèle continu entre l'expérience sur le terrain et la vie en Suède. Par exemple, une des raisons qui pousse les travailleurs avec peu d'expérience à partir, en dehors du fait d'apporter une contribution pour aider les autres, résidait dans le fait de pouvoir se développer au niveau personnel ainsi que professionnel (Bjerneld, 2009, p.34).

L'étude de Bjerneld (2009), nous a permis de nous poser plusieurs questions : Qu'est-ce qui se passe avec ce qu'on a appris comme agent humanitaire ? Qu'est-ce que nous faisons avec l'expérience vécue ? Est-ce que l'expérience sur le terrain, mobilise d'autres connaissances et savoirs ? Et si oui, cette circulation de notions et expériences, comment prend-elle sa place dans ce monde ou une fois rentré « chez soi » ?

1.3 Apprendre en dehors de l'école

En considérant une expérience dans le cadre de l'aide humanitaire, ainsi que dans le cadre d'une expérience bénévole en général (peu importe le contexte), l'intérêt envers ce qui peut être appris ou acquis suite à une telle expérience, nous amène à réfléchir en termes d'« apprentissages ».

L'école est l'institution étatique par excellence, représentant l'endroit dans lequel les apprentissages sont transmis. Véritablement, l'univers de l'éducation est confronté à plusieurs débats, dont par exemple la pertinence des différentes manières de transmettre du savoir pendant les cours, ainsi que l'efficacité de le faire à travers un dispositif éducatif institutionnalisé et inévitablement modelé par la présence de l'Etat. A ce sujet, Zittoun (2016, p.3), considère l'institution comme un objet culturel, ce qui fait que son existence agit sur le vécu de la personne, au niveau intérieur, ainsi qu'extérieur :

From within, in effect, they provide values, discourses and actions that have shaped the person's conduct and that she or he has internalized and that can now guide her understanding of the world and her externalization. They also guide from without, because institutions create settings for interactions and the modalities of recognition of the person. It is thus possible to speak about a double orchestration of human conduct. [Baucal & Zittoun, 2013, cités dans Zittoun, 2016, p.3]

En considérant le monde de l'éducation au sens large, l'école est à considérer par rapport à tout ce qui est autour d'elle, ce qui fait qu'elle existe, ce qui entraîne son existence et utilité ou au contraire, son absence. Bruner (2000) réfléchissait déjà au système éducatif d'une société en étant témoin de plusieurs questions culturelles (p.26). Son questionnement met en relation la vie individuelle, les attentes d'une certaine « culture » quant à la manière de vivre sa propre existence et les ressources mises à disposition par la société afin de rendre possible la réalisation

d'une telle existence (ou d'entraver autres styles de vie). Sa réflexion est liée à l'école et au système éducatif d'une telle société, car, en citant l'auteur : « [...] *l'educazione è una delle principali espressioni dello stile di vita di una cultura, e non semplicemente una preparazione a esso* » (Bruner, 2000, p.27), ce qui signifie que « l'éducation est l'une des principales expressions du style de vie d'une culture, et pas seulement une préparation pour elle » (ma traduction).

Le cadre éducatif est un endroit où des personnes, ressources, connaissances, expériences, savoir-faire et savoir-être cohabitent afin de produire ou maintenir une certaine instruction. L'école est un exemple de dispositif (Muller Mirza, 2002) où plusieurs acteurs agissent et contribuent à son développement et survie, notamment élèves, enseignants, membres de la direction, etc. dans le but et avec l'intention d'apprendre et faire apprendre.

Mais qu'en est-il de l'apprentissage qui prend place en dehors de ces quatre murs ?

L'exemple du bénévolat et de l'aide humanitaire engendrent plusieurs enjeux au niveau des différents apprentissages qu'une personne peut en tirer à travers l'engagement dans une telle activité (comme dans le cas du volontariat dans le domaine de la coopération internationale, Rehberg, 2005).

Afin de répondre à ces questions, il est nécessaire définir les sens attribués à l'apprentissage.

Par définition, l'apprentissage formel est organisé en termes de planification, de financement, d'objectifs d'apprentissage et de structure, ainsi qu'intentionnel, comme c'est le cas des écoles, des universités ou des formations professionnels (Werquin, 2012, p.267). D'un autre côté, l'apprentissage informel peut résulter dans des activités quotidiennes dans différents contextes (au travail, à la maison, en communauté, etc.) et peut avoir lieu sans que l'individu en soit conscient. Ceci est aussi appelé "apprentissage par l'expérience" (*'experiential learning'* ou simplement *'experience'*, Werquin, 2012, p. 267). C'est donc selon cette définition que les apprentissages suivant des expériences bénévoles et/ou dans l'aide humanitaire pourraient être définies.

Bien que dans le bénévolat, comme le dit le mot, l'action de la personne est volontaire, l'intentionnalité dans l'apprentissage n'est pas automatique. Autrement dit, si suite à une formation académique nous recevons une certaine attestation prouvant l'acquis de certaines compétences, suite à une expérience de bénévolat, il n'y a pas le même processus de reconnaissance et c'est aussi pour cela que l'intention de participer à une activité de bénévolat n'est pas à associer à l'intentionnalité d'acquérir des apprentissages spécifiques.

Cela nous renvoie au concept de « résultats d'apprentissage » (« *learning outcomes* », Werquin, 2012, p.260), qui considère tout ce qui peut se transformer en connaissances, aptitudes et compétences, peu importe le cadre et le contexte (formel, non formel ou informel) (Tissot 2008, cité dans Werquin, 2012, p.260).

Ces résultats font partie d'un processus d'apprentissage qui est aussi orienté vers le futur (Werquin, 2012, p.260) : une fois appris, la personne a acquis une certaine connaissance qu'elle peut utiliser pour l'avenir.

Mais comment définir quand un individu a saisi le résultat final pour ensuite continuer dans ce qui suit ? Il est possible répondre à cette question en considérant les apprentissages formels à l'école : les résultats aux examens permettent aux élèves de montrer l'acquisition de certaines connaissances dans le cadre d'un certain cours pour ensuite continuer dans le parcours académique en ayant comme but final l'obtention d'un diplôme.

D'un autre côté, l'auteur remarque la difficulté à identifier et mesurer les apprentissages informels, ceux-ci se déroulant dans des cadres où l'évaluation n'est pas pratiquée. Dans le cas

d'apprentissages informels, le cadre de référence est la vie de la personne (Werquin, 2012, p.261) :

This is because we do not know how, when and where learning takes place – unlike in any input-based formal learning system – so the process of RNFILLO [=recognition of non-formal and informal learning outcomes] can only apply if there are expected learning outcomes, and if they can be assessed; ideally against recognised and widely accepted standards. [Werquin, 2012, p.266]

L'aspect pertinent des apprentissages informels au sein de la présente étude est qu'ils peuvent résulter d'activités quotidiennes variées et pour les reconnaître il faut s'intéresser et leur apporter de l'attention.

1.3.1 Le camp de réfugiés comme cadre d'apprentissage

Ainsi donc, si peu importe le contexte car nous pouvons tous apprendre à un certain moment de notre vie, pourquoi ne pas choisir un lieu en dehors de l'école et observer comment une possible acquisition d'apprentissage prend place ?

C'est suite à cette réflexion que les camps de réfugiés ont été pris en considération.

L'*encampement* du monde est un sujet d'actualité de nos jours : camps de réfugiés, camps de déplacés, centres d'accueil de demandeurs d'asile ne sont que des exemples de la liste de ces lieux qui mettent à l'attente le destin de ses occupants (Agier, 2014). Selon l'auteur, ce qui caractérise l'empreinte générale de ces réalités sont l'incertitude, l'indésirabilité et la précarité (Agier, 2014, p.27). Selon Agier (2014), l'« *encampement* du monde », serait une manière de gérer « l'indésirable » selon une perspective d'états-nations (p.11).

La présente étude visait à comprendre ultérieurement comment ces lieux s'enchaînent avec le reste du monde, selon une perspective psycho socio-culturelle.

De manière générale, nous vivons dans une société qui fait partie d'un monde de plus en plus cosmopolite, où la circulation croissante des personnes, des connaissances et des pratiques autour du monde est aussi amplifiée par la diffusion d'internet et l'accès aux informations à travers cet outil. Goguikian Ratcliff et Rossi (2014) parlent de « sociétés plurielles », en occident, comme le résultat d'« une mobilité généralisée des personnes, des savoirs, des pratiques et des techniques, d'ici et d'ailleurs, ici et ailleurs » (p. 4). Par conséquent, ils précisent : « Ces assemblages créent des relations, des dépendances et des opportunités entre les individus, les communautés, les sociétés, les Etats et les continents » (Collier et Ong, 2005, cités dans Goguikian Ratcliff et Rossi, 2014, p.4).

Mais comment expliquer l'image « d'ici et d'ailleurs, ici et ailleurs » quand on considère l'« *encampement* du monde » ? Qu'est-ce que l'« *ici* » et l'« *ailleurs* » et selon quelles logiques pouvons-nous définir la relation entre les deux ?

Si d'un côté les camps sont mis « à l'écart » de la part du gouvernement, de l'autre côté il y a un capital humain qualifié qui se mobilise pour ces endroits. C'est notamment le cas des ONGs, où des professionnels sont engagés dans ces organisations de manière bénévole ou sous rétribution d'un salaire.

Le cadre qu'Agier (2014) appelle la « forme-camp » (p.19), se réfère, entre autre, aux camps de réfugiés. Dans la présente étude, quand nous faisons référence à un « réfugié », nous lions ce terme directement à une personne résident dans un camp de réfugiés.

Afin de définir et situer ce qu'il appelle la « forme-camp » (p.19), Agier (2014) identifie trois traits caractérisant un camp, notamment l'extraterritorialité, l'exception et l'exclusion.

Le premier aspect voit les camps comme des « hors-lieux » (Agier, 2014, p.16), qui prennent

la forme d'un camp, à l'écart d'un pays ou d'une région ou en exil de la société (Agier, 2014, p.20). Par la suite, l'auteur s'appuie sur la métaphore faite par Bauman (2004, cité par Agier, 2014, p.20), qui voit les camps comme les « déchets » du phénomène de la mondialisation.

Le deuxième aspect voit ce terrain comme ayant « [...] pour caractéristique commune d'écarter, de retarder ou suspendre toute reconnaissance d'une égalité politique entre leurs occupants et les citoyens ordinaires » (Agier, 2014, p. 20). La somme de ces deux aspects nous amène au troisième, qui est représenté par une forme d'« altérité » (p.20) associée aux habitants de ces lieux.

D'un autre côté il y a une volonté de s'opposer au camp comme lieu pathologique (Agier, 2014, p.19) et d'exclusion, ce qui crée une ambivalence : « [...] les camps sont des lieux d'un relatif enfermement mais ils sont aussi des carrefours cosmopolites » (Agier, 2014, p.19). À la rencontre d'un facteur et d'un autre, le camp intègre de manière transversale et transnationale les milliers de lieux qui le composent, en mettant en relation des personnes, des organisations et des savoirs en circulation (notamment un produit « hybride », fig.2).

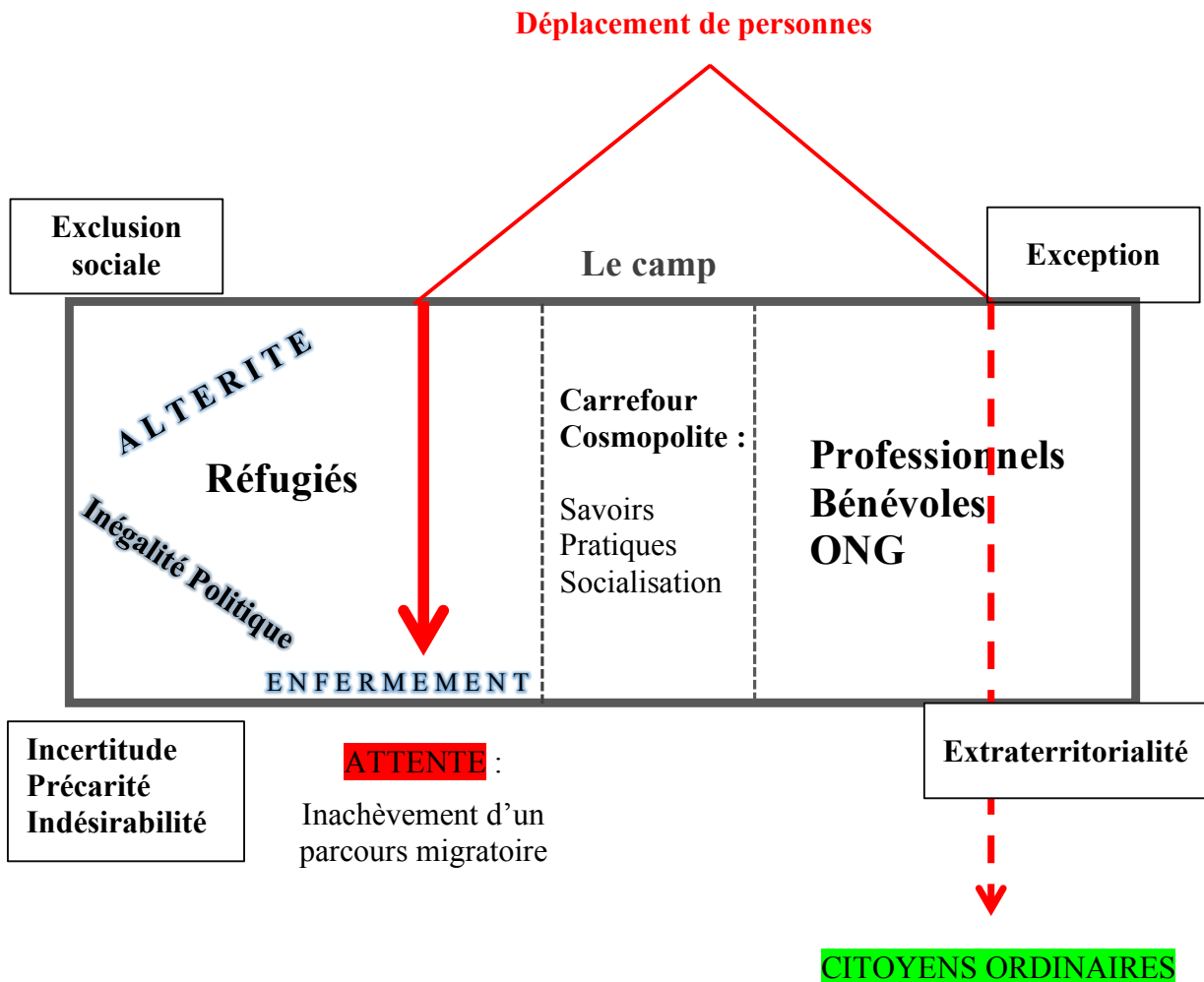


Figure 2. Le camp : un produit hybride. Schéma inspiré par la définition de « forme-camp » (Agier, 2014, p.19).

L'accent est mis sur la circulation de personnes, des travailleurs des ONGs, des organisations (Agier, 2014, p.21), ce qui entraîne une transmission et une diffusion des savoirs spécialisés au sein du camp lui-même (Agier, 2014, p.22) :

Les camps sont des jalons posés sur plusieurs parcours. Celui des personnes en déplacement pouvant changer de catégorie d'identification d'un lieu à l'autre. Celui des organisations et agences internationales qui déploient d'un camp à l'autre leur technologie, leur travail et leur économie. Le parcours enfin des savoirs experts (humanitaires ou sécuritaires) et des idéologies (compassionnelles et/ou culpabilisantes). [Agier, 2014, p.23]

Mais au-delà de l'entourage des ONGs et des agences internationales, l'auteur met aussi l'accent sur les individus habitant le camp, notamment l'importance qui devrait être attribuée à chaque réfugié afin de ne pas suivre des politiques de l'indifférence (p.17). En faisant référence aux réfugiés de longue durée, il parle de leur rapport au camp, de leur réalité quotidienne :

Le camp leur apparaît parfois comme un Etat en miniature [...] Mais les réfugiées sont aussi de simples personnes déplacées, des citoyens ayant perdu leur citoyenneté, devenus sans Etat e dont Hannah Arendt, encore, disait qu'ils mettent en évidence, bien plus radicalement que les minorités, la crise de l'Etat-nation [...]. [Agier, 2014, p.17]

Suite à cela, il est intéressant de réfléchir sur une échelle locale. L'auteur souligne le fait que le camp est une forme de vie possible au-delà des logiques des états-nations, étant « des lieux d'exil, où l'exil peut être aussi habité » (p.18). Le lieu d'écart peut donc devenir un espace de production, un lieu « habité », un monde à étudier de transmission de savoirs et pratiques et un terrain propice à la socialisation, à la rencontre de cultures différentes, qui donne naissance à diverses dynamiques sociales :

Le lieu de la relégation, du stationnement, n'est plus alors (ou plus seulement) un lieu d'attente, souvent propice à la dépression et autres pathologies, mais il devient un lieu de vie, de resocialisation, parfois d'une certaine agitation sociale et politique. [Agier, 2014, p. 16]

En effet, ces lieux donnent naissance à des nouvelles « aires culturelles » (Agier, 2014, p.18) : l'alimentation, les relations familiales et intergénérationnelles, les formes de sociabilité, les activités quotidiennes, les différentes langues parlées, font du camp un produit hybride des habitudes antérieures au déplacement, des contraintes du déplacement et des nouveaux apprentissages du camp.

Les camps de réfugiés, au-delà des caractéristiques physiques d'exil et à la possible « mort sociale » de ses occupants (Agier, 2014, p.26), sont composés par de multiples acteurs qui prennent part au quotidien, aux agents qui s'investissent pour son déroulement et sa survie, ainsi qu'aux enjeux qui rendent possible son existence. Par conséquent, selon l'acteur pris en considération, l'« ici » et l'« ailleurs » peuvent être définis de manière différente.

Dans ces camps, il y aura notamment les réfugiés, mais aussi d'autres personnes ayant fait un autre chemin et provenant d'autre horizon, qui cohabiteront ces lieux pour quelques jours, semaines, et, du coup, leurs vies s'entremêleront.

2. Problématique de recherche

Le point de départ de cette recherche était de considérer une activité bénévole dans un contexte d'aide humanitaire. Les deux thématiques ont été liées parce que l'intérêt était axé sur un contexte hors de l'école, dans le but d'identifier l'apprentissage informel.

Les caractéristiques d'un camp (Agier, 2014) rendent cet espace de vie comme un lieu où, une personne qui est née et habite en Suisse, va voir et vivre un quotidien différent de celui qu'elle connaît en Suisse.

Le fait de vivre une expérience de bénévolat au premier plan dans un contexte pareil pourrait donc être une occasion pour connaître une autre manière de vivre et faire face au monde, ce qui serait important à définir en termes de possibles apprentissages qui peuvent y prendre place.

Pour cela, nous avons identifié le camp de réfugiés comme un possible endroit où certains apprentissages peuvent être observés. De ce fait, il y a des organisations humanitaires qui engagent des bénévoles à court terme et parmi eux, il y a des étudiants qui décident de faire une expérience de bénévolat pendant leurs études.

L'université demande aux étudiants d'assimiler en continu des nouvelles connaissances, concepts, théories et pratiques qu'ils doivent valider pour la réussite du cursus académique. Dans ce cadre ils sont exposés aux apprentissages formels, alors que les autres apprentissages éventuels d'autres lieux sont plus difficiles à saisir, être reconnus ou « mesurés » (Werquin, 2012). Cela ne signifie pas qu'il n'est pas possible d'apprendre en dehors de l'école, mais plutôt qu'il faut s'intéresser et essayer de comprendre comment dans d'autres cadres les étudiants peuvent apprendre.

Poussé par un intérêt personnel de lier le monde académique avec celui des engagements humanitaires, il est tout à fait intéressant de connecter l'expérience de bénévolat dans les milieux mentionnés et une population cible telle que les étudiants.

Plus spécifiquement, le questionnement était autour du fait qu'une personne ait envie de s'investir dans une activité bénévole pour éventuellement apprendre, ceci au-delà du système éducatif de son pays. Les caractéristiques décrites par Agier de la « forme-camp » (2014) m'ont ensuite convaincue du fait que c'était intéressant de s'approcher de l'univers des apprentissages informels en prenant en considération un tel contexte, par opposition à celui formel de l'école.

L'intérêt de l'étude est donc porté sur comment une expérience dans un camp de réfugiés, pourrait contribuer au parcours de vie des étudiants en particulier :

- Quelles sont les connaissances apprises et les formes d'apprentissages observables ?
- Qu'est-ce que la personne a appris, qu'est-ce qu'elle a vu qu'elle ne connaissait pas, qu'est-ce qu'elle a pu transmettre à d'autres individus, ainsi que recevoir ?
- Comment ces ressources traversent les frontières nationales et agissent sur l'expérience de vie d'un individu qui a grandi et habite en Suisse ?

Pour essayer de répondre à cela, nous devons réfléchir à la manière de cadrer une telle expérience dans la vie d'un individu, ainsi que comprendre quels éléments sont importants à définir au niveau théorique.

3. Cadre théorique

Many of the surprising curves and bends in life-course simply result from the multiplicity of a person's spheres of experiences, their mutual dynamics, and the dynamics of transitions, and so these have to be studied if one wants to address life-course development. [Zittoun, 2012, p.525]

Le cadre théorique qui suit nous permettra de définir de quelle manière nous pouvons aborder un tel sujet et donc parler d'apprentissages informels, ceux-ci étant, comme le dit le mot, des « apprentissage par l'expérience » (ou simplement 'experience', Werquin, 2012, p. 267). Le but est d'observer un éventuel « changement », « transformation », « développement » de la part d'un individu suite à l'engagement dans une activité bénévole dans un camp de réfugiés.

Pour cela, en partant du concept de « résultats d'apprentissages » (Werquin, 2012, p.260) qui est plutôt associé au cadre formel, nous adoptons une perspective qui considère ces résultats comme des « transformations » dans la vie de l'individu. Cela dans le but de trouver des éventuelles réponses à ce que ces résultats peuvent signifier dans un cadre informel où l'« évaluation » n'est pas forcément pratiquée.

Les outils théoriques qui suivent nous ont donc donné une perspective à travers laquelle il est possible d'étudier un tel phénomène : notre approche considère une psychologie de transitions (Zittoun, 2012), ainsi qu'un intérêt envers l'expérience imaginaire de la personne.

Les deux perspectives ensemble peuvent nous donner une possible clé de lecture de ce que cela signifie de se développer dans un cadre informel comme celui de camps de réfugiés.

3.1 La transition

As we are all migrants in that 3-dimensional life-course framework, then – as psychologist – we have to understand the processes whereby a person enters and leaves a social frame, how her experiences in various settings combine with each other, what difficulties are raised by these moves, how the power of institutions shape these trajectories and what facilitates them. In order to do so, we have to consider separately two types of moves: those that involve substantial experiences of ruptures, that can trigger processes of transition, and those that require the linking of the various daily activities and encounters. [Zittoun, Valsiner, Vedeler, Salgado, Gonçalves, et Ferring, 2013, p. 261]

Les trois dimensions susmentionnées dans la citation d'ouverture, considèrent la trajectoire de vie d'une personne tracée dans le temps, l'espace et l'expérience vécue (Zittoun et al., 2013, p.261).

Si nous considérons l'expérience bénévole dans un camp de réfugiés comme ancrée dans le parcours de vie d'un individu, celle-ci se déroule dans une période spécifique de la vie de la personne, qui se déplace d'un lieu (la Suisse) à un autre (le camp de réfugiés dans un autre pays). Ce déplacement permet à la personne de vivre une nouvelle expérience dans un nouveau contexte qui donne lieu à d'éventuelles nouvelles connaissances. Zittoun (2012a) utilise le terme de « sphère d'expérience » pour indiquer les différents contextes auxquels une personne participe pendant sa journée, une période de sa vie ou au sens plus large pendant son existence (p.521). Les différents contextes sont définis par l'environnement, ainsi que par la personne même qui y participe, raison pour laquelle ils sont considérés comme « délimités » (Zittoun, 2012, p.521) par ces deux facteurs. Chaque sphère d'expérience a ses propres caractéristiques et raisons d'être, ce qui les rend différentes des autres.

Nous partons de l'idée que quand nous participons à un nouveau contexte, nous pouvons acquérir des nouvelles connaissances et par conséquent se connaître encore plus. Mais comme bien explicité par Zittoun et Iannaccone (2014), quand il y a une « réinvention », il y a de la stabilité aussi et notre travail de psychologue est d'identifier ce qui relève du développement et de l'acquisition d'un côté, et ce qui demeure inchangé de l'autre (p.277).

Selon une perspective qui considère la « culture », Stella et Salmieri (2012), dans les actions les plus quotidiennes comme « [...] pratiquer, consommer, interagir, mais aussi hésiter, réfléchir et être émotionnel », identifie de la « routine » et de l'« innovation » (p.11, traduction personnelle à partir de l'italien)², comme image de répétition mais aussi nouveauté et changement dans la mise en œuvre d'une action.

Mantovani (2012) reprend l'idée selon laquelle l'expérience nous enseigne, après l'avoir vécue, comment procéder dans notre exploration du monde, alors que c'est la tradition – ce qui a déjà été fait par d'autres – qui nous donne les instructions sur comment se comporter et comment préparer ce qui va se passer (Mantovani, 2012, p.11).

Dans l'expérience qui peut permettre de « réinventer » ou « innover », nous considérons qu'il y a certains événements de notre vie qui font que ce qui était considéré comme routinier change drastiquement. Toutes les sphères d'expérience de notre vie sont conditionnées par ce changement et la personne se retrouve à reconstruire son quotidien (Zittoun et al., 2013, p.265). D'un autre côté, il y a certains changements de notre quotidien qui influencent seulement certaines sphères d'expériences de notre vie alors que la plupart restent les mêmes. Il sera intéressant de comprendre comment une expérience bénévole, à l'étranger pour une période limitée (quelques semaines seulement), impacterait le quotidien d'une personne habitant en Suisse.

² “Cultura significa praticare, consumare, interagire ma anche esitare, riflettere, emozionarsi. Cultura è routine e innovazione.” (Stella et Salmieri, 2012, p.11).

Est-ce que la participation à un cadre social particulier et isolé, tel qu'un camp de réfugiés, pourrait influencer la manière de prendre part dans d'autres cadres sociaux en Suisse ?

Nous partons donc du présupposé que cette expérience bénévole dégage des « ruptures », et les transitions conséquentes. Selon Zittoun (2012a), une rupture est « un événement dans la vie d'une personne qui remet en question ce qui est considéré comme « normal » ou « habituel » » (p.517). Zittoun et Valsiner (2016) parlent de « point de bifurcation » (p.12) comme image de ce que la rupture crée : l'évènement significatif implique que la personne se retrouve à prendre des décisions quant aux actions à mettre en pratique pour faire face à cette nouvelle situation dégageant une restructuration personnelle.

Les ruptures peuvent se manifester à cause d'un évènement externe à la personne, c'est-à-dire que la personne le subit suite à un évènement dont il ou elle n'a pas le contrôle. Ceci peut être un accident de voiture ou encore la mort d'un proche. En prenant en compte le parcours de vie habituel en Suisse, la scolarisation est un autre phénomène qui amène à des phases transitoires, notamment le passage de l'école secondaire à l'université ou au monde du travail pour donner un exemple (Zittoun, 2009, p.411).

D'un autre côté, l'évènement de rupture peut aussi être de caractère plus abstrait, notamment en se manifestant au niveau de la conscience de la personne. Zittoun et al. (2013), l'appellent le « *thought event* », comme la manifestation d'une pensée qui remet en question la compréhension de quelque chose, ou la prise de conscience d'un nouveau courant de pensée, ce qui cause une réaction, un défi personnel (p.274). La rupture part donc de la pensée de l'individu, ce qui demande à la personne « *new ways of meaning and acting, implying a personal repositioning* » (Zittoun et al., 2013, p.274). Dans ce cas le changement prend place à partir de la personne – et non pas forcément à partir du cadre social –, qui adopte et adhère à une nouvelle perspective afin de cadrer l'objet en question (Zittoun et al., 2013, p.284), selon une nouvelle façon ou en suivant des logiques nouvelles. Ces nouvelles pensées demandent des nouvelles réponses, puisque les ressources de la personne, à l'état présent, ne suffisent pas pour vivre son quotidien de manière équilibrée. C'est ce déséquilibre qui exige un processus de transition.

Comment est-ce que nous pouvons donc définir ce processus de transition de la personne, depuis son départ jusqu'à son retour en Suisse, suite à une expérience de bénévolat ?

Dans le cas d'une expérience de bénévolat humanitaire, nous considérons la possibilité qu'il y ait une transition parce que celle-ci est une nouvelle situation pour l'individu qui la vit : les moyens à disposition afin de donner du sens à une telle situation, les actions mises en place dans le nouvel environnement et la manière d'interagir avec d'autres individus y faisant partie, sont les éléments pris en compte pour pouvoir définir ce qui se passe (Zittoun et al., 2013, p.263). De ce fait, une psychologie des transitions telle que définie par Zittoun (2012a), implique les trois aspects qui suivent :

- Des **processus d'apprentissage** et de construction de connaissances qui permettent de développer de nouvelles manières de comprendre et d'agir ;
- Des **processus de construction de sens** de la rupture, qui permettent à la personne d'en gérer les émotions, de les situer dans un champ de valeurs ou de les inscrire dans un récit de soi ;
- Des **dynamiques de changement identitaire**, qui sont liées à de nouvelles relations sociales, à des enjeux de reconnaissance et d'estime de soi. [Zittoun, 2012, p. 523]

La caractéristique spécifique à la transition est le fait qu'elle engage non seulement des processus d'apprentissage mais aussi de repositionnement identitaire et de l'usage de plusieurs ressources qui, si identifiées, nous racontent beaucoup plus qu'une simple assimilation de concepts ou connaissances, tels que les apprentissages formels. La finalité est donc celle

d'identifier les ressources impliquées dans la transition, soit au niveau intrapsychique qu'interindividuel, toujours en relation avec l'environnement qui nous entoure, ce qui amènerait à un éventuel développement de la personne.

Selon Zittoun (2012a), « une transition développementale permet un meilleur ajustement entre les besoins de la personne et de la situation, et suscite des changements susceptibles d'amener à leur tour de nouvelles transitions » (p.514). Le développement est donc vu comme processus de changement continu, parce que la personne remet en question ses manières de fonctionner, ce qui l'amène à une nouvelle conception de ce qu'est « agir » et « participer » à certains contextes spécifiques. Afin de faciliter une transition, la personne dispose de plusieurs ressources (Zittoun, 2012b, p. 271) :

1. Les **expériences accumulées au fil du temps**, dans d'autres périodes de vie, ainsi que par rapport aux nombreuses sphères d'expériences auxquelles une personne prend part dans son quotidien. L'expérience passée peut donc être une ressource pour gérer une nouvelle situation, en faisant des liens, en retrouvant des analogies avec des situations passées déjà vécues. Ceci nécessite un certain recul afin de bien comparer les deux différentes situations et adapter les savoirs ou compétences, déjà assimilé(e)s, à la nouvelle situation (Zittoun, 2012b, p.271) ;
2. Les « **dispositifs d'accompagnement** » des transitions (Zittoun, 2012b, p.272), c'est-à-dire que si la personne vit une transition avec le support d'un groupe de personne, une organisation, une institution, ou autre, alors son parcours transitif sera facilité par les personnes ainsi que les conditions présentes dans ce cadre social ;
3. L'usage de « **ressources symboliques** » (Zittoun, 2012b, p.274) entre en jeu quand les deux premiers points ne sont pas satisfaits. La personne se retrouve à devoir chercher dans son environnement les ressources nécessaires pour gérer la transition, ce que la chercheuse identifie dans « des éléments culturels, de type artistique ou imaginaire » (Zittoun, 2012b, p.274), tels que par exemple des films, des poèmes, des livres, des poésies, ou encore tous éléments qui font partie de la culture d'un pays ou d'une société. Dans le cas où ces éléments culturels sont utilisés par une personne pour mieux vivre ou comprendre une situation réelle de sa vie de tous les jours, alors cette personne est en train de les utiliser comme ressources symboliques (Zittoun, 2006a, 2007, cités dans Zittoun, 2012b, p.274).

Ceci est une manière de mettre en lien la personne et son environnement et comprendre ce qui constitue le développement de la personne à un niveau de culture qui inclut l'expérience sociale ainsi que celle individuelle : les ressources symboliques mentionnées par la personne révèlent son bagage culturel. De ce fait, la personne mobilise des ressources qui peuvent se retrouver concrètement dans son environnement le plus proche, ainsi qu'à un niveau plus abstrait, à un niveau imaginaire.

Par la suite les trois aspects constituant une transition, c'est-à-dire des processus d'apprentissage, des processus de construction de sens et des dynamiques de changement identitaire, seront définis plus en détail selon la perspective adoptée.

3.1.1 Développement et apprentissage

One recurrent problem for psychologists is the question of how we can be the same and yet be transformed, or how we can use past knowledge in a new situation. [Zittoun et al., 2013, p. 276]

Un des aspects constituant une transition, est les processus d'apprentissage et de construction de connaissances impliqués, qui permettent à la personne de développer de nouvelles manières de comprendre et d'agir. Les processus d'apprentissage ont plusieurs formes et selon Zittoun (2012a) l'individu peut faire l'expérience d'un changement transitif ou intransitif (pp. 516-517). Quand nous prenons en considération des transitions, les changements sont normalement

intransitifs, ils exigent notamment une réelle ré-élaboration de la relation de l'individu avec son environnement, c'est-à-dire sa manière d'agir et de comprendre ce qui lui entoure (Zittoun, 2012, pp.516-517, Zittoun et al., 2013, p.276).

Le développement est à la fois un processus objectif et subjectif, impliquant, entre autres, des expériences personnelles et des transformations (Moran et John-Steiner, 2002, p.63). En considérant l'expérience bénévole de courte durée dans un camp de réfugiés, de quelle manière pouvons-nous parler d'apprentissage, de transformation ou encore de développement de la personne qui la vit ?

Zittoun et Perret-Clermont (2009), se sont intéressées au développement et à l'apprentissage dans des situations sociales, en se questionnant sur les interactions sociales avec les autres, le monde extérieur et aux changements que ceux-ci induisent chez l'individu. Dans leur article, elles ont proposé quatre modèles théoriques de base des situations sociales à travers lesquelles un développement psychologique peut s'observer. Leur analyse étant plutôt conceptuelle, elle a permis d'offrir quatre différentes « *lenses* » (p.1) afin de rendre observable, à travers chaque « lentille », certaines dynamiques d'apprentissage et de changement vécus par un individu. La première lentille est celle très connue en psychologie, du triangle psychosocial, qui représente les interrelations entre les trois pôles de la figure, notamment qui se passent entre « personne », « autrui » et « objet » (Moscovici, 1984, cité dans Zittoun et Perret-Clermont, 2009, p.2) :

A psychosocial triangle promotes a specific understanding of development. Rather than seeing it as the unfolding of inner latent competencies, or the construction of cognitive structures via auto-equilibration, it suggests that development is always intricately intertwined in psycho-social dynamics of learning. (...) It rather sees learning as requiring two participants (person and other) and a common object of discourse, and dynamic relationships through which the object can be constructed and roles and positions negotiated (Bachmann & Grossen, 2007; Gilly, 1980; Gilly, Roux, & Trognon, 1999; Houssaye, 1988; Schubauer-Leoni & Perret-Clermont, 1997; Schubauer-Leoni, Perret-Clermont, & Grossen 1992; Sensévy, Mercier, & Schubauer-Leoni, 2000; Wells, 1993). [Zittoun et Perret-Clermont, 2009, p. 2]

Le triangle psychosocial susmentionné se situe toujours dans un certain domaine social. L'interaction sociale représentée par le triangle est toujours à situer dans un certain cadre, formel ou pas, qui implique la présence d'une certaine structure, de certains objets, de certaines règles, ainsi que des rôles attribués aux acteurs y agissant (deuxième lentille). Les auteurs font référence aux cadres formels où les observations des psychologues sociaux du développement prennent normalement place :

These settings contain material and symbolic objects, are structured and regulated by rules, and attribute roles to the participants. In turn, people will draw on available cues as they attempt to confer meaning to the situation of interaction (Bruner, 1996; Light & Perret-Clermont, 1989; Rommetveit, 1978). [Zittoun et Perret-Clermont, 2009, p. 4]

Cette idée du cadre qui implique une certaine structure faites d'objets, rôles et acteurs.

La troisième lentille (fig. 3), voit la personne agir, penser ou interagir face à de nouveaux objets, à des autres « autrui » et dans des nouvelles situations ou nouveaux contextes (p.7).

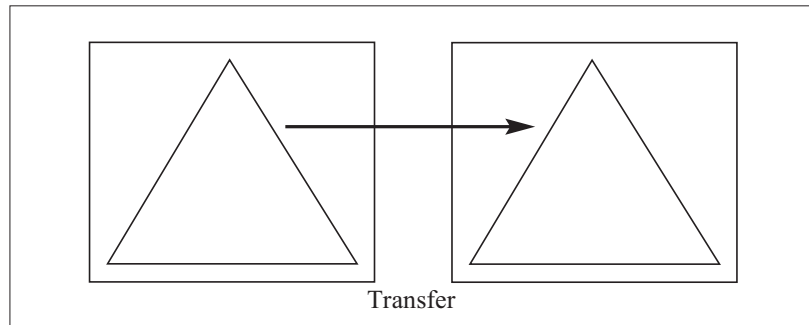


Figure 3. La troisième lentille. Adapté de « Four social psychological lenses for developmental psychology », par T. Zittoun, et A. N. Perret-Clermont, 2009, *European Journal of Psychology of Education*, 24(3), p. 393.

L'idée est de pouvoir mobiliser une compétence, acquise dans une expérience précédente, dans un nouveau contexte. Cela intéresse la présente étude, puisque l'étudiant qui se déplace pour aller vivre une expérience de bénévolat dans un camp de réfugiés, idéalement, mobilisera certaines compétences dans cette nouvelle sphère d'expérience. A travers cette lentille il est possible de reconnaître les trois processus constituant une transition tels que définis auparavant (des processus d'apprentissage et de construction de sens ; des dynamiques de changement identitaire). Ces processus sont cependant expliqués à travers les référentiels de la lentille et dans l'optique que la personne se développe et apprend.

Dans le premier cas, la modification prend place entre la personne et l'objet. Cela comporte une mobilisation des connaissances et des compétences en tant que ressources dans une nouvelle situation, ainsi que l'acquisition de nouvelles connaissances (Zittoun et Perret-Clermont, 2009, p.7), ce qui met en discussion l'appréhension de la réalité de la part de la personne. Le deuxième aspect voit la personne se déplacer d'un contexte à l'autre. Ceci comporte, selon l'explication donnée par les auteures :

Consequently, transitions require a transformation of the current thinking zone of the person. She has to engage processes of personal sense making of such changes. This involves the emotional and embodied aspects of change, which has to be elaborated into sense using semiotic means. This might in turn regulate her emotions and provide the person with a system of orientation and a sense of continuity.
[Zittoun et Perret-Clermont, 2009, p.7]

Le troisième aspect considère la relation entre la personne et l'autre, modifiée et la transition consiste dans un repositionnement social de la personne dans un réseau relationnel donné, à travers duquel l'identité de l'individu est questionnée (Zittoun et Perret-Clermont, 2009, p.7).

Ce modèle, selon les auteures, permet de mieux comprendre les enjeux de développement et d'apprentissages dans une situation sociale (Zittoun et Perret-Clermont, 2009, p.7).

L'expérience d'une personne peut être en relation à une autre, en rapport à un objet et située dans un contexte précis, et de plus, les scénarios possibles peuvent être chargés culturellement. De fait, la quatrième lentille voit le triangle de base se transformer et être composé d'un quatrième pôle. Le quatrième pôle est constitué par un instrument, un outil ou un signe (Zittoun et Perret-Clermont, 2009, p.8).

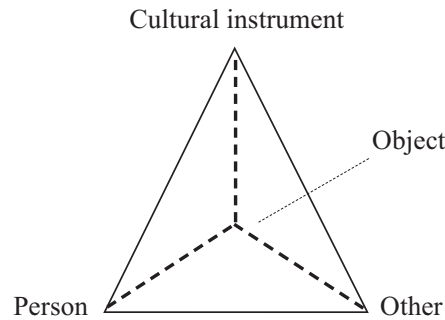


Figure 4. La quatrième lentille. Adapté de « Four social psychological lenses for developmental psychology », par T. Zittoun, et A. N. Perret-Clermont, 2009, *European Journal of Psychology of Education*, 24(3), p. 394.

L'« instrument culturel » a un rôle quant à la signification des autres pôles, c'est-à-dire sur la tâche à réaliser ou l'objet en interaction avec la personne, sur l'identité des sujets concernés quant à la tâche, sur leur rôle dans le déroulement de celle-ci, ainsi que, de manière générale, sur les interactions sociales impliquées. Les différents cas possibles font l'objet d'expériences individuelles (l'expérience d'une personne en relation à une autre, par rapport à l'objet), ainsi que collectives (l'expérience d'un groupe de personne, en relation à d'autres personnes par rapport à une situation donnée).

Selon cette lentille, le développement et l'apprentissage sont en relation avec la « culture », mais, ainsi que bien questionné par Zittoun (2012a), sur la façon dont la « culture » médiatise le développement, demande des explications et des réflexions profondes (p.513). Un principe fondamental de la théorie socioculturelle est que l'activité humaine constitue un processus médiatisé, où des objets symboliques, dont le principal est le langage, jouent un rôle essentiel dans les fonctions cognitives supérieures : la mémoire, l'attention, le monitoring, la pensée rationnelle et l'apprentissage (Vygotski, 1997, cité dans Durand-Guerrier et Sautot, 2006). Mantovani (2012) aussi se réfère à l'idée que nous explorons le monde avec l'aide d'« artefacts » à travers lesquelles nous agissons dans le monde (Cole, 1996, cité dans Mantonavi, 2000, p.83). Ils sont en même temps physiques et idéaux, conceptuels ainsi que matériels (Mantovani, 2012, p.86).

Bien que la « culture » soit quelque chose d'insaisissable à l'état présent – parce que cela fait partie de tout ce qui nous entoure, de tout notre champ visuel et donc non pas à un point précis – (Bruner, 1990, cité dans Mantonvani, 2000) le fait de s'éloigner de la situation et l'observer à posteriori, nous permettra de comprendre comment l'expérience a été vécue : « *our understanding usually occurs a posteriori, stemming from the traces which events [...] leave behind them* » (Mantovani, 2012, p.2).

3.1.2 « Donner du sens » comme moyen pour s'orienter dans la vie

Human beings are meaning-makers. For better or for worse, we constantly and inevitably create and recreate meanings which guide our movement through our indeterminate lives. Some meanings are fragile and easily overcome, others are stable and rigid. Some meanings are personally constructed, others are clearly suggested by culture. Horrors and hopes, desperation and illusions are created in the process of meaning-making. [Josephs, 2000, p. 117]

Le deuxième aspect caractérisant une phase de transition, est la manière dont la personne construit du sens autour d'une situation et comment elle se comporte par rapport à sa propre cohérence.

Nous nous appuyons sur l'idée que chaque individu est unique au monde. La relation entre la personne qui existe dans le temps et sa façon de se déplacer dans l'espace ouvre à une infinité

de possibilités (Zittoun, 2012, p.516), qui fait qu'en soi, chaque individu est différent de par les différentes possibilités de combinaisons entre temps, espace et expérience vécue. La manière dont nous donnons du sens à ce qui nous entoure, peut nous conduire à vivre certaines situations selon certaines logiques qui font du sens pour nous uniquement. Hviid (2016) parle de « *borders* », en tant que construction auto protectrices (p. 57) qui se créent dans l'existence d'un enfant (Martin) et les expériences vécues. Selon cette logique les frontières sont révélatrices de ce qui fait du sens pour l'individu, en nous indiquant les éventuelles routes à ne pas prendre si on suit ses propres logiques (Hviid, 2016, p.60).

L'aspect social ainsi qu'individuel créent la base pour pouvoir définir ce qui fait du sens pour la personne : la manière de vivre un certain événement peut être définie selon les logiques qui se déroulent entre les deux pôles. Le mouvement de la personne qui se déplace d'un contexte à l'autre, d'un âge à un autre, d'une situation à une autre, permet à la personne de définir ce qu'elle considère approprié ou pas dans sa propre existence.

Il y a donc une sphère individuelle ainsi que partagée quand nous prenons en considération la manière d'une personne de faire une certaine expérience.

Zittoun (2013), s'inspire de l'école vygotkiennes et elle reprend la distinction entre sens personnel et signification partagée (Rochex, 1995, p.36-40, cité dans Zittoun, 2013, p. 252), notamment ce que Valsiner (2000, cité dans Zittoun et al., 2013, p.127) appelle la culture personnelle et collective :

[...] la signification socialement partagée d'un élément culturel ou d'un objet – ce qu'il veut dire ou désigne pour un groupe donné –, et le sens personnel qu'il désigne pour une personne en un moment particulier, avec ses résonances émotionnelles, biographiques ou imaginaires (Zittoun, 2004, 2006). [Zittoun, 2013, p.252]

Mais comment lier le sens personnel aux significations partagées ? Comment les cultures personnelles et collectives peuvent s'influencer ou s'enchaîner ? Comment traiter la construction des significations, qui peuvent être nouvelles ou encore transformées (Mantovani, 2012, p.109) ?

Hviid (2016) s'est intéressée non seulement à comment les significations collectives sont traitées par le sujet individuel qui leur donne son propre sens, mais aussi par le processus qu'elle appelle du blocage (p.46). L'idée de base est que l'individu peut se sentir menacé par son environnement – et les personnes qui l'entourent – et, par conséquent, sa manière d'interagir avec celui-ci est le résultat de cette mise en danger de ce qui lui est précieux. C'est dans une telle situation que lesdites « frontières » surgissent. Des mécanismes de protection sont donc mis en place pour protéger ce que la personne considère comme important dans son existence (sens personnel) et non pas au niveau normatif (signification partagée) (Hviid, 2016, p.46). Les frontières font partie des systèmes de création de signification (*meaning-making*) de la personne, créées suite à l'interaction avec son environnement et elles protègent ce qui relève de la préoccupation existentielle (« *existential concern* », Hviid, 2016, p.46). La personne et sa relation avec l'environnement créent ce que fait l'objet du « *concern* », c'est-à-dire que l'individu considère comme important pour son existence :

Moreover, I propose that such a protective mechanism would not be created if one was not already vulnerable, sensitive or somehow receptive precisely to these intruding meanings and meaning-complexes as they dialogue with ones concerns. [Hviid, 2016, pp.46-47]

Afin de mettre en acte ces mécanismes de protection, il faut que la personne soit sensible à ce qui l'entoure et à l'activité dont elle s'investit, ce qui justifie le fait que la personne ait la volonté (consciente ou pas) de protéger ce que lui est cher (Hviid, 2016, p.46).

La frontière est au niveau intra-individuel, mais développé selon des logiques qui sont aussi inter-individuelles. Chaque acteur ayant sa propre perception personnelle d'une réalité, d'un

événement, d'une expérience, s'assure d'exister d'une certaine manière qui est unique au monde. Si d'une côté l'expérience est sociale parce que située dans un contexte qui inclut d'autres personnes et ceci engendre une langue compréhensible à plusieurs, d'un autre côté la façon de percevoir et vivre une même expérience est filtrée par l'unicité de l'individu et comme il la vit.

La façon dont nous nous engageons dans certaines activités donc, nous indiquent comment nous fonctionnons et nous vivons dans le monde, ce que Hviid (2016) appelle « être-au-monde » (« *being-in-the-world* », p.46). La manière de faire l'expérience de la personne se base sur les actions qui sont possibles dans son éventail de possibilité. Cela signifie aussi que le fait de donner son propre sens à certaines situations, peut nous empêcher ou limiter de comprendre plus ou d'aller au-delà de nos propres convictions, ou préoccupations existentielles. Un exemple donné est celui des enseignants, qui, à travers leur interprétation classique (signification partagée) de ce qu'un élève devrait être et comment il faudrait se comporter dans ce contexte d'apprentissage, les empêche de comprendre les difficultés de Martin et le fonctionnement de sa réussite à l'école (Hviid, 2016, p.59).

Pour conclure, la relation entre l'enfant et son environnement est filtrée par son bagage personnel – ce qu'il considère de la préoccupation personnelle –, ainsi que les significations partagées et les préoccupations existentielles des autres parties prenantes.

Si nous reprenons l'idée selon laquelle nous agissons d'une certaine façon selon le sens que nous donnons à un certain événement, alors notre façon de nous engager dans une tâche est révélatrice de ce que nous considérons comme « habituel », notamment « comment il faudrait se comporter au moment actuel ». La manière de vivre une situation (comme dans le cas de Martin et le fait d'aller à l'école), nous permet de comprendre davantage comment l'individu se situe par rapport aux significations collectives, et comment sa manière de fonctionner se met en relation avec ce qui lui entoure.

En lien avec cela, nous considérons la construction du sens comme un processus qui est guidé par la culture (Josephs, 2000, p. 117). Dans cette optique, nous pouvons concevoir l'engagement dans une activité comme la clé de lecture qui elle permet de révéler ce qui appartient au niveau personnel (subjectif), et au niveau collectif (objectif). En fonction de l'importance attribuée, nous pouvons formuler quelques pistes de réflexion : De quelle manière les différents éléments font partie du sens personnel et/ou de la signification partagée ? Quel est le lien entre les deux ? Ceci nous questionne sur la relation entre la personne et son environnement et comment les deux se conditionnent.

3.1.3 Les dynamiques de changement identitaire

Hubert J.M. Hermans (2001) se questionne sur comment les individus pouvaient participer simultanément à différents réseaux et gérer les incertitudes, les contradictions, les ambiguïtés, ainsi que les intérêts divergents qui vont avec ces différents systèmes (p.275). La personne est toujours la même mais se retrouve dans des contextes différents qui peuvent mettre en doute la façon de se comporter dans le monde. Si nous partons de l'idée que l'expérience bénévole pourrait « changer » en quelque sorte l'individu qui la vit, nous devons comprendre comment pouvoir tracer les changements qui y prennent place. Notamment, nous partons du présupposé qu'il y aurait un « moi » en constante évolution, depuis le départ jusqu'au retour en Suisse qui, suite à plusieurs événements, évolue d'une certaine manière. De plus, ce « moi » a une nature sociale, c'est-à-dire qu'il se positionne toujours par rapport à ce qu'il y a autour de lui, à son entourage et son environnement. Ceci est le troisième aspect de la transition, qui considère les dynamiques de changement identitaire.

Il y a deux niveaux à considérer, notamment une analyse à échelle intersubjective, ainsi qu'intra

subjective. Par rapport à cela, Hviid (2017) reprend le concept d'intersubjectivité en citant Valsiner (1996) qui argumentait qu'il s'agissait d'un processus de co-construction continu entre le sujet qui joue un rôle actif dans la construction de la relation à son environnement (p.30). Par conséquent, elle soutient que cette relation entre l'individu et son environnement implique que la personne soit toujours exposée à la possibilité de découvrir de nouveaux aspects d'elle-même ainsi que de l'environnement (Hviid, 2017, p.30), ce qui change les relations entre les deux. Cela nous renvoie à l'approche dite dialogique, comme indiqué par la chercheuse Markova (2011) :

The main presupposition of dialogical perspectives is that the mind of the Self and the minds of Others are interdependent in understanding and creating meanings of social realities, as well as in interpreting the past, experiencing the present and imagining the future. [Markova, 2017, p. 29]

Afin d'appréhender comment l'individu comprend le monde et l'autre, nous devons saisir comment il est positionné par rapport à celui-ci et à ce qui le compose. Pour cela, nous appuyons sur le concept de « positions », tel que défini par Harré, Moghaddam, Cairnie, Rothbart et Sabat (2009) :

“Positions” are features of the local moral landscape. People are assigned positions or acquire or even seize positions via a variety of prior implicit and explicit acts which, in the most overtly “rational” positioning acts, are based on personal characteristics, real or imaginary. The upshot could be positive or negative, supporting or denying a claim to a right, demanding or refusing the assignment of a duty. [Harré et al., 2009, p.9]

Le positionnement est donc un processus discursif, notamment quelque chose que la personne affirme être ou que d'autres personnes lui imposent d'être. Autrement dit, dans le cadre d'un discours, une personne peut assumer une certaine position et donc agir en conséquence :

People undertake positioning acts, and as such they are or claim to be positioned in certain ways, which endows them with the right and/or the duty to assign or ascribe positions. It follows that there are higher and higher order positioning. [Harré et al., 2009, p.10]

Le positionnement est vécu par un individu selon ses propres logiques ainsi que son assimilation aux normes sociales existantes (comme dans le cas des discours des médias pour donner un exemple) (Harré et al., 2009, p.12).

Nous définissons les dynamiques identitaires comme le résultat d'une « multiplicité de soi » (Davies et Harré, 1990 ; Harré et al. 2009, cités dans O'Doherty et Davidson, 2010, p.224) expérimentés par l'individu, notamment :

*[...]it has been suggested that individuals occupy different **subject positions** at different times and draw on, construct, and shift between different subject positions in their everyday lives, and even in the course of particular conversations, dependent on context and discursive purpose. [O'doherty et Davidson, 2010, pp.224-225]*

Les relations dialogiques nous donnent accès à la multiplicité des positions présentes dans le discours de l'individu. Réfléchir en terme de positionnement, nous amène à réfléchir en terme de déplacement, puisque dans la relation entre les différents positionnements qu'une personne peut adopter, il y a un certain déplacement à définir.

L'idée de sphère d'expérience de Zittoun (2012a) renvoie au fait que la personne a une position différente selon la sphère d'expérience dans laquelle elle se retrouve, notamment à l'école, nous sommes des étudiants, alors qu'à la maison nous sommes plutôt « le frère de » ou « la maman de », et dans le camp de réfugiés nous pourrions être « le bénévole de telle association ». Mais comment pouvoir parler de déplacement ?

Une personne peut se déplacer d'un pays à l'autre (comme dans le cas des agents humanitaires) ou encore d'une sphère d'expérience à l'autre (comme dans le cas d'une personne qui sort de la maison pour aller au fitness).

Les deux cas indiquent un déplacement, et le positionnement qui va avec, qui n'est pas à considérer uniquement au sens physique ou spatial – d'un lieu à l'autre, d'une situation à une autre, d'un groupe d'amis à la famille. O'doherty et Davidson (2010) se réfèrent à de positionnements subjectifs qui peuvent prendre place pendant une conversation : est-il donc possible de se déplacer même en restant assis sur sa propre chaise ?

Comme mentionné par Gillespie, Kadianaki et O'Sullivan-Lago (2012), le déplacement entre deux lieux géographiques est exclusif : notre corps peut être uniquement dans un endroit à la fois (p.695). Par ailleurs, les auteurs parlent de nos pensées qui peuvent être à la fois dans de nombreux endroits (p.695). Cette distinction permet de définir un certain déplacement selon deux variantes :

- Le mouvement géographique, où la personne se déplace concrètement d'un lieu à l'autre : cela permet de rencontrer l'« altérité », c'est-à-dire : « [...] *other people and alternative ways of viewing the world and ones own position within it.* » (Gillespie et al. 2012, p.696). En particulier, les auteurs parlent de « processus de négociation identitaire » (Gillespie et al. 2012, p. 696), pour indiquer la transition qu'une personne peut expérimenter lors d'un déménagement et suite à la rencontre de l'autre ;
- Le mouvement sémantique : l'idée est qu'au niveau de notre identité nous pouvons occuper des positions multiples (p.697), notamment être « ici » et s'imaginer « ailleurs ». Le mouvement sémantique peut se manifester même avant un possible mouvement géographique par exemple, à partir du moment où une personne imagine comment son futur déplacement va prendre place. Comme susmentionné, en opposition au mouvement géographique, celui sémantique permet à l'individu d'occuper de nombreuses positions – sociales, temporelles et aussi géographiques - simultanément ou en séquences rapides (Gillespie et al. 2012, p. 697). Le mouvement sémantique est à un niveau psychologique, puisque : « [...] *the past, present, and future can coexist along with counterfactual presents, imagined pasts, and wished-for or feared futures.* » (Gillespie et al. 2012, p. 697).

Ce qui est important de remarquer est que la rencontre avec l'« altérité » n'est pas adressée uniquement au mouvement géographique. Par contre, l'intérêt de l'étude est de comprendre comment la personne peut se transformer suite à un mouvement géographique, ce dernier étant la raison permettant la rencontre avec l'« altérité », notamment d'autres individus et d'autres groupes de personnes (p.695).

En effet, la distinction entre les deux types de mouvements réside dans l'effet qu'ils peuvent avoir sur l'individu et sa manière de faire certaines expériences :

In the geographic world, the difference between self and other is absolute because self and other occupy mutually exclusive space-time trajectories (Mead, 1932). However, at a semantic level, the oppositions between self and other; between us and them; between me and you; can shift and slide, sometimes collapse or even reverse (Gillespie, 2007a). [Gillespie et al. 2012, p. 697]

La personne peut se repositionner en fonction de l'autre dans les deux cas : mouvement géographique et mouvement sémantique permettent à la personne d'aller à la rencontre de l'autre. Toutefois, dans le cas du mouvement géographique, la distinction entre les deux est évidente pour des questions spatio-temporelles. Au contraire, le mouvement sémantique permet d'aller au-delà de sa logique et surmonter les contraintes du temps et de l'espace.

3.3 Une temporalité “restructurée”

Quand nous considérons une personne qui se développe ou acquiert de nouvelles connaissances suite à une nouvelle expérience, un focus sur le temps est sans équivoque. L'expérience est vécue dans une certaine période de la vie de la personne. Mais ce qui constitue l'expérience vécue n'est pas seulement l'expérience en soi au temps présent, mais aussi tout ce qu'il y a, encore une fois, « autour » : les attentes de la personne avant de partir, la manière de réagir au fait de l'avoir vécue, les moments de rupture, les réactions et stratégies mises en place pour être capable d'y faire face. Les ressources impliquées peuvent aussi avoir une forme imaginaire : tout ce qui n'est pas, qui aurait pu être, que nous souhaitons pouvoir faire, sont tous des éléments qui définissent encore plus ce qu'est l'expérience vécue.

La linéarité du temps va du passé au futur : le passé était une fois présent, le présent deviendra notre passé et le futur sera bientôt notre présent. L'objectivité du temps n'est pas remise en question mais nous considérons la liaison entre les trois dimensions – passé-présent-futur – comme un moyen pour saisir un autre niveau de temporalité : l'expérience psychologique de la personne est un outil pour restructurer le temps. Nous sommes le résultat de ce que nous avons vécu et nous avons le pouvoir de revivre certaines expériences uniquement à travers notre imagination, à cause de l'irréversibilité du temps. Ceci crée un nouveau lien entre l'expérience vécue et la signification qui lui est donnée à différents moments de notre existence.

Le temps est chronologique et suit donc des logiques linéaires et objectives : Schutz (2005, cité dans Hviid, 2008) le définit comme un moyen pour structurer la société dans laquelle nous vivons, une contrainte fonctionnelle et symbolique qui a comme but de coordonner notre activité à tous (p. 185). D'un autre côté, le temps peut aussi être perçu de manière subjective et c'est la personne qui vit une expérience donnée qui attribue un sens au temps passé. Ceci étant une manière pour identifier comment une personne se développe : c'est à travers la compréhension de l'expérience vécue que nous pouvons comprendre comment le processus de développement est mis en place (comme dans l'exemple de Martin, Hviid, 2016).

Ceci nous renvoie au concept de « durée » tel que défini par Bergson's (1911, 1915), qui considérait le temps plutôt comme une composition non chronologique, c'est-à-dire « fluide », du moment présent, passé et futur, ce qui est soit une condition, ainsi qu'une cause de la manière de vivre un certain moment présent (cité dans Hviid, 2008, p.185 ; Hedegaard, Aronsson, Højholt et Ulvik, 2018, pp.244-245 ; Hviid et Villadsen, 2014 p.61). La perception que, par exemple, nous donnons à la durée d'un cours à l'université au début du semestre ou au dernier jour avant les vacances peut différer du moment où nos attentes changent, le sens donné aux deux cours diffère, ce qui change notre manière de vivre l'expérience. L'expérience intérieure, ce qu'on imagine, est donc un élément clé définissant comment nous vivons l'expérience du moment présent. Rosenthal et Visetti (1999) affirmaient que : « Le présent n'est pas un pur instant isolé, mais plutôt une fenêtre qui s'ouvre et glisse dans le cours du temps ; il ne retient pas seulement la participation efficace du passé, mais intègre aussi notre futur immédiat. » (Rosenthal et Visetti, p.161). Le temps n'est donc pas à considérer comme une continuité de points linéaires, mais plutôt comme une succession d'événements ayant un poids avec une importance plus ou moins significative, toujours en relation avec ce qu'il y avait avant ce moment et ce que nous imaginons pouvoir se présenter ensuite.

3.3.1 L'imagination

« Ils pensaient que j'étais une surréaliste, mais je ne l'étais pas. Je n'ai jamais peint de rêves, j'ai peint ma réalité. » [Frida Kahlo, Time Magazine, "Mexican Autobiography", 27 avril 1953]

Comment déterminer la limite entre ce qui est réel et ce qui ne l'est pas ? Est-ce que ce que nous imaginons est à considérer comme réel ? Dans cette recherche nous considérons le temps comme irréversible mais aussi ayant une certaine flexibilité. La flexibilité du temps réside dans le fait que l'expérience vécue est unique à chaque individu et que ce dernier a sa propre manière de donner du sens à l'expérience vécue selon les différents moments où il en prend conscience. Plus spécifiquement, le rapport entre expérience passée, moment présent et futur est une relation unique à chaque individu, puisque son existence est unique dans son genre. À ce propos, Zittoun et al. (2013) considèrent les personnes comme ayant « [...] *a unique capacity to alter their relationship to the world – which we have called imagination – a process central in the making of unique life melodies.* » (p.71). Notre manière d'« être au monde » (Hviid, 2016) et de lui donner du sens est en lien avec notre manière d'imaginer, d'aller au-delà de ce qui est réel. De ce fait, l'imagination, notamment « *thinking beyond the here and now* » (Zittoun, 2012a, p.520), est un processus qu'exige une certaine distance par rapport à l'expérience vécue, elle lie les différentes dimensions du temps – dès le présent jusqu'au futur –, ainsi que le possible et le réel (Zittoun et al., 2013, 283). Les directions à prendre sont diverses, selon la situation qui nous arrive et ce que nous exigeons au moment présent : nous pouvons opter de nous souvenir (imaginaire du passé), penser à des alternatives dans le présent ou encore anticiper, c'est-à-dire imaginer le futur (Zittoun, 2012, p.520). Pouvoir imaginer une alternative devient révélateur de ce qui existe à l'état actuel et à travers la compréhension de « ce qui n'existe pas », nous pouvons développer des solutions immédiates à vivre concrètement. Dans l'imagination nous pouvons retrouver les éléments réels, concrets, qui existent, ainsi que tous ce qui est imaginé selon des principes d'espoir, de « j'aurais voulu », « j'ai toujours voulu faire ceci », « je n'ai jamais pu imaginer faire ça », etc. Zittoun (2012a), mentionne le concept de l'« alternative » :

At every step of our lives, social discourses, fictions, narratives, and gossip present us with alternative lives. Nourished by these semiotic means, but also by our own past, affective lives, and our imagination, we constantly explore the possible outcomes of situations, alternative choices, new versions of the past, or possible futures. Each moment, we engage in an action by closing down an alternative. [Zittoun, 2012a, p.519]

L'acte d'imaginer ouvre de nouvelles possibilités, ce qui peut se transformer en vrai actes (Zittoun et al., 2013, p. 283). De ce fait, ce qui n'a pas été vécu peut se transformer en un processus d'attribution/création de sens dans sa propre vie qui amène la personne à s'orienter vers une certaine direction afin de compenser ou trouver une alternative à ce manque (Zittoun et Valsiner, 2016, p.15).

L'acte d'imaginer est représenté par Zittoun et Gillespie (2015, cités dans De Saint-Laurent et Zittoun, in press) à travers des boucles (p.217), qui trace le moment de détachement du moment présent, ce qui enrichi et oriente l'expérience présente vers le passé, un présent alternatif ou encore le futur (Zittoun et Cerchia, 2013 ; Zittoun et Gillespie, 2015, cités dans Sato, Mori, et Valsiner, 2016, p. 14).

De fait, nous considérons l'imagination comme « une forme d'expansion de l'expérience humaine » (Zittoun et Cerchia, 2013, p. 307). Zittoun et Cerchia (2013) se réfèrent à une boucle, comme le moment qui « [...] *contributes to the projection of new possibilities of redescribing the world and so living in it* » (p.309), notamment au moment où la personne crée l'acte

d'imaginer.

Dans cet acte, nous retrouvons les deux dimensions caractérisant l'expérience vécue, notamment la dimension personnelle et celle sociale :

Imagination is socially nourished (by images, social representations, cultural artefacts, shared experiences) yet absolutely individual and unique as process (Vygotsky, 1931). The subjective and the social are intricately linked in the looping relation that takes place in real time.
[Sato, Mori, et Valsiner, 2016, p. 14]

Par conséquent, à travers l'identification de ce qui est imaginé, nous pouvons avoir accès à des éléments culturels collectifs et personnels orientant l'expérience vécue.

3.3.2 L'expérience imaginaire

Nous partons de l'idée que, à travers ce qui est pensé ou imaginé, nous avons accès à ce qui existe réellement dans le monde. Nous adoptons une perspective qui se base sur l'idée que ce que la personne imagine est partie intégrante de son expérience réelle, parce que contribuant à la manière de vivre une certaine situation (Zittoun et al., 2013, p.74).

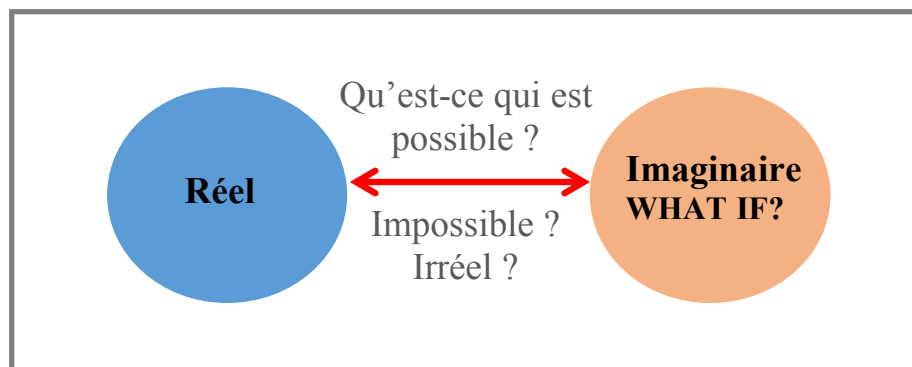


Figure 5. Représentation de l'expérience personnelle d'un individu, qui inclut ce qui est réel et/ou imaginé. Inspiré suite aux réflexions de Zittoun et al. (2013) du lien entre ce qui est réel (p.74) ou imaginaire (p.75), ce qui en résulte dans la manière de la personne de vivre une certaine situation (p.74).

Nous faisons une distinction entre ce qui est réel, notamment les objets qui ont une structure matérielle, qui existent et dont nous faisons l'expérience ici et maintenant, en accord avec d'autres personnes (Zittoun et al., 2013, p.74) ; et ce qui constitue l'expérience imaginaire de la personne, notamment les rêves, les fantaisies, les souvenirs ou encore les vœux pieux qui prennent place dans sa tête (Zittoun et al., 2013, p.75).

Le moment présent (« *AS IS* », Zittoun et al., 2013, p.76) est un instant difficile à saisir puisque l'irréversibilité du temps ne nous permet pas de nous arrêter à un moment précis et de l'analyser. Par conséquent, si nous voulons approfondir ce que la personne vit, nous devons lier le moment présent au passé et au futur, les trois dimensions interdépendantes. Ceci est possible grâce à l'acte d'imaginer.

Tout ce qui fait partie de l'expérience imaginaire de la personne, selon les auteurs, est défini sous le terme « *WHAT IF* » ou « *AS IF* » (Zittoun et al., 2013, p.76), comme le processus dans lequel la personne pense de manière fictive à ce qu'elle aurait pu faire ou ce qui aurait pu être fait mais qui n'est pas le cas. L'acte d'imaginer sous forme d'« *as-if* » est orienté vers le futur, le passé, ainsi que des présents alternatifs (Zittoun et al., 2013, p.73). Ce processus permet à la personne de créer des scénarios possibles dans sa tête qui vont au-delà de ce qu'elle vient de vivre, aussi appelé « *fictions* » (Zittoun et al., 2013, p.81).

Les fictions ont quatre aspects à prendre en considération : elles sont temporaires ; elles peuvent être partagées ou pas par la personne ; elles peuvent faire référence à des événements passés réellement vécus ; elles ont des fonctions sociales et psychologiques (Zittoun et al., 2013, pp. 81-82). De plus la fiction est guidée socialement, puisque certaines possibilités de notre expérience imaginaire sont plus susceptibles de se réaliser, alors que d'autres sont considérées comme impossible pour des raisons normatives ou pratiques (Zittoun et al., 2013, p.86, voir fig. 6).

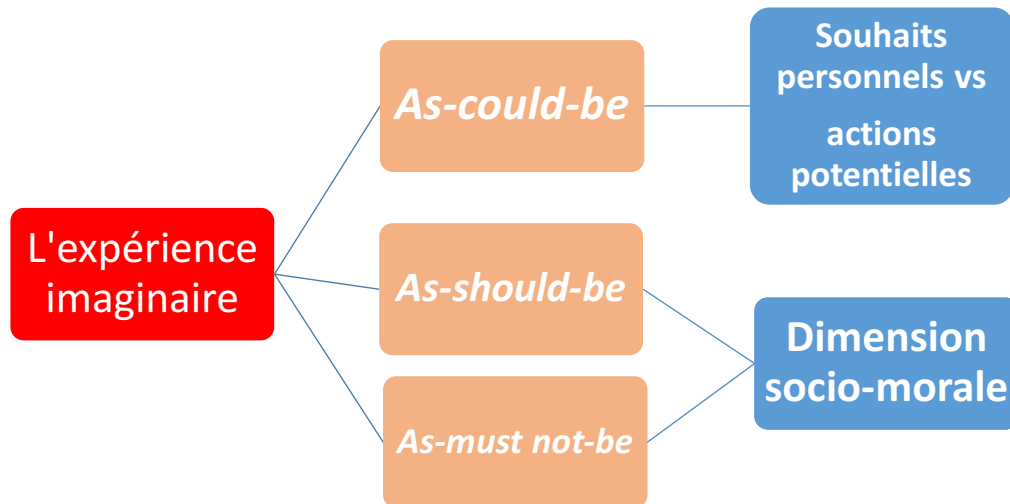


Figure 6. Les possibles composants de l'expérience imaginaire « *As-if* » (Zittoun et al., 2013).

La dimension sociale réside dans le fait que ce que la personne pense devoir faire par exemple, est le résultat de ce qu'elle considère comme socialement acceptable, autorisé ou promu (Zittoun et al., 2013, p.86). Ceci est à considérer selon une perspective culturelle : comprendre comment la personne organise son expérience imaginaire, peut nous donner accès à ce qu'elle considère comme socialement partageable. Le point de vue qui considère plutôt le côté personnel, il y a aussi ce qu'elle considère comme juste à faire ou au contraire, à éviter, ce qu'elle souhaiterait faire ou mettre en place, cela selon ses propres termes de comparaison, suite à certaines expériences ou événements qui touchent la sphère personnelle spécifiquement.

4. Questions de recherche

Le but de la présente étude est d'approfondir l'expérience bénévole dans le domaine humanitaire et comprendre comment elle s'insère dans le vécu de la personne. Plus spécifiquement, le focus est mis sur l'expérience de certains étudiants suisses qui décident de partir pour une courte période (quelques semaines) faire une expérience de bénévolat dans un camp de réfugiés en Europe. L'intention est celle de mieux comprendre les enjeux qui prennent place suite au déplacement d'un lieu (la Suisse) à l'autre (camp de réfugiés), ainsi qu'au retour au pays d'origine (Suisse). De manière plus spécifique, le focus est mis sur le mouvement géographique (Suisse – camp de réfugiés – Suisse), ainsi que les mouvements sémantiques qui vont avec ce déplacement transnational. Pour obtenir ces informations, l'analyse de cette étude va se baser sur le récit de la personne et sa manière de raconter les histoires vécues, ainsi que les éléments qu'elle prend en compte quand elle considère une telle expérience et la manière dont il ou elle l'a faite.

Comme déjà susmentionné dans la problématique de recherche (p. 14), les caractéristiques d'un camp (Agier, 2014) donnent à cet espace de vie un lieu où la personne va voir et vivre un quotidien différent de celui connu en Suisse, ainsi que rencontrer des personnes ayant des manières de vivre alternatives à celles « habituelles » pour l'individu/bénévole. De fait, se déplacer en tant que bénévole dans un camp de réfugié pourrait donner à la personne l'opportunité de créer une ou des nouvelle(s) sphère(s) d'expérience (Zittoun, 2012) à définir.

Agier (2014), en référence aux habitants des camps de réfugiés, parlait d'une forme d'« altérité » (p.20) associée aux habitants de ces lieux. De plus Gillespie et al. (2012) considéraient le mouvement géographique comme une action permettant de rencontrer l'« altérité » (p.696), ce qui aurait un impact sur le positionnement de la personne même.

Suite à ces réflexions, la présente étude se questionne sur les éventuelles nouvelles positions que la personne va pouvoir occuper suite à ce déplacement géographique et dans quelles occasions elle fait recours à des mouvements sémantiques.

L'intention est celle d'analyser une possible transition (telle que définie par Zittoun, 2012) une fois que la personne rentre en Suisse :

- Comment cette transition prend-elle place et comment est-elle vécue par l'individu ?
- Quelles ruptures est-il possible d'observer ?
- Quels processus d'apprentissage, de construction de sens et dynamiques de changement identitaire est-il possible d'observer ?

De plus, nous nous questionnons sur la contribution de l'expérience imaginaire dans ce processus de transition :

- Quelle est la contribution de l'expérience imaginaire dans l'expérience de bénévolat vécue par l'individu ?

C'est à ce niveau que nous retrouvons le facteur culturel : les éléments constituant l'expérience imaginaire (souhaits personnels, actions potentielles, raisonnements moraux, etc.) nous avons potentiellement accès à ce qui fait partie du sens personnel ou de la signification partagée (Zittoun, 2013) du raisonnement de la personne. Le fait de vivre une telle expérience au premier plan pourrait apporter à la personne des nouveaux éléments culturels qui seraient intéressants de définir.

Le focus est axé sur l'expérience personnelle de l'individu, depuis avant le départ jusqu'au retour en Suisse. Le fil rouge de cette recherche est d'essayer de répondre à la question : comment l'expérience bénévole de courte durée dans des camps de réfugiés s'ancre dans la trajectoire de vie de certains étudiants ?

5. Démarche de recherche

*The study of the life-course has to account for the complex interplay of social changes, the constraining **role of culture, psychological development**, and the margin of freedom of each person in given circumstances. Identifying **spheres of experiences, ruptures, processes of transitions**, resources used by persons, and the work of **imagination**, one might attempt to capture some of the dynamics of the life-course. Rendering visible such dynamics might be useful for the identification of further comparable processes, and it might also offer entry points for practitioners (teachers, parents, counsellors) who accompany people in different moments of transitions in the life-course. [Zittoun, 2012, p. 524]*

La présente étude s'intéresse aux expériences bénévoles de courte durée de certains étudiant-e-s (qui ont suivi leur scolarisation en Suisse) qui décident de vivre une expérience bénévole dans des camps de réfugiés en Europe. L'analyse s'intéresse à la migration volontaire et régulière d'une personne qualifiée. Le travail en question est de nature empirique, puisque une étude de cas spécifiques a été rédigée, avec notamment une analyse des situations concrètes racontées par certains individus spécifiquement.

Comme bien explicité par Hviid et Villadsen (2016), peu importe l'approche adoptée, le but épistémologique devrait être celui de produire des connaissances générales, utiles pour le monde (p.205). Cette étude se focalise de manière particulière sur l'expérience individuelle dans un contexte spécifique comme celui des camps de réfugiés. Le but est d'essayer de comprendre ultérieurement, selon la perspective de certains bénévoles, cette réalité « à l'écart » et quelle contribution joue dans la trajectoire de vie de la personne.

La perspective des bénévoles

Seulement la perspective des bénévoles en question sera prise en considération. L'analyse va se baser sur leur témoignage uniquement, leurs histoires seront les données d'étude. L'idée est de comprendre l'expérience vécue à travers la manière de raconter sa propre histoire, pour au final comprendre davantage comment une personne peut faire l'expérience d'être au monde pendant et suite à une telle expérience. Ceci en considérant donc une parenthèse de sa vie uniquement : le focus est sur le moment où la personne s'engage dans l'activité de bénévolat et par la suite participe à la vie d'un camp de réfugiés.

L'idée de considérer l'expérience du bénévole comme point de départ pour raconter un phénomène bien plus large est inspiré de la recherche de Khosravi (2010). À travers son livre qui raconte son propre voyage et les récits de ses informateurs aux frontières, il vise à donner un contexte vécu en personne de ce que cela signifie être un « voyageur illégal » (« *illegal traveller* »). En outre, le livre, raconte les tentatives de l'auteur de quitter son pays, l'Iran, et sa vie de migrant illégal au Pakistan, en transit vers l'Occident. Il parle de la nature des frontières, des politiques frontalières et des rituels et des performances du passage des frontières (Khosravi, 2010, p.5). Son but était celui d'offrir le récit d'une expérience vécue par lui-même de ce que cela signifie traverser les frontières de manière non autorisée, notamment en la racontant à travers ses propres yeux « illégaux » (Khosravi, 2010, p.6). Son point subjectif permet de comprendre d'une certaine façon le phénomène des « voyageurs illégaux », donnant accès à des éléments qui n'avaient pas encore été cadrés ou expliqués.

L'idée est de partir de la petite unité (niveau micro) pour en tirer des conclusions à un niveau plus macro, parce que de fait, la petite unité est partie intégrante du puzzle final.

La perspective à travers laquelle la présente étude vise à produire de nouvelles connaissances est donc idiographique, puisque l'étude en question est concentrée sur le particulier plutôt que le général (Hviid et Villadsen, 2016, p.205), tout en n'excluant pas que les individus pris en considération auront des éventuels points en commun. Cependant, l'analyse sera traitée de

manière individuelle pour chaque étude de cas, suivant la conviction de l'unicité de chaque parcours de vie.

Le point de départ est que l'expérience d'être au monde peut être racontée de manière unique par chaque individu, puisque sa relation à l'autre et à l'environnement se construit de manière unique. L'unicité de l'individu est plutôt en terme de sa relation à l'environnement et à comment il est possible de faire l'expérience d'être au monde, dans les différentes voies possibles que cette relation crée.

L'ancrage entre activité et parcours de vie

L'autre postulat de base est que l'individu fait partie d'un monde qui est social, d'où le fait qu'un phénomène peut être compris de manière partagée à plusieurs. Grâce à des processus qui sont intersubjectifs, il est donc possible d'identifier une structure de signification commune à plusieurs personnes (Hviid and Villadsen, 2016, p.212). C'est donc dans la relation de plusieurs sujets que la signification partagée existe, puisque créée par la relation-même, dont l'existence de l'intersubjectivité. Toutefois, ceci n'exclut pas le fait que la signification donnée à quelque chose est avant tout subjective, puisque « *Meaningfulness is something the subject achieves and develops through his or her intentional experience of being in the world, and it cannot be understood in its exactness by the other, no matter how many words are used.* » (Hviid and Villadsen, 2016, P.212).

Ceci est renvoyé par l'idée clé selon laquelle les individus jouent un rôle actif dans la construction de la relation entre eux et l'environnement (Valsiner, 1996, cité dans Hviid and Villadsen, 2016, p.212. Hviid, 2017, p.30). Il est donc pertinent de s'intéresser au point de vue d'une personne pour au final avoir aussi accès à une signification plus large, notamment qui inclut aussi les autres en quelque sorte.

Autrement dit, l'expérience personnelle racontée par une personne est considérée comme un outil pour avoir accès à un système culturel plus large, c'est-à-dire de la société dont la personne fait partie.

L'expérience individuelle est considérée comme, premièrement, une expérience vécue à l'état présent (niveau micro génétique), c'est-à-dire par la séquence de plusieurs événements qui se suivent l'un après l'autre. Ces tranches de vie qui se suivent, peuvent ensuite être considérées à un niveau plus large, selon l'organisation de plusieurs activités ou contextes de référence regroupant les différents moments. Josephs et Valsiner (2007, p.55) se réfèrent au rôle joué par la culture, notamment à la dimension d'une culture « personnelle » ainsi que « collective » suite à laquelle les expériences vécues peuvent être structurées dans des cadres d'activité définies, tels que, en d'autres termes, les différentes sphères d'expériences définies par Zittoun (2012a). En faisant cela, les différentes activités sont insérées dans un discours qui considère une plus grande échelle, c'est-à-dire le parcours de vie de la personne (ontogénèse) : « *Here some selected experiences - some directly from the microgenetic domain, others through the recurrent mesogenetic events - become transformed into relatively stable meaning structures that guide the person within one's life course.* » (Josephs et Valsiner, 2007, p.56).

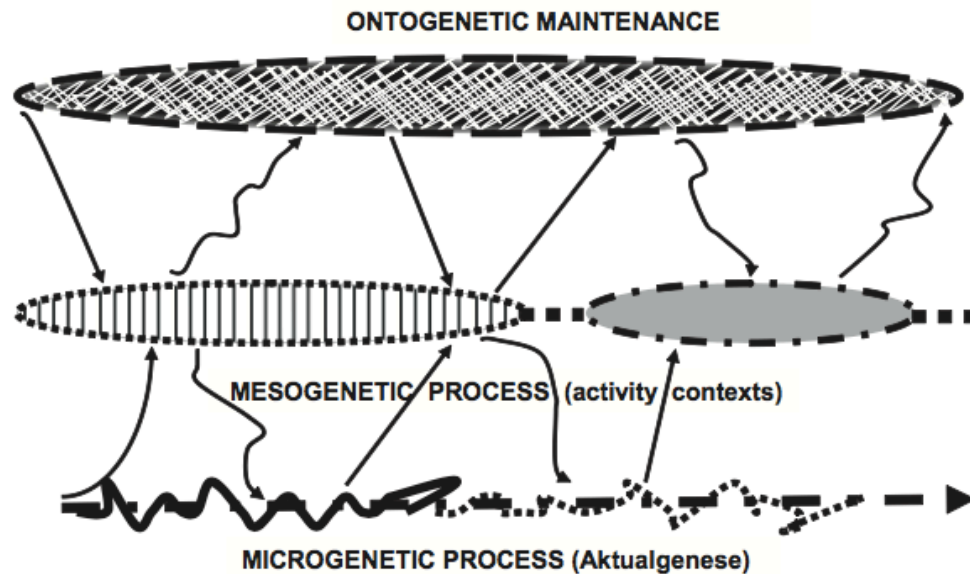


Figure 7. La représentation du temps qui passe : la relation entre l'ontogénèse, la mésogénèse et la microgénése. Adapté de « Developmental science meets culture: developmental psychology in the making », par I. E. Josephs, et J., Valsiner, 2007, *European Journal of Developmental Science*, 1(1), p.56.

Le fait de raconter une période spécifique de sa vie par rapport à une activité précise, permet à la personne de retracer certains micro-épisodes de son expérience, ainsi que réfléchir de manière détachée par rapport à l'évènement. L'analyse peut ensuite en déduire des réflexions au niveau plus macro, puisqu'en considérant l'individu dans une certaine période de sa vie et non seulement en terme unique de l'activité même. La prise en considération d'une activité spécifique est donc insérée dans un discours culturel au sens plus large, c'est-à-dire de comment une telle expérience s'ancre dans la trajectoire de vie de la personne.

L'importance d'une seule expérience n'est pas à sous-estimer. Valsiner (2003), suite à D'Andrade (1984, pp. 115-116), mentionnait le fait que les interactions au quotidien entre les personnes et l'environnement – et à travers l'influence des institutions sociales comme l'école par exemple – font émerger ensuite les structures conceptuelles plus larges (p.15, suite à D'Andrade 1984, pp. 115-116)

L'engagement dans une activité spécifique (dans des camps de réfugiés) et l'analyse qui suit à travers l'angle d'observation de l'expérience personnelle, est considérée comme un moyen pour comprendre une autre partie de ce que cette crise migratoire actuelle peut signifier pour l'être humain. L'intérêt porté sur une telle population-cible permettra de raconter en partie ce phénomène qui inclut plusieurs acteurs, institutions, mais aussi et surtout des êtres humains.

5.1 Les narratrices et le narrateur

Les participants de la présente recherche devaient tout simplement avoir vécu une expérience de bénévolat dans un ou des camp(s) de réfugiés. Leur pays d'origine est la Suisse et au moment de l'expérience bénévole, ils étaient en formation ou juste à la fin de leurs études.

La première personne interviewée a été contactée dans le cadre d'une autre recherche au cours du semestre de printemps 2017 à l'Université de Neuchâtel. Le projet nécessitait une personne intéressée à parler de son expérience bénévole dans un camp de réfugiés en Grèce. Grâce à des connaissances communes, la participante avait eu envie de raconter son histoire à travers un entretien semi-directif. Dans son cas, j'avais directement pris contact avec elle à l'Université de Neuchâtel. Au moment de l'entretien :

- **Coline** est une étudiante à l'Université de Neuchâtel, originaire du canton du Tessin en Suisse. Elle a 21 ans, niveau *Bachelor* à la Faculté de lettres et sciences humaines. Elle a toujours vécu au Tessin avant d'arriver à Neuchâtel. Elle a vécu son expérience bénévole à Malakasa, en Grèce, à la pause inter-semester, pendant la période d'été.

L'entretien s'est déroulé dans une salle de cours à l'Université de Neuchâtel, le 10 avril 2017, pour une durée d'une heure et trente minutes environ.

En ce qui concerne les trois autres participants, ils ont été atteints à travers les réseaux sociaux (*Facebook* et *Instagram*) : au début janvier 2018 j'ai publié une annonce qui informait les lecteurs du fait que j'étais à la recherche des personnes ayant vécu une ou des expérience-s de bénévolat dans des camps de réfugiés et avaient envie de partager leur expérience avec moi à travers un entretien. L'annonce a été publiée dans les trois langues que je maîtrise couramment (italien, français et anglais). De plus, les rencontres que j'ai pu faire au cours de ma vie, au Tessin, en Suisse romande et alémanique, ainsi qu'à l'étranger, m'oblige à communiquer en plusieurs langues pour pouvoir communiquer avec elles. Ensuite mes annonces ont été partagées à leur tour par mes contacts. J'ai reçu des messages privés de certains contacts qui m'informaient de certaines de leurs connaissances qui avaient vécus une telle expérience, et que je pouvais donc essayer de contacter, bien que je ne les connaissais pas directement. J'étais surprise de la solidarité et de l'intérêt démontré par mon entourage direct, ainsi que par des personnes avec lesquelles je n'avais jamais eu aucun contact auparavant. Par la suite, j'ai pu échanger des messages avec les trois personnes qui se sont montrées disponibles à me rencontrer plus tard pour un entretien :

- **Camélia**, qui est une étudiante suisse, originaire du canton du Tessin. Elle a 23 ans, elle est étudiante dans une Université au nord de l'Italie. Elle avait fini les premières trois années de Bachelor à la Faculté de lettres à l'Université de Fribourg (Suisse). Jusqu'au début de ses études tertiaires, elle avait toujours vécu au Tessin, dans un petit village près de Lugano. Elle a vécu son expérience bénévole à Thessalonique, en Grèce, entre décembre 2016 et janvier 2017.

L'entretien s'est déroulé par Skype, le 20 février 2018, pour une durée d'environ deux heures.

- **Nicole**, qui est une étudiante suisse, originaire du canton Tessin. Elle a 23 ans, elle est étudiante à l'Ecole universitaire professionnelle de la Suisse Italienne (SUPSI), niveau Bachelor. Elle a toujours vécu au Tessin, dans un petit village près de Lugano. Elle a vécu son expérience bénévole à Thessalonique, en Grèce, entre janvier et février 2017. Elle a ensuite fait une autre expérience bénévole dans un autre camp à Derveni pendant l'été de la même année.

Le troisième entretien s'est déroulé dans un café à Lugano, le 28 février 2018, et est d'une durée d'environ deux heures.

- **Emilie**, qui est une étudiante suisse, originaire du canton Tessin. Elle a 32 ans et ça fait depuis l'âge de ses 18 ans qu'elle habite dans la partie francophone de la Suisse. Elle a une première formation professionnelle comme infirmière. Elle est de nouveau en formation pour devenir sage-femme. Elle a vécu son expérience bénévole en tant qu'étudiante sage-femme et infirmière en France, pendant l'été 2017.

L'entretien s'est déroulé dans un café en Suisse romande, le 2 mars 2018, pour une durée d'environ deux heures.

À cette occasion-là, j'ai aussi été contactée par un quatrième participant, qui a pu répondre à mes questions sous forme écrite. Ceci parce qu'il n'était pas à l'aise de répondre à mes questions par oral, mais il préférait pouvoir s'exprimer à travers un récit écrit, convaincu que cela était la

manière la plus appropriée pour lui. J'ai respecté son choix parce que mon intention était de permettre à la personne de raconter son histoire comment elle le souhaitait. Toutefois, suite à l'avancement de la recherche, ainsi qu'à l'approfondissement des autres entretiens, je n'ai pas pris en considération cet entretien.

Le dernier interviewé a été contacté plus tard, en juillet 2017, aussi grâce à des connaissances communes. Un collègue de l'Université de Neuchâtel, suite à un échange verbal sur ma recherche, m'a directement donné le contact d'une personne qui répondait à mes critères. Par la suite, j'ai directement pris contact téléphonique avec la personne, qui a répondu positivement à ma requête de l'interviewer :

- **David** est un homme âgé d'environ 50 ans qui a grandi dans la Suisse romande. Suite à la fin de ses études, quand il avait 25 ans, il s'est engagé auprès du Service Civile International (SCI) comme bénévole dans un camp de réfugiés, pour la durée d'un mois. Suite à cela, après une pause d'environ 2/3 semaines en Suisse, il est reparti dans le même camp pour un autre mois.

L'entretien s'est déroulé au bureau de l'interviewé, le 6 juillet 2018, pour une durée d'une heure et 10 minutes environ.

Avant tout entretien, j'ai demandé à l'interviewé-e dans quelle langue il ou elle souhaitait répondre à mes questions, afin de leur permettre de s'exprimer dans la langue qu'ils maîtrisaient le plus. Au final, j'ai pu conduire deux entretiens en italien et trois entretiens en français.

5.2 La grille d'entretien

Comme bien explicité par Brinkmann (2014), l'entretien est considéré comme une conversation ayant pour but d'obtenir « *descriptions of the life world of the interviewee in order to interpret the meaning of the described phenomena* » (Kvale & Brinkmann, 2008, p. 3, cités dans Brinkmann, 2014, p.1009).

L'entretien semi-directif a été choisi comme outil de récolte de données. Les intérêts de la recherche ont défini la grille d'entretien mais ensuite c'était le récit de la personne qui déterminait le déroulement de l'entrevue. De ce fait, l'entretien semi-structuré exige une certaine flexibilité quant aux questions à poser et surtout à quel moment le faire, afin de laisser de la place aux répondants et à leur manière spontanée de répondre (Brinkmann, 2014, p.1008). Par conséquent, chaque entretien peut se dérouler de manière unique : la séquence des questions varie selon la manière de répondre de l'interviewé-e.

Le but de l'entretien était de faire raconter à la personne son séjour dans le camp de réfugiés, en retraçant toutes les étapes de son expérience bénévole. Le regard envers l'expérience vécue est considéré en lien avec ce que la personne a pu faire avant et après celle-ci. Pour cette raison, l'entretien a été divisé en trois grandes parties : l'avant départ, le séjour dans le camp de réfugiés et le retour en Suisse (voir annexes, 8.1).

La dimension temporelle a été l'objet clé pour créer la structure de l'entretien. De ce fait, l'intérêt de la recherche n'était pas uniquement l'expérience en soi, mais plutôt comment une telle expérience était ancrée dans le parcours de vie de l'individu. En effet, l'intérêt était adressé aux événements précédents, ainsi qu'aux conséquences, d'une telle expérience. Mais pas seulement, le focus incluait aussi le sens donné par la personne à l'expérience vécue, notamment à travers son regard réflexif sur ce qu'elle avait pu vivre dans le camp de réfugiés et ce que cela avait signifié pour elle d'une manière générale, et pas seulement lié à cet événement précis qui s'était passé à un moment précis de sa vie. En partant du présupposé qu'un individu évolue dans le temps, le sens donné à un événement par une personne acquiert différentes significations selon le moment où le regard posé sur celui-ci.

La présente étude, étant intéressée par les ruptures et les transitions, considère l'espace temporel comme une nécessité plutôt qu'une option, puisqu'une transition se déroule au fil du temps et non à un moment précis. Il a été fondamental de considérer l'expérience selon une perspective qui considérerait l'expérience bénévole comme un moment de la vie de la personne qui avait une période qui la précédait et une suite à définir, tout en considérant que la personne en question était en train de raconter son récit, donc au moment présent.

Quand une personne raconte un épisode de sa vie à posteriori, son récit est un moyen pour revivre son expérience, à travers son imagination. Le fait de s'observer à posteriori est un moyen pour lier le passé et le présent, ainsi que le futur de la vie de la personne.

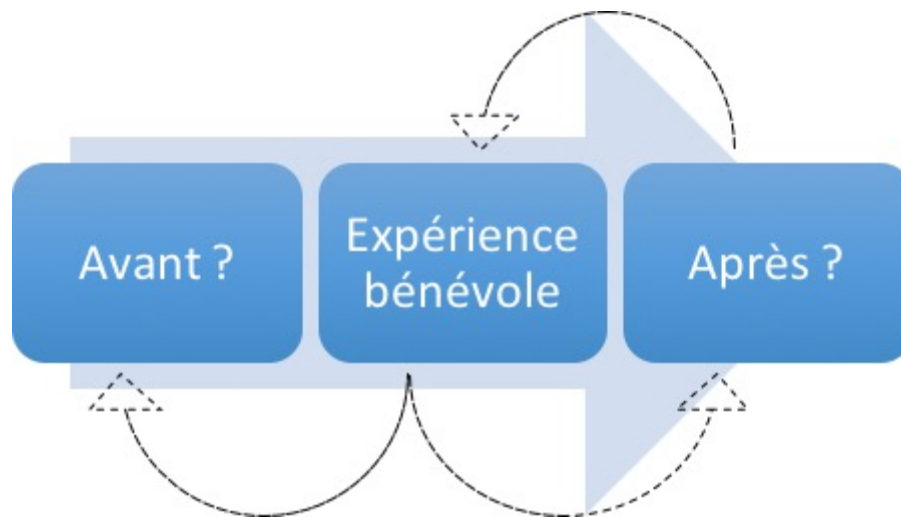


Figure 8. La structure de l'entretien semi-structuré : l'entretien est axé sur l'expérience de bénévolat mais considère les moments qui précèdent et qui suivent cette parenthèse de vie, ainsi que les relations entre ces trois différents moments.

Le moment passé peut redevenir le moment présent si considéré comme tel quand il est raconté, il peut être mis en lien avec l'état actuel de la personne, ainsi que par rapport à ses projets futurs. Ou encore, une personne peut « revivre » de manière imaginaire un moment du passé, le raconter comme si c'était l'état présent à travers ce moment précis du passé, pour le lier à ce qu'elle est à l'état présent avec une autre perception, notamment en observant ce même épisode avec des consciences en plus ou différentes. La manière de considérer l'entretien est donc la suivante : l'entretien devient un moyen pour permettre à la personne de se « déplacer » (mouvement sémantique, Gillespie et al. 2012) entre passé, présent et futur, et ainsi jouer sur différentes perceptions qui ont évolué et changé au fil du temps. Le recul du temps est un moyen pour mieux comprendre une expérience déjà vécue, puisque la même personne a changé au fil du temps et possède plus d'éléments pour peut-être expliquer comment un certain choix a été pris ou une certaine action a pu être mise en place. Toutefois, l'intérêt est aussi posé sur la personne au moment du passé le plus brut : même si ce n'est pas possible d'accéder à la pensée de la personne dans le passé, il est possible de demander à la personne ce qu'elle pensait à ce moment précis du passé et comprendre si la conscience qu'elle a maintenant lui a fait changer le regard sur le même événement et si oui, comment il a changé (toujours en se basant sur son propre récit).

5.3 Technique d'analyse des données

Il est important souligner le fait qu'au centre de cette analyse, il y a le point de vue de l'individu, qui est considéré comme un instrument pour analyser le monde social (Flick, 2009, p.58).

L'expérience vécue par l'individu est toutefois racontée : le moment présent n'étant pas possible à saisir, il est cependant considéré à travers le récit du sujet. Les éléments considérés sont donc de nature mimétique (Flick, 2009, p.78-79), puisque transformés d'une situation réellement vécue sous une forme racontée, c'est-à-dire un récit de la personne qui a réellement vécu l'expérience. Par conséquent, le récit de la personne est une présentation mimétique de l'expérience en soi, puisque construite sous la forme d'un entretien. De ce fait, le récit est un moyen pour pouvoir « transmettre » l'expérience vécue dans le cadre d'une recherche comme celle en question : « *The narrative, in general, provides a framework in which experiences may be located, presented, and evaluated – in short, in which they are lived.* » (Flick, 2009, p.81, suite à Bruner, 1987). Le récit ne peut pas être une représentation de processus factuels, puisque la personne raconte son expérience à travers une tâche de reconstruction des faits. Bruner (1987) l'appelait « *narrative achievement* », dans le sens que la personne sélectionne certains éléments de l'expérience vécues, ce qui construit le récit en soi (cité dans Flick, 2009, p.8).

En lien avec cela, il est fondamental de souligner le fait qu'avant tout, les interviewé-es sont des personnes ayant l'envie de partager leurs histoires avec une autre personne. Par conséquent, ce qu'ils décident de partager avec l'autre indique aussi ce qu'ils ont retenus d'une telle expérience vécue.

L'analyse qui suit est axée sur le point de vue du sujet, c'est-à-dire à la subjectivité du sujet. L'idée clé est celle que l'individu garde les connaissances qui font l'intérêt de l'étude, notamment son expérience et comment il a pu la vivre. Par conséquent, le travail d'analyse consistait à saisir le témoignage "brut", pour enfin transformer le récit de la personne dans des processus explicables à travers les outils théoriques, et permettant de répondre aux questions de recherche. L'histoire n'est pas changée, mais elle est plutôt racontée selon un ordre différent, une autre lentille d'observation. Flick (2009, p.156) fait une différence entre les suppositions explicites (« *explicit assumptions* »), notamment ce que la personne dit de manière spontanée suite à une question ouverte, et les suppositions implicites (« *implicit assumptions* »), qu'il est possible d'articuler selon la méthodologie mise en place par la chercheuse, dans ce cas l'aide d'un entretien semi-structuré (p.156).

5.3.1 Le récit

Bruner (2010) disait : « Le récit, même fictionnel, donne forme à ce qui existe dans le monde réel et qu'il lui confère même une sorte de droit à la réalité. » (p.12).

Quand une personne revient dans son pays après avoir entrepris un voyage, elle peut partager son expérience avec d'autres personnes à travers le récit, les images et vidéos et toute sorte de ressources matérielles récoltées. C'est à ce moment-là que son expérience continue d'exister et aussi se mobilise de manière sémantique d'un contexte à un autre. En considérant la crise actuelle liée au monde des réfugiés, à l'opinion publique et aux contrastes politiques qui se créent (en Suisse, ainsi qu'en Europe en général), le partage d'information par rapport à une telle expérience dans ce contexte, devient très important et acquiert une forme presque de sensibilisation. Ceci se passe aussi au niveau interpersonnel, entre amis, famille ou simplement avec une personne rencontrée sur la route.

Mon intention n'est pas d'observer leur expérience à travers mes yeux, mais d'écouter leurs récits pour le vivre à travers leur lentille d'observation, leurs mots et les histoires qu'ils souhaitent partager.

De fait, comme nous expliquait Bruner (1990), la narration est un moyen très puissant à travers lequel les individus organisent et confèrent du sens à leur expérience (cité dans Zittoun et al., 2013, p.263).

De plus, l'approche narrative est ainsi un moyen pour identifier (de la part de la chercheuse, ainsi que par le narrateur même) les éventuelles ruptures et les transitions qui suivent, les différents positionnements adoptés et la participation à plusieurs sphères d'expériences de la part de la personne qui fait l'expérience. Selon Zittoun et al. (2013) le fait qu'une personne puisse raconter un événement passé avec du recul, lui permet de réaliser la phase de transition qu'elle a pu vivre – notamment la mise en place de certains changements dans leur comportement par exemple – et ainsi lui conférer un sens, de manière consciente (p.283). Leurs histoires racontées deviennent donc le moyen d'analyse de ce mémoire.

5.3.2 L'analyse selon une perspective dialogique

Le but de cette analyse était de transformer un témoignage simple d'une personne ayant envie de partager son expérience, dans un rapport allant au-delà de la simple exposition des faits qui se sont produits. De fait, les données ont été réorganisées dans le but de leur donner du sens selon ce qu'il était souhaité d'observer.

Dans le cas de cette recherche, la personne était au centre de l'analyse, dont l'intérêt est d'écouter son récit. Son récit était analysé à plusieurs niveaux.

Premièrement il a été fondamental de réorganiser les données pour leur donner un continuum dans le temps : il a fallu réorganiser les événements selon une structure qui était linéaire et qui considérait le parcours de vie de la personne, ce qui n'était pas forcément le cas pendant le récit spontané.

L'analyse était tout d'abord thématique : quels sont les thèmes soulevés par l'interviewé ? Quels sont les objets du discours de la personne ? Quels sont les thématiques récurrentes dont la personne fait référence quand elle raconte son histoire ?

Ceci en considérant que l'entretien était déjà bien axé sur une thématique en particulier, c'est-à-dire l'expérience bénévole.

La grille d'entretien élaborée visait à amener la personne à développer son discours autour des questions « pratiques », notamment la description d'une tâche ou d'une journée, ainsi qu'à un niveau plus symbolique, c'est-à-dire par rapport à la signification qu'elle donnait à une telle expérience par exemple. Comment la personne a-t-elle formulé ses pensées et organisé son discours autour de questions si différentes ?

Au-delà de la description pure des données recueillies, l'approche adoptée était dialogique (Markova (2017)). L'analyse qui suit a donc considéré les relations de nature dialogiques, notamment les multiples positions que la personne a pu acquérir selon la tâche à accomplir, le contexte dans lequel elle s'est retrouvée et les personnes avec qui elle était en relation. À travers le discours de la personne et sa manière de se positionner, nous pouvons identifier ces différents "soi", qui constituent la personne et son identité.

Plus spécifiquement, suite à la théorie du positionnement ("*positioning theory*" [TP], Harré et al, 2009, p.7), la manière de s'engager par un individu dans une activité bénévole a été traitée en considérant la position du « moi » et d'« autrui », toujours en relation à l'environnement qui l'entourait. Afin de comprendre comment une personne vit une certaine expérience et ainsi quelle signification lui donner, il faudrait comprendre comment elle se positionne par rapport à la situation-même et aux individus impliqués. Le positionnement est toujours filtré par le sens donné à une certaine situation ou à un certain objet qui est porteur de signification. L'idée est qu'un objet physique peut avoir différentes significations pour différents individus ou au contraire, la même signification est attribuée à des objets différents selon la personne impliquée,

notamment son sens personnel (Harry et al., 2009, p.7).

La logique derrière cette théorie n'est pas de nature de « cause à effet » entre deux actes (A1 → A2) mais plutôt chercher la signification existante entre les deux points (Harré et al., 2009, p.7). La manière de lier deux événements suit une logique qui cherche la signification plutôt que la causalité. Le résultat possible est donc une option faisant partie de l'éventail de possibilités, puisque exercé par une personne spécifique qui vit l'événement selon son être au monde qui est unique.

Alors que la TP a été créé pour analyser des dynamiques interpersonnelles, suite à Hollway (1984), plusieurs recherches ont étendu la théorie aux niveaux d'analyse intrapersonnel et intergroupes (Harry et al., 2009, p.25), ce qui la rend intéressante pour la présente étude. Au niveau intrapersonnel nous faisons référence à la courante vygotkienne selon laquelle un discours privé qu'une personne fait à soi-même est ainsi façonné par le discours publique d'une société (p.26). Par conséquent : « *the meaning and structure of private discourse has to be looked at within a cultural context, and in relation to the larger normative system in which a person lives* » (Harré et al., 2009, p.26). Quand une personne est en train de prendre position par rapport à un certain sujet, elle peut entrer en conflit avec elle-même, ce qu'elle pense ou ce qu'elle a fait, ce qui abouti à une réflexion au niveau personnel, notamment de positionnement (Harré et Moghaddam, 2008, cités dans Harré et al., 2009, p.26).

Le niveau inter-groupal résulte du fait qu'une personne fait partie de plusieurs groupes selon les activités qu'elle conduit (voir aussi les sphères d'expérience de Zittoun, 2012), ce qui amène à des comparaisons entre différents groupes de références, qui ont leur propres normes et raisons d'exister, ce qui des fois se traduit par des conflits, logiques de pouvoir ou une nécessité à communiquer d'une certaine façon (Harré et al., 2009, p.27).

Le travail d'analyse était d'identifier les différents positionnements de la personne et les insérer dans un discours qui prend en considération aussi la période de transition de la personne.

5.3.3 La relation entre passé, présent et future

Le positionnement d'un « moi » et d'un « autrui » a été mis en relation avec la dimension temporelle, puisque le positionnement de l'individu peut varier au fil du temps. Les questions constituant la grille d'entretien ont permis à l'individu de flotter, à travers son imagination, entre passé, présent et futur.

Nous nous appuyons sur l'idée que le développement a plusieurs chemins selon la personne qui fait l'expérience. Zittoun et Valsiner (2016) définissent le modèle TEM (« *Trajectory Equifinality Model* », p.4) comme un outil analytique pour comprendre davantage comment une personne retrace sa vie, qui est explicable non seulement à travers la réalisation de différents objectifs personnels – finir l'école, former une famille, trouver un travail – mais aussi à travers la prise de conscience de tout ce que n'a pas été vécu (p.6). Les auteurs parlent d'un « réseau complexe » (Zittoun et Valsiner, 2016, p.6), composé de souhaits, d'espoirs et de projets, ainsi que de toutes les vies qui n'ont pas été vécues :

TEM gives us an opportunity to put the real (lived-through) and non-real (imagined – but personally important) life-course events into the same functional scheme. Imagination becomes real – and « the real » acquires new value through imagination. Imagination leads human development. [Zittoun et Valsiner, 2016, p.6]

Cet outil se base sur comment la personne externalise ou raconte certains événements de sa vie, ce qui permet d'identifier ce qui aurait pu être ou l'expériences que la personne aurait pu faire, mais elle a opté pour d'autres chemins. Ceci nous indique le choix de la personne et le sens qu'il lui a été donné, pour choisir certains chemins au lieu d'autres. C'est à ce niveau-là que le futur et le passé se rencontrent : l'imagination nous permet de mettre en lien les deux réalités,

ce qui aboutit à l'externalisation des différentes options de trajectoires, des parcours de vie. La tension est entre le passé et le futur mais toujours en relation avec le moment présent.

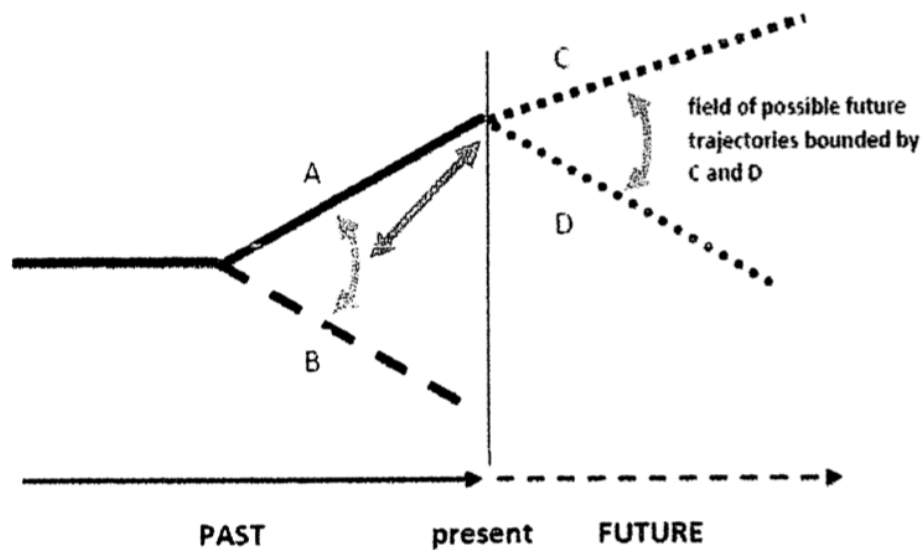


Figure 9. La structure de base de TEM : les trajectoires du passé et du futur. Adapté de «Imagining the past and remembering the future: how the unreal defines the real», par T. Zittoun, et J. Valsiner, 2016, p. 7.

Cet outil nous permet d'identifier la présence de « points d'ancrage » (APs) (Zittoun et Valsiner, 2016, p.10), comme des événements clés où nous pouvons observer des liens entre moment présent, passé et futur. À travers la perspective personnelle d'une personne, nous identifions certains événements de la vie de la personne, au niveau microgénéétique (p.10), mesogénétique (p.11) ou ontogénétique (p.12) (Zittoun et Valsiner, 2016).

Au niveau microgénéétique, à un moment précis de la journée par exemple, l'expérience présente (T2) est mise en lien avec l'événement passé (T1) et celui futur (T3). Ce qui se passe ou ne se passe pas au niveau T1 aura une influence sur le moment T2 et par conséquent T3 (p.10).

Ces liens sont faits aussi au niveau mésogénétique, c'est-à-dire en référence aux différents contextes ou dispositifs dans lesquels nous participons pendant notre journée ou une certaine période de notre vie. Nous nous déplaçons d'un contexte à l'autre et quand nous allons d'une certaine sphère d'expérience à une autre, nous changeons notre comportement parce que soumis à certaines règles qui sont spécifiques à ce cadre. En faisant ça, nous déplaçons aussi notre expérience par rapport à la sphère dans laquelle nous rentrons au moment présent : si nous allons de la voiture au supermarché par exemple, nous pouvons passer d'un moment où nous chantons fort parce que nous sommes seuls à conduire avec la radio allumée, à une situation où tout le monde est silencieux et concentré sur ses propres courses. La tension est donc entre le fait de continuer à chanter (probablement la personne continue à le faire dans la tête) et l'adaptation au moment présent qui exige un comportement plus calme et approprié. La tension peut être enrichie avec des expériences passées du même type : la personne peut par exemple se souvenir d'une fois où une autre personne chantait pendant qu'elle faisait ses courses et se rappeler son énervement à ce moment précis, parce que considéré comme inadéquat par la personne même. Tous ces exemples nous renvoient aux mouvements sémantiques (Gillespie et al., 2012), qui pourraient être définis à travers cet outil analytique.

Au niveau ontogénétique, c'est-à-dire en considérant tout le parcours de vie de la personne, ces moments clés sont situés à des moments précis de la vie de la personne, où un moment du passé

devient le moment présent de l'analyse. Le moment présent, celui passé et futur est donc analysé de manière relative : tous ces moments ont déjà été vécus, mais la personne en les racontant par exemple, permet à un moment passé d'être traité comme un moment présent où ce qui s'est passé avant et après ont désormais une relation, située dans le temps, à raconter. C'est aussi à ce niveau-là que nous pouvons retrouver des éventuels significations données par la personne sur comment un événement a été vécu d'une certaine manière au lieu d'une autre.

5.3.4 L'analyse des données en résumé

Dans l'analyse qui suit, nous avons identifié les moments de ruptures et expliqué les moments de transitions qui ont suivi.

Pour faire cela, nous nous sommes basés sur le récit de la personne, comment elle nous a raconté sa parenthèse bénévole, de l'avant départ, jusqu'à la rentrée en Suisse.

En écoutant son histoire en entier, nous avons identifié les moments où il est possible de reconnaître que la personne se questionne sur un certain sujet et elle change sa considération de ce qui est "normal" ou "habituel", ce qui donne lieu à de nouvelles réflexions (qu'elle explicite).

Nous nous sommes appuyés sur l'outil méthodologique de Zittoun et Valsiner (2016), notamment le TEM. Cet outil nous a permis d'identifier la présence de certains « points d'ancrage » (APs) (Zittoun et Valsiner, 2016, p.10), notamment des événements clés où nous avons pu observer des liens entre moment passé, présent et futur. Le but était celui de reconnaître les moments significatifs de ruptures en lien avec le moment passé, le moment présent et le moment futur. Ces points de bifurcation (APs) nous ont aussi permis de reconnaître comment la personne a fait certains choix au lieu d'autres.

À travers cela, nous avons pu reconnaître les moments de transitions quand la personne explicitait qu'elle avait pu acquérir des nouvelles connaissances, qu'elle s'était repositionnée par rapport à certains événements ou thématiques, qu'elle avait pu adapter ses comportements dans des situations nouvelles ou encore qu'elle avait développé de nouvelles préoccupations personnelles.

Nous partons du présupposé que les expériences vécues et déclenchées par les ruptures ont été décrites selon le sens qui leur a été attribué par l'interviewé (comme mentionné par Perret-Clermont et Zittoun, 2002, cités dans Zittoun et al., 2013, p.263). Par ailleurs, le but était aussi d'identifier ce qui fait partie du sens personnel de la personne ou ce qui peut être identifié comme une signification partagée. Pour faire cela, l'expérience imaginaire de la personne en termes de « souhaits personnel », « actions potentielles » ou « actions qui ne devraient pas être mises en place » (tels que définis par Zittoun et al., 2013), nous a permis de retrouver ce qui peut faire partie du sens personnel ou de la signification partagée (tels que définis dans Zittoun, 2013, p.252).

5.4 Positionnement de la chercheuse

En septembre 2016 j'ai eu l'opportunité de partir pour la Grèce, pour une durée de deux semaines, afin de retrouver une amie grecque, Vassiliki, qui me demandait de prendre part à un projet qu'elle conduisait à l'Université Démocrite de Thrace (DUTH), à Alexandroupolis. Le projet consistait à créer une école dans un camp de réfugiés à Drama, une localité au nord de la Grèce, pour ses jeunes résidents qui avaient entre quatre et 15 ans. Mon rôle dans le camp était celui d'assister l'équipe bénévole, qui était constituée par 7 jeunes femmes, toutes étudiantes, niveau Master, à l'Université d'Alexandroupolis, sous la supervision du professeur Georgios Mavrommatis.

L'équipe avait commencé son intervention sur le terrain depuis fin juillet, alors qu'elles s'étaient embarquées dans ce projet plusieurs mois à l'avance pour bien se préparer avant d'aller sur place. Quand j'ai pris part à ce projet, l'état de leur intervention était déjà à un niveau très avancé, dans le sens qu'elles allaient terminer leur mandat la semaine suivante pour ensuite passer le relais à la municipalité de la ville. Le but de l'équipe de bénévoles était de leur faire comprendre ce que cela signifie faire l'expérience d'aller à l'école, ainsi qu'en terme plus officiel, leur apprendre la langue locale, notamment le grecque, et leur transmettre la culture et les coutumes locales. De mon côté, j'étais une bénévole supplémentaire qui avait pour but d'assister les volontaires dans leur projet d'enseignement et qui avait envie de contribuer selon le temps et les ressources que j'avais à disposition.

Cette expérience m'a permis de voir avec mes yeux un vrai camp de réfugiés et ensuite de faire plusieurs réflexions personnelles sur la manière de s'intéresser à une telle réalité, à la crise en Grèce et à la manière dont la crise humanitaire prend place dans ce pays sur les rives de la méditerranée. Celle-ci est la raison principale pour laquelle j'ai choisi une telle thématique. Suite à ce séjour j'avais envie de comprendre plus en étant consciente que les deux semaines sur place étaient juste l'introduction à un plus grand approfondissement.

De fait, suite à mon expérience je n'ai pas eu le besoin d'expliquer à moi-même pourquoi j'avais voulu faire un tel voyage. C'est plutôt grâce aux réactions de mon entourage que j'ai pu faire des réflexions plus profondes, puisque leurs incompréhensions au sujet de mes choix m'ont forcée à chercher des réponses à des questions qu'au départ je ne m'étais pas posée. Celles-ci comprenaient le fait d'avoir besoin de partir et aller dans un contexte dans lequel ses occupants essaient d'en sortir plutôt que d'y rester ; l'envie d'utiliser les seules deux semaines de vacances pour faire du bénévolat et non pas pour des vacances dans une destination de rêves ; la conviction de pouvoir avoir un impact sur une réalité qui, de fait, ne peut pas être changée sur le court terme. Ces questions ont été soulevées à ma conscience après mon expérience, puisque de manière très naturelle, avant et pendant l'expérience, selon mon point de vue, mon choix était la plus logique et pertinent et correspondait à ce que je voulais faire à ce moment-là.

Ma manière d'aborder le sujet a été, tout premièrement, en quelque sorte « exploratoire », dans le sens que je suis partie pour la Grèce sans avoir des attentes ou des pré-acquis définis, mais juste avec l'envie de contribuer à un projet bénévole qui m'intéressait mais que concrètement je ne connaissais pas, sinon à travers quelques messages envoyés par les autres bénévoles grecques. C'est sur place que j'ai pu donner une image à un camp, à ses résidents et aux objets environnants, ainsi qu'à la mission concrète de mes collègues. C'est suite à une telle expérience que j'ai pu prendre une position à la thématique spécifique des camps de réfugiés en Grèce.

Le fait d'avoir fait une expérience bénévole de ce type est donc la raison principale pour laquelle j'ai décidé de l'étudier. Mais les réflexions plus élaborées sur comment pouvoir aborder une telle thématique sont résultantes de la recherche théorique/scientifique qui a suivi. Il a été possible de la développer grâce au fait que j'ai pris part à ce Master et que au cours des différentes leçons des différents piliers, plusieurs questions migratoires étaient soulevées et

questionnées. Mon intention de base était donc celle de raconter ce qu'une telle expérience peut signifier pour l'individu qui la vit, sans forcément raconter mon propre point de vue, mais consciente de ce qu'elle avait impliqué dans ma vie en termes très naïfs et non scientifiques. Ceci pour dire qu'avant tout, avant d'être une chercheuse débutante en sciences sociales, j'étais, pendant toute la rédaction de ce mémoire, ainsi que pendant le déroulement des entretiens, une personne intéressée et sensible à la thématique et qui avait envie de comprendre plus à travers le point de vue d'autres personnes. Plus spécifiquement, je suis convaincue de l'unicité de chaque individu et des différents impacts qu'une expérience peut avoir sur leur vie, raison pour laquelle avant chaque entretien j'étais surtout curieuse de savoir comment la personne avait vécu son expérience.

Le fait d'avoir vécu une expérience similaire aux cinq interviewés met sous questionnement ma neutralité. Cependant, mon but était de prendre de la distance par rapport à mon expérience personnelle à travers la rédaction d'un travail de recherche qui est scientifique. Je suis convaincue qu'essayer d'expliquer un phénomène que j'ai pu vivre par moi-même, de cette manière « critique », m'a obligé à prendre de la distance puisque suivi d'un travail de « théorisation » qui a forcément un caractère objectif. A l'inverse, le fait d'avoir écouté des personnes qui ont vécu une expérience similaire à la mienne, m'a permis de « revivre » certains moments de celle-ci et de les élaborer, ce qui n'était pas été le cas jusqu'à la rédaction de cette recherche. Ceci témoigne le fait que plusieurs aspects d'une expérience déjà vécue sont encore à découvrir selon la lentille d'observation adoptée et les moyens utilisés. Cette recherche m'a permis d'avoir accès à certaines informations que, en tant que Isabella « non chercheuse » je n'aurais jamais obtenu, puisque les ressources impliquées étaient différentes.

Une autre réflexion que j'ai pu faire, avant de développer ma problématique de recherche, a été possible grâce au dialogue avec ma collègue et amie Vassiliki, avec laquelle j'ai partagé mon expérience bénévole à Drama. De fait, tout au début de ma recherche, j'ai pu partager avec elle mes intentions quant à la problématique du sujet de recherche et la récolte de données. En discutant avec elle, elle a pu partager avec moi certains de ses doutes sur ma façon d'aborder le thème, en tant que chercheuse suisse, scolarisée en Suisse : « Pourquoi avez-vous toujours besoin de venir en Grèce pour parler de réfugiés et faire vos études ? ».

Ses réflexions se référaient au fait qu'aussi en Suisse on a toute une réalité à raconter et ce n'est pas nécessaire de s'intéresser à ce qu'il y a en dehors de nos frontières pour pouvoir parler de « réfugiés », « camps de réfugiés » et de la crise migratoire. J'ai donc voulu aborder ce phénomène en restant aux latitudes suisses, bien que l'expérience même a été vécue ailleurs. En tant que psychologue, je me suis donc aperçue que c'était important de me focaliser sur l'expérience de la personne et comment elle me racontait son vécu, puisque ce qui était aussi important à étudier était comment cette expérience continuait à vivre sous nos latitudes en Suisse.

J'étais avant tout une personne curieuse de comprendre comment ces expériences continuent à exister, si ce sont de simples parenthèses laissées en Grèce ou ailleurs, ou si elles sont intégrées dans la trajectoire de développement d'une personne qui habite en Suisse.

6. Analyse

L'analyse qui suit fait référence à cinq personnes distinctes qui ont vécu une expérience de bénévolat dans un camp de réfugiés en Europe, dans différentes phases de leur vie.

- **Coline, Camélia et Nicole** : les trois premières interviewées étaient au cours de leur Bachelor, notamment au niveau tertiaire de leur formation académique. Les expériences bénévoles ont été vécues en Grèce.
- **Emilie** : la quatrième interviewée avait déjà terminé une première formation et au moment de l'expérience bénévole elle était en train de se former ultérieurement. L'expérience bénévole s'est déroulée au nord de la France.
- **David** : Le dernier interviewé, au moment de l'entretien, avait déjà toute une carrière vécue dans l'humanitaire. L'exercice d'entretien était celui de retracer son expérience d'il y a 25 ans. Sa première expérience de bénévolat humanitaire a eu lieu en Croatie.

Chaque entretien effectué aura une analyse autonome pour ensuite en tirer une réflexion commune.

Pour chaque interviewé, nous allons organiser l'analyse en trois sections, notamment l'avant départ, le séjour dans le camp de réfugiés et le retour en Suisse.

Pour chacun-e d'entre eux, les épisodes les plus significatifs ont été sélectionnés et racontés plus en détail selon le moment dans lequel ils ont été vécus (l'avant départ, le séjour bénévole ou le retour en Suisse). Pour cette raison, selon l'étude de cas, il y aura certaines parties qui seront plus développées que d'autres. Cela n'indique pas qu'une phase de l'expérience a été plus significative que les autres, mais simplement que selon le récit de la personne, il était possible d'en tirer plus de réflexions et faire plus de liens avec la théorie.

Légende, en ce qui concerne l'analyse, les figures et les tableaux :

Tx : L'entretien a été numéroté dès le début (T1), jusqu'à la fin (Tx), selon l'alternance entre l'intervieweur et l'interviewé

... : La phrase n'a pas été terminée par la personne qui parlait

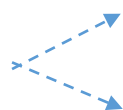
Souligné : Un passage de la citation qui est important à souligner

[En gras] : Des explications ajoutées par la chercheuse dans le but de clarifier certaines parties de la citation qui pourraient être difficiles à comprendre sans le contexte

----- Mouvement géographique



Moment de rupture



APs

6.1 Coline : l'entretien « exploratoire »

Le premier entretien a été défini comme exploratoire au sein de cette recherche, puisqu'au moment de l'échange avec l'interviewée, les questions de recherche posées faisaient référence à un autre cadre de recherche. De fait, l'entretien avait été fait dans le cadre du cours « La perspective transnationale au sein des études sur les mobilités et les migrations : enjeux théoriques et empiriques » à l'Université de Neuchâtel, pendant le semestre de printemps 2017. Même si l'expérience vécue par l'interviewée répond exactement à l'intérêt de la présente étude, à l'époque, l'entretien avait été amené dans le but de répondre à des questions de recherche spécifiques à ce cours, qui différaient en partie de celles de la présente étude. L'analyse était axée sur ce que ce déplacement à court terme (10 jours) apportait à la personne, en terme d'expérience de vie traversant les frontières nationales : les possibles formations sociales et le tissage des liens éventuels, ainsi que les échanges d'expertise, des connaissances, des biens, etc. qui peuvent prendre place avant, pendant et après une telle expérience. Le but était d'identifier plus en profondeur les éventuels enjeux transnationaux d'une expérience d'un pays (la Suisse) à l'autre (la Grèce), notamment dans une réalité dite « à l'écart ». L'étude visait à répondre à la question de recherche suivante : Quels sont les enjeux transnationaux impliqués suite à une expérience de bénévolat de dix jours de la part d'un individu scolarisé en Suisse dans un camp de réfugiés à Malakasa ?

D'un autre côté, l'intérêt de l'étude était le même, c'est-à-dire centré sur l'expérience de bénévolat de l'étudiante, pendant son parcours étudiant, dans un camp de réfugiés à Malakasa.

Les données recueillies à travers cet entretien ont pu être relues et analysées selon la lentille d'observation adoptée dans ce travail de mémoire. De fait, celles-ci ont été le point de départ pour développer ensuite la grille d'entretien définitive qui a été utilisée pour les quatre autres entretiens. Les points qui suivent illustrent les informations clés qui ont rendu cet échange une occasion pour se poser des questions ultérieures allant au-delà de la question de recherche initiale. Les sous-chapitres qui suivent ont pour but d'expliquer comment cet entretien a permis de développer des réflexions qui ont ensuite contribué à la réalisation de la problématique en question : les données empiriques ont été enchaînées au cadre théorique pour ensuite poser les questions de recherche actuelles.

6.1.1 Le voyage de Coline

Bon alors déjà je suis déjà dans ce domaine en géographie. Puis c'était ma première expérience je pense sur le terrain de bénévolat. Vu que voilà c'est une expérience différente du quotidien. Je ne voulais en tout cas pas "gaspiller" mon séjour en Grèce, vu que j'avais eu des changements de programme, je me suis dit, mais je vais quand même partir. Et ça tombait très bien parce que ce camp se situe à même pas une heure d'Athènes et j'atterrissais là-bas et j'étais seule au final. Du coup c'était vraiment l'expérience top. Puis maintenant je me dis, heureusement que j'ai eu ce changement de programme parce que ça a fait que maintenant j'ai une expérience de vie en plus, j'ai découvert en peu d'autres horizons et puis dans un futur je crois ça va de tout façon m'aider. [Coline, T12]

Coline est partie début Septembre 2016 à Athènes, en Grèce. Elle est partie de Milan le matin tôt pour arriver au centre d'Athènes le même jour et y rester les deux premiers jours de son séjour en tant que touriste. À ce moment-là, elle séjournait dans une auberge de jeunesse. Elle s'est ensuite déplacée dans un autre quartier de la ville, où se trouvait l'appartement où elle aura pu rester pendant toute son expérience en tant que bénévole pour une association humanitaire suisse. L'appartement en question était la base de stationnement des bénévoles travaillant pour cette association, qui se déplaçaient chaque jour (sauf le dimanche car considéré jour de pause) pour aller travailler sur le camp de réfugiés à Malakasa (un camp d'environ 600 personnes). En plus d'intervenir sur les deux camps, cette association dispose aussi d'un

programme communautaire de rétablissement pour le traitement des addictions.

L'étudiante interviewée a été bénévole dans cette association pour une durée totale de dix jours. Après cette expérience, elle est retournée à l'auberge de jeunesse à Athènes où elle avait vécu les deux premiers jours, et elle y est restée pour un jour. Puis, elle a visité l'île de Santorin, pour au final, rentrer à Milan et finalement en Suisse.

A. « J'avais eu des changements de programme » : une expérience inattendue

Le fait de faire une expérience de bénévolat dans un camp de réfugiés n'était pas la première intention de Coline. En fait, elle avait planifié de voyager en Grèce pour des vacances d'été, mais au final, pour cause d'un changement inattendu de son copain de voyage, elle s'est retrouvée toute seule à devoir choisir de quelle manière passer ses deux semaines de vacances. Dans le but de ne pas « gaspiller » (en la citant, au moment T12) ses vacances, elle a décidé d'investir le temps qu'elle avait à disposition pour faire une expérience de bénévolat, notamment dans un camp de réfugiés. Elle a pris contact avec une association dont elle avait pris connaissance grâce à une amie suisse de longue date, qui avait déjà fait le même type d'expérience en juillet 2016. Au final, suite au changement inattendu et au temps limité à disposition, Coline a pu organiser son séjour comme bénévole à travers cette association en trois jours.

Cet élément de la temporalité est fondamental, puisqu'il nous oblige à réfléchir en terme de « trajectoire de vie » (Zittoun et al., 2013, p.261), notamment en terme de moments dans lequel il est possible de prendre certaines décisions, aller faire partie d'autres cadres sociales, ainsi qu'en terme de conditions environnant favorisant un certain comportement plutôt que d'autres, et non seulement le simple individu et l'action qu'il met en acte. La personne prend la décision de partir avec ses raisons personnelles, mais en lien à cela nous devons considérer les conditions qui ont rendu possible une telle prise de décision et le mouvement géographique (Gillespie et al. 2012) qui a suivi.

B. « J'ai une expérience de vie en plus » : une expérience importante

Plusieurs adjectifs sont utilisés pour décrire une telle expérience : une expérience de vie (T12), différente du quotidien (T12), significative (T126), unique (T178), importante (T216).

Il y a une conscience de la part de la personne du fait que cette expérience a signifié quelque chose dans son parcours de vie, étant un séjour qui lui a permis de vivre des choses qu'en Suisse elle n'aurait pas pu vivre. Cela nous renvoie, de nouveau, à la dimension temporelle incluant une trajectoire. L'interviewée est questionnée quant à cette expérience et c'est dans le cas d'une réflexion qui est faite à posteriori qu'il est possible d'avoir accès à ces informations. C'est par exemple le cas du moment de l'imprévu qui l'a empêché de partir avec son compagnon : à ce moment-là, il y avait des émotions impliquées qui avaient été comprises au moment de l'entretien, ce qui lui a permis d'avoir une vision claire et contextualisée de ce que cette expérience lui a apporté sur une échelle temporelle plus ample :

Puis maintenant je me dis, heureusement que j'ai eu ce changement de programme parce que ça a fait que maintenant j'ai une expérience de vie en plus, j'ai découvert en peu d'autres horizons et puis dans un futur je crois ça va de toute façon m'aider. [Coline, T12]

La réflexion envers l'événement acquiert des caractéristiques fondamentales pour comprendre l'expérience individuelle selon une échelle qui comprend l'expérience passée, le moment présent dans le passé, le moment présent à l'état présent et le futur proche. Les raisonnements partagés à haute voix par l'interviewée ont permis de prendre conscience de cette dimension temporelle et d'ensuite la considérer dans l'analyse des entretiens suivants selon une perspective de trajectoires de vie.

C. « C'était quand même deux mondes différents »

L'expérience de bénévolat n'est pas seulement à considérer dans sa globalité (10 jours), mais aussi à une échelle quotidienne (au niveau de microgenèse). La réalité de vie dans le camp est « différente du quotidien » de la Suisse, ainsi que par rapport aux différentes sphères d'expérience (Zittoun, 2012) qui sont traversées pendant la journée, à savoir un déplacement auquel le bénévole est confronté chaque jour de son expérience bénévole :

Le matin tu te levais, tu savais que t'étais à Athènes dans un endroit normal qui ressemble à chez toi. Puis t'avais un peu le voyage où dans ta tête tu disais, ouais ben maintenant on va au camp. Là-bas c'était un peu un monde extérieur, externe [elle fait référence au camp de réfugié de Malakasa]. Puis à 18 h on quittait le camp et on revenait tous fatigué et tout. Mais là encore le voyage ça permettait de réfléchir et de faire un peu le changement. Ouais c'était quand même deux mondes différents. [Coline, T38]

La bénévole exprime un sentiment de « bizarrerie » (T38), pour le fait qu'un même jour elle arrivait à se déplacer entre deux mondes différents. Ceci nous renvoie au concept de sphère d'expérience (Zittoun, 2012a) et à comment à l'intérieur de l'expérience bénévole la personne est confrontée à plusieurs sphères d'expériences :

- La vie à l'appartement avec les bénévoles de l'association, notamment les bénévoles de longue durée ainsi que ceux temporaires comme Coline ;
- La vie dans le camp de réfugiés, notamment en lien avec les résidents, les autres organisations et aussi les autres bénévoles ;
- La vie en Grèce, en dehors du camp (notamment au restaurant, dans le parc de Victoria, etc.).
- La vie en Suisse, notamment quand elle se réfère à Athènes et compare cette ville à « un endroit normal qui ressemble à chez toi » [T38].

La personne est confrontée à des lieux qui diffèrent de ceux en Suisse, grâce auxquels elle a l'opportunité de se confronter avec des autres personnes ayant des parcours de vie similaire ou non au sien.

Cela amène la personne à se déplacer d'un endroit à l'autre (l'appartement – le camp de réfugiés pour donner un exemple), ce qui est un mouvement géographique (Gillespie et al. 2012), ainsi que comparer dans sa propre tête les différentes « mondes », ce qui représente du mouvement sémantique (Gillespie et al. 2012).

D. « C'est toujours un peu théorique » : un lien entre l'expérience bénévole et l'Université

L'interviewée remarque le fait que les bénévoles temporaires présents sur place étaient tous des étudiants :

C'était tous, ouais, je ne sais pas si je peux faire cette analogie catégorique comme ça, mais c'était tous des étudiants soit universitaires, soit des gens qui avaient quand même fait des études et qui avait déjà un boulot. [Coline, T36]

Ceci ne nous permet pas de faire une généralisation, mais plutôt de nous questionner : comment pouvoir lier ces deux mondes, s'il existe d'éventuels tissages, notamment entre celui du terrain comme bénévole et le monde universitaire-académique.

Plus tard dans l'entretien, Coline fait spontanément un lien entre les cours à l'Université et ce qu'elle a pu comprendre sur place, en vivant l'expérience en personne. Ici il est important de remarquer que ses études sont en lien avec la thématique, en étant une étudiante en géographie et ethnologie. Au T184, elle mentionne le cours « Migration II » (à l'Université de Neuchâtel) et aux intervenants qui, au sein de certaines leçons, ont raconté leurs expériences, en la citant « un peu pareilles » à ce qu'elle avait vécu à Malakasa :

Mais le fait de voir sur un Powerpoint toujours un peu de loin, voilà, la situation comme ça c'est toujours un peu théorique. C'est théorique, ça te permet d'interpréter la réalité d'une certaine manière, et de dire aussi, avec les discours que certains bénévoles faisaient, moi, j'avais envie de dire : « Non mais, vous êtes complètement à côté de la plaque ! ». Mais je ne disais rien. Ou comme par exemple : « Alors, ces réfugiés, ils sont comme des animaux. » ou des choses comme ça. Dit d'un bénévole qui travaille pour les aider comme ça, c'est un peu poussé, c'est un peu trop, tu vois, tu ne peux pas dire un truc pareil. [Coline, T184]

Dans ce cas spécifique, elle fait référence à la manière de s'adresser aux réfugiés ou la façon de les considérer. Selon ce qu'elle dit, nous pouvons comprendre que certaines informations transmises au sein d'un cours à l'Université lui ont permis de considérer ce groupe de personnes (les réfugiés) d'une façon différente des autres bénévoles, qui, selon son point de vue, ont une considération fautive (« vous êtes complètement à côté de la plaque ! »). Au niveau d'une transition, Zittoun (2012b) considère les expériences accumulées au fil du temps comme des ressources qui contribuent à la réussite d'une transition (p.271). Dans ce cas l'étudiante s'appuie sur ce qu'elle a pu apprendre à l'Université, en faisant un lien avec cette nouvelle sphère d'expérience.

Les savoirs théoriques transmis au sein d'un cours universitaire sont interprétés par la personne lors de cette sphère d'expérience (le cours), et ensuite réadapté quand elle vit cette expérience bénévole dans un camp de réfugiés (une autre sphère d'expérience) où elle peut observer elle-même ce qui était avant juste théorique.

Au-delà de ce qu'un individu peut étudier dans la sphère d'expérience de l'Université, en la citant : « [...] à part toutes les choses que j'ai étudié à l'école, ben à l'université, cours de migration, cours de je ne sais pas quoi, ethnicité, blablabla [...] » [Coline, T178], c'est à travers l'expérience dans la sphère d'expérience du camp qu'elle arrive à attribuer du sens personnel à un certain phénomène :

[...] au final une fois que t'es dans un endroit que tu vis une expérience pareille, avec d'autres gens, avec qui la société a toujours des préjugés comme ça...elles sont des personnes tu vois. Ces sont des humains, ils n'ont pas écrit sur la tête : « Je suis xy, je viens de [...] » [Coline, T178]

Coline-bénévole devient témoin du fait que les personnes envers qui la société a des préjugés (selon son point de vue) sont au final des personnes, des êtres humains à ne pas catégoriser (« ils n'ont pas écrit sur la tête xy »).

« Coline-étudiante » qui avait appris certaines notions au niveau théorique est devenue « Coline-bénévole », qui a pu voir avec ses propres yeux ces personnes « [...] avec qui la société a toujours des préjugés ».

Si d'un côté Coline avait été auditrice dans le cadre des cours à l'Université, suite à son séjour en Grèce, elle peut désormais prendre un autre positionnement devant des individus qui font partie de la sphère d'expérience de l'Université uniquement.

Ce dernier passage nous fait aussi questionner la manière de raconter une telle expérience. Suite à ma question quant à la manière d'expliquer aux autres ce qu'elle a pu vivre, si elle arrivait à partager son expérience avec des personnes qui n'avaient pas vécu une expérience similaire, elle souligne l'importance d'avoir une certaine ouverture d'esprit par rapport au sujet traité :

Après j'ai l'impression que toujours quand tu parles avec une personne qui peut connaître la réalité ou qui peut connaître, justement qui a étudié des choses pareilles, tu vois directement plus où tu veux arriver ou vraiment ce que tu entends. Après c'est un peu aussi aux autres, je dirais, d'avoir cette ouverture d'esprit ou d'avoir cette envie de se mettre dans le peau des autres et se dire de : « ah ouais, ça pourrait être comme ça », ou « ah oui, tu dis...effectivement à la radio, à la télé, je ne sais pas où, j'ai entendu que ça ça ça... ». [Coline, T186]

Cela confirme l'idée selon laquelle il faut avoir une certaine sensibilité envers une certaine activité pour pouvoir s'investir (Hviid, 2016). Le lien est donc entre ce qui fait du sens

personnel à l'individu, suite à ce qu'il a acquis au cours de ses études ou dans certaines sphères d'expérience dans son quotidien en Suisse et ensuite ce qu'il rencontre sur le terrain, dans le camp de réfugiés. C'est en considérant ces différentes dimensions comme complémentaires que nous pouvons comprendre comment Coline fait l'expérience de certains événements et ainsi se positionner.

E. « Si j'étais une personne d'entre eux [...] » : l'apparition d'« alternatives »

Cette expérience, qui est définie comme une opportunité (T100, T224) semble avoir un continu dans la vie de Coline, qui la définit comme une expérience de vie lui permettant de découvrir d'autres horizons, ce qui à son avis va l'aider dans le futur (T12). Qu'est-ce que cela signifie « d'autres horizons » ?

À travers ce que la personne considère comme normal ou au contraire inhabituel, ou encore « étrange » (T56) ou « choquant » (T66, T138) dans le déroulement de sa journée sur place, il est possible d'identifier certains positionnements de l'interviewée.

Pour donner un exemple, elle mentionne le fait que le camp était très sale puisqu'il y avait des déchets partout (T134) et plusieurs personnes avaient l'habitude de jeter par terre « puisque c'était comme ça » (T136). De son côté, Coline, était choquée par ces comportements et elle avait choisi de maintenir ses propres habitudes – c'est-à-dire jeter les déchets dans les sacs poubelles. Ce comportement normal dans le camp (nouvelle sphère d'expérience) est en conflit avec ce que la personne considère comme « normal » à faire dans toutes ses autres sphères d'expériences. Si dans certains cas le bénéficiaire adapte ses savoirs ou compétences à une nouvelle situation (Zittoun, 2012), dans ce cas spécifique Coline a tenu à ses propres convictions.

Le camp est décrit selon les éléments pris en considération par Coline quand elle le raconte, ce qui inclut aussi les possibles alternatives (selon la psychologie des transitions, Zittoun, 2012) dont elle dispose. Dans le cas de Coline, cet endroit n'était « pas si mal au final » (T178), même si « c'est très difficile de vivre dans un camp de réfugiés » (T178). Ceci parce que les résidents avaient la nourriture, à boire, ce qu'elle considère comme « le nécessaire », alors que comparé à d'autres contextes pris en considération (notamment le parc de Victoria et les drogués y habitant), les conditions étaient moins choquantes. L'alternative donnée par la situation dans le parc de Victoria, lui permet de considérer la situation dans le camp avec d'autres termes de comparaison.

Le camp peut donc être un endroit défini selon plusieurs termes de comparaisons, qui sont pris en considération de la part de la narratrice une fois qu'elle décide de raconter son histoire.

Le camp est aussi défini selon les critères qui sont importants pour l'individu. Dans le cas de Coline, elle a pu remarquer un rythme de vie dans le camp qui allait très lentement. Ceci parce qu'elle se définit comme une personne très dynamique qui occupe son temps avec pleins d'activités, alors que « parfois [...] il fallait limite s'asseoir et discuter ou laisser que les choses se passent un peu automatiquement. » (T146). Ici, le déroulement des activités au sein du camp et par conséquent la relation de l'individu face à cela, donne accès à des réflexions plus profondes, qui vont au-delà des actions simples effectuées :

Des fois, je me suis dit que si j'étais une personne d'entre eux ben, j'aurais de la peine tu vois. Puis, je le voyais aussi pour ces jeunes qui ont dû quitter l'école ou qui ont envie d'apprendre ou même les personnes qui avaient un boulot qui leur plaisait, comme ça, sans rien faire pour des mois. Du coup tu perds beaucoup des connaissances et puis t'as un peu l'impression que ça peut être une génération perdue. [Coline, T148]

Coline s'imagine devoir vivre comme les résidents dans le camp (mouvement sémantique), ce qui l'amène à faire des réflexions envers les jeunes résidents de ce lieu. Elle – personne

dynamique « qui fait toujours des trucs » [T146] – se met en relation à eux – résidents d'un camp où « les journées passaient très lentement » [T146]. En faisant ça, elle s'ouvre de nouvelles alternatives qui nourrissent son éventail de ce qui est désormais possible de retrouver dans le monde : il existe une éventuelle génération perdue. Les jeunes qui résident dans le camp, sont aussi des personnes qui avaient un travail, qui ont envie d'apprendre mais qui ne peuvent actuellement pas aller à l'école, ce qui signifie, selon Coline, que peut être ces individus font partie, au sens large, d'une génération perdue, puisque désormais en manque de ces éléments. À la suite elle raconte comment ces jeunes lui ont raconté qu'une fois ils ont essayé de quitter le camp pour aller vers la Serbie, mais que quelques jours après ils sont revenus, parce que ils n'avaient pas « les moyens, la permission, rien du tout. » [T150]. Ce passage spécifique, où l'interviewée avait été sollicitée à expliciter ce que cela signifiait vivre dans un camp de réfugiés, souligne l'importance de vivre l'expérience au premier plan, puisque cela force la personne à se retrouver en relation à des dynamiques qui lui sont étranges, l'amenant à s'imaginer des alternatives où elle serait la possible protagoniste « [...] si j'étais une personne d'entre eux ben, j'aurais de la peine tu vois. »).

Tous les points susmentionnés m'ont convaincue quant au sujet de recherche et au fait que la thématique avait plusieurs éléments à considérer selon une psychologie des transitions (Zittoun, 2012).

6.2 Camélia : je suis une « activiste »

Camélia est une étudiante suisse, originaire du canton du Tessin. Au moment de l'interview, elle avait 23 ans, elle était étudiante, niveau Master, dans une Université au nord d'Italie. Elle a achevé un Bachelor à la Faculté de lettres à l'Université de Fribourg (Suisse). Jusqu'au début de ses études tertiaires, elle avait toujours vécu au Tessin, dans un petit village près de Lugano.

L'AVANT DÉPART

C'est pendant l'été de la deuxième année de Bachelor que Camélia commence à s'informer sur une éventuelle expérience bénévole. Suite à l'input d'une amie qui lui parle d'une association tessinoise opérant dans des camps de réfugiés en Grèce, elle commence à s'informer sur la thématique de réfugiés. De manière générale, elle prend davantage conscience des questions migratoires de nos jours, ce qui l'amène à vouloir faire du bénévolat dans un camp de réfugiés quelques mois plus tard. Elle prend contact avec la directrice de l'association susmentionnée et organise son voyage. Suite à une réunion avec d'autres bénévoles de l'association, elle se rend compte qu'une autre fille, Sophia, qu'elle ne connaissait pas auparavant, allait partir à la même période qu'elle. De ce fait, elle prend contact avec elle avant le départ et partagent quelques aspects de l'organisation de leur séjour. Plus spécifiquement, pouvoir partir avec cette association impliquait une récolte de fonds à utiliser sur place. Pour ce faire, elles organisent une journée-apéro où tout le monde était invité ; amis, familles et connaissances.

L'association donnait pleine liberté quant au choix des dates de départ et de retour, et les bénévoles étaient en charge des billets d'avions, de la nourriture sur place et de l'hébergement. Sur place il y avait un coordinateur, qui s'occupait de garantir une chambre d'hôtel ou un appartement à louer pendant leur séjour. Ainsi il s'occupait d'aller les prendre à l'aéroport et de les soutenir tout au long de leur expérience, parce qu'il était le principal responsable de l'opération de l'association et il était présent tous les jours dans le camp au nom de l'association.

i. L'avant-départ comme un moment de rupture

Pendant son récit, Camélia réfléchit beaucoup par rapport à elle comme personne et à comment elle a pu décider de partir pour cette expérience bénévole. Plus précisément, le témoignage de comment elle justifie son intérêt de partir et comment elle vit l'expérience en soi, lui permettent d'identifier plusieurs positionnements qui changent au cours et à mesure du déroulement de cette parenthèse bénévole.

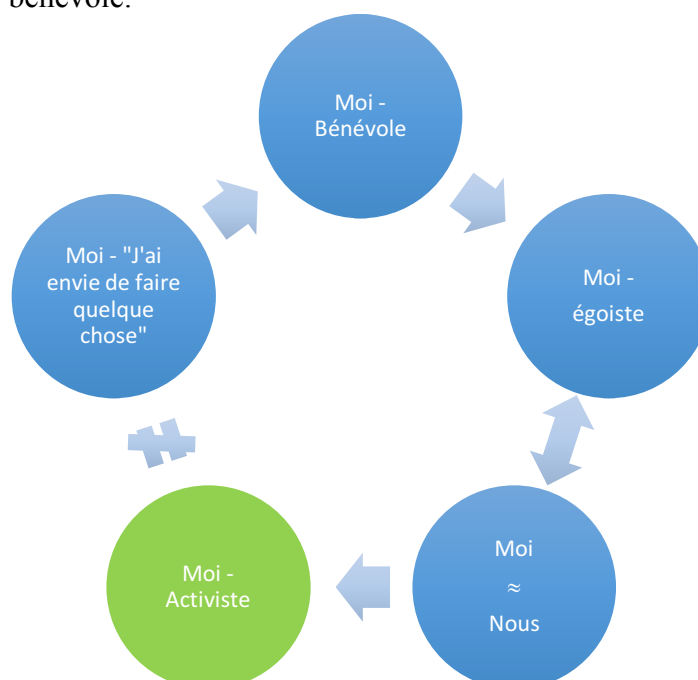


Figure 10. Les différents positionnements de Camélia.

La première rupture est à identifier dès le moment où elle prend conscience qu'une partie du monde existe depuis longtemps mais qu'elle le réalise juste à une période spécifique de sa vie. Cette partie du monde est identifiée par Camélia comme suit :

- Elle parle d'un Autre qui a besoin d'aide (T8) ;
- Elle fait référence aux questions migratoires qui existent depuis avant qu'elle en prenne conscience. Elle donne l'exemple spécifique de la route des Balkans et de sa fermeture (T6) : de fait la fermeture avait déjà eu lieu avant qu'elle puisse le réaliser ;
- Plus concrètement elle identifie sa vocation personnelle envers les réfugiés (T10).

La prise de conscience de ce monde est cruciale, parce qu'elle change la manière d'agir de Camélia et ses engagements souhaités. Zittoun et al. (2013) l'identifie comme le « *thought event* » (p.274). Le moment de rupture est justifié du fait que cette nouvelle information (voir l'existence de « cette partie du monde ») devient importante dans la vie de l'interviewée, qui décide par la suite de faire quelque chose de concret pour cela, notamment de s'engager dans une activité de bénévolat dans un camp de réfugiés en Grèce. Cette envie de s'engager dans une activité prend une direction précise et concrète : « je devais faire quelque chose » (T6), cela en lien à cette partie du monde définie auparavant.

Cette nouvelle information fait repositionner l'interviewée par rapport à la considération qu'elle a d'elle-même et c'est là-bas qu'elle fait l'expérience de la rupture. Elle devient :

- a. Une personne qui « avait trop perdu » et qui « devait faire quelque chose » (T6) ;
- b. Une personne qui « n'avait jamais fait quelque chose de concret » (T8) (dans le bénévolat) ;
- c. Une personne qui avait pris conscience que de l'autre côté il y avait quelqu'un qui avait besoin d'aide (T8) ;
- d. Une personne qui s'informe sur cette réalité pour voir ce qu'elle pouvait faire ou pas pour y contribuer (T8).

Ce monde existait bien avant qu'il fasse partie de l'expérience personnelle de Camélia et c'est ici que la rupture prend place. C'est à travers l'engagement d'une activité comme celle du bénévolat qu'elle peut ajuster ce décalage entre ce qu'elle est au moment actuel et ce qu'elle aimerait faire, ceci étant créé par la nouvelle information. De fait, cette nouvelle conscience crée l'envie de partir qui est justifié par le fait que ce qu'elle fait à l'état présent n'est pas concrètement lié à cette « nouvelle » information qui fait désormais partie de ce qui est important pour elle. C'est suite à cette rupture que le mouvement géographique prend place.

Plus tard dans l'interview (T154), Camélia fait d'autres réflexions par rapport à son départ. Elle verbalise ultérieurement la logique qui, selon elle, justifie sa décision de s'engager dans une activité bénévole. De fait, si au début de l'interview elle était plutôt une personne n'ayant aucune expérience bénévole qui avait envie de contribuer à un contexte défavorisé, à ce moment de l'entretien elle devient une personne qui est partie pour elle-même, notamment « une personne égoïste » (T164). C'est à travers ce positionnement d'« elle-égoïste » et au raisonnement qu'elle fait pour justifier une telle expression qu'il est possible d'identifier les enjeux intrapsychiques qui accompagnent une telle envie de partir dans un camp de réfugiés.

Suite à la question de comment elle pense avoir contribué à l'existence du camp dont elle a pris part en tant que bénévole, elle affirme que :

- De manière générale la première intention est celle d'être utile ;
- Elle pense avoir amélioré cet endroit au niveau de l'environnement, à travers les tâches de nettoyage des tentes. Celles-ci ont fait en sorte que l'endroit était un petit peu plus propre ;
- Elle pense avoir connu des nouvelles personnes, ce qui a permis de créer un nouveau réseau de connaissance, également alimenté par l'utilisation de *Facebook* une fois rentrée en Suisse ;
- Elle mentionne le fait d'apporter un sourire ceci étant plutôt quelque chose de reçu, dans le sens qu'elle partage ce ressenti que les résidents étaient contents de la voir le matin en arrivant. Elle avait cette sensation d'être plus comprise que dans d'autres parties du monde :

[...] je ne sais pas combien de personnes sont si contentes de me voir le matin, je ne sais pas comment l'expliquer. Je veux dire que tu avais vraiment un ... c'est comme si t'étais plus compris là-bas que dans d'autres parties du monde, non ? [Camélia, T152]

C'est à ce moment du récit que s'insère sa réflexion par rapport à son départ.

De fait, elle s'adresse à ce qu'elle était en train de raconter comme un discours à caractères égoïstes et elle le lie à la raison par laquelle une personne devrait partir pour une telle expérience :

Oui je suis partie pour moi, parce que quand je me suis rendue compte des situations qui existaient dans le monde et moi je n'en étais pas trop consciente et des situations dans lesquels il y avait des gens beaucoup moins chanceux que moi... parce que c'est aussi une question de chance, malheureusement. Je ne pouvais pas ne pas profiter de toutes les opportunités que nous avons, et toutes ces choses mises ensemble... tu te dis : "Eh bien, mais écoute, je suis un peu égoïste parce que je vis dans cette partie du monde, je me sens un peu égoïste. Du coup j'ai besoin de partir pour me donner ma propre claque. Parce que c'est en fait une question de ... J'ai besoin de réaliser qu'il y a quelqu'un qui va mal. ". Et donc c'est un peu pour...parce que tu te dis : « je sens le besoin de changer », n'est-ce pas ? Et ce n'est pas en allant au fitness que tu changes, au moins, je ne change pas comme ça moi. Je me change en faisant une telle expérience. Et donc c'est un peu pour ça que je dis qu'une partie est égoïste. Parce qu'au final tu pars à 90% pour eux, mais le 10% restant tu le fais aussi pour toi-même. Parce que je suis partie différente, dans le but de revenir complètement changée. Parce que je voulais...c'est-à-dire, je suis revenue complètement changée. [Camélia, T154, traduction personnelle à partir de l'italien]³

Le fait que la rupture prenne place bien avant le départ est aussi externalisé par Camélia quand elle dit : « Je suis partie différente, dans le but de revenir complètement changée ». Cette différence est identifiée dans la première rupture prenant place avant le départ, notamment la découverte de ce nouveau monde, susmentionné au début de ce chapitre, ce qu'on pourrait identifier comme l'« altérité » (Gillespie et al., 2012 ; Agier, 2014). Camélia se positionne en relation à l'autre et à comment il vit, notamment « des gens beaucoup moins chanceux que moi ». La prise de conscience du monde de ces autres personnes, justifie le fait que Camélia se considère égoïste, puisqu'étant une personne qui avait besoin de partir : elle est désormais consciente qu'elle avait de la chance et des opportunités, alors que d'autres pas, en étant nés dans d'autres parties du monde. Par conséquent, cette question de chance est perçue

³ Si sono partita per me, perché quando appunto mi sono accorta che situazioni che esistevano nel mondo io non ne ero tanto a conoscenza e situazioni in cui c'era gente che molto meno fortunata di me...perché è questione anche di fortuna purtroppo, non potevo non sfruttare tutte le occasioni che abbiamo noi, e tutte queste cose... ti dici: "Beh ma ascolta allora io sono un po' egoista perché vivo in questa parte del mondo, mi sento un po' egoista. Quindi ho bisogno di partire per darmi uno schiaffo proprio. Perché in realtà è una questione di...ho bisogno di accorgermi che c'è qualcuno che sta male." E quindi è un po' per, perché ti dici, sento il bisogno di cambiare, no? E non è che cambi andando in palestra, cioè okay almeno io non mi cambio così. Mi cambio facendo un'esperienza del genere. E quindi è un po' per questo che dico un po' una parte è egoista. Perché alla fine parti al 90% per loro, ma il 10% lo fai anche per te. Perché io sono partita diversa, con l'obiettivo anche di tornare completamente in un altro modo. Perché volevo...cioè sono tornata completamente in un altro modo. [Camélia, T154]

négativement (« parce que c'est aussi une question de chance, malheureusement »), puisqu'en lien à l'autrui qui est malchanceux.

En résumant, la prise de conscience suite aux informations reçues et recherchées sur le monde de réfugiés est la première rupture de l'expérience bénévole de Camélia. Ensuite elle met en place une démarche de recherche pour enfin s'engager auprès d'une association tessinoise en tant que bénévole. De fait, la phase de recherche d'information, ainsi que l'engagement dans une activité bénévole, selon une perspective de transition (Zittoun, 2012), sont à considérer comme des stratégies pour surmonter la première rupture, puisque les activités autres dans lesquels Camélia était engagées à cette époque (en Suisse dans sa vie de tous les jours), ne répondaient pas au besoin qu'elle avait en rapport au monde de réfugiés.

LE SÉJOUR BÉNÉVOLE

Camélia a vécu son expérience bénévole à Thessalonique, en Grèce, entre fin décembre 2016 jusqu'au début janvier 2017. Elle a partagé son expérience avec Sophia, ainsi que des autres bénévoles et le coordinateur. Elle a fait l'expérience du camp dès le premier jour. Suite à son arrivée à l'aéroport, elle est directement allée dans le camp de Thessalonique, qui, aujourd'hui, n'existe plus. Pendant son séjour elle a initialement vécu dans une chambre d'hôtel, ensuite elle alternait entre une chambre d'hôtel et un appartement (selon les disponibilités de la journée, ce qui était géré par le coordinateur).

La journée commençait le matin à l'hôtel ou l'appartement où les bénévoles prenaient le petit-déjeuner ensemble pour ensuite se déplacer en voiture dans le camp, vers 10 h. Les bénévoles arrivaient à cette heure-là, puisqu'avant les résidents étaient tous dans leur tente et personne n'était de fait atteignable.

L'activité dans le camp commençait avec une réunion d'équipe pour décider quelles activités réaliser pendant la journée. Les tâches qui ont été mentionnées par Camélia consistaient à :

- Faire le recensement (activité principale) ;
- Nettoyer les hangars (activité principale) ;
- Activités avec les enfants ;
- Ranger le container à vêtements de l'association ;
- Livraison de divers matériels aux réfugiés, selon leurs besoins, tels que : nourriture, vêtements, matériel sanitaire
- Assistance à l'UNHCR pendant l'arrivée de nouveaux résidents : accueil, gestion, répartition des résidents dans les tentes.

LE RETOUR EN SUISSE

i. Le retour en Suisse comme une autre rupture

Le moment de retour est analysé comme une autre rupture dans le parcours de vie de l'interviewée.

Celle-ci est dû au fait que la moi-Camélia en Suisse, avant le départ en Grèce, n'est plus la même, sous certains aspects, une fois rentrée dans son pays. De fait, Camélia se considère comme revenue complètement changée suite à son expérience de bénévolat (T164).

Ce qui est observable quand elle parle de son retour, est comment la manière de se considérer change en fonction de la comparaison faite à autrui. Ceci parce qu'à travers l'activité bénévole elle a pu donner une signification personnelle à ce qui est cet autrui. Si à la question directe de comment elle pense avoir participé à l'existence du camp en tant que bénévole, Camélia donne des exemples concrets de sa contribution, quand elle donne sa propre définition de ce que ça signifie être un réfugié, sa réponse prend une autre direction, puisque concentrée sur les réfugiés

et ce qu'ils ont signifié pour elle. En effet, à ce moment précis du récit, elle affirme qu'en réalité elle est rentrée chez elle avec beaucoup plus de cadeaux de ceux qui sont restés dans le camp, et que ce qu'elle a donné n'était presque rien, alors qu'elle est revenue « comme ça grâce à eux » (T196). Sa contribution, en comparaison à ce qu'elle a pu recevoir est donc considérée comme minime, alors qu'à un autre moment du récit elle avait spécifié les tâches qu'elle accomplissait au quotidien sans leur donner une valeur personnelle avec une certaine connotation. Mais comment pouvoir définir la rupture du retour et transition qui en a suivi ?

L'interviewée parle d'un « renversement de la réalité mais à tous les niveaux », surtout au début de son retour :

Puis c'est clair qu'au début surtout c'était beaucoup plus marqué, c'est-à-dire : « Aller faire les courses : non, on va pas faire les courses, pourquoi moi je peux manger, alors qu'eux, ils ne peuvent pas ? Non. C'était vraiment extrême... au début c'est vraiment si extrême. Alors, on va faire du shopping ? Non, moi je ne rentre pas dans un centre commercial, on rigole ? On y va à l'école ? Oh, je vais à l'école, je peux aller à l'école, c'était vraiment comme ça au début. [Camélia, T154, traduction personnelle à partir de l'italien]⁴

Elle mentionne le changement à deux niveaux : celui « matériel » (T164) et celui de l'« âme ». Au niveau matériel elle fait des exemples pratiques, comme dans le cas de l'usage de l'argent, et au fait qu'elle l'utilise de manière plus parcimonieuse (si elle a 30.-, elle en utilise juste 15.- et le restant elle le garde pour autres choses). En outre, elle fait référence au fait de manger ou de faire des courses. Ces simples activités qu'elle a toujours accomplies au quotidien acquièrent une nouvelle signification, puisque la prise de conscience de cet autrui, qu'elle a pu assimiler avant et pendant l'expérience bénévole, a changé son expérience d'être au monde. Plus spécifiquement, « Camélia qui mange », est devenue « Camélia qui mange, alors qu'eux, ils ne peuvent pas manger ». C'est à ce moment que Camélia effectue des mouvements dit sémantiques (Gillespie et al. 2012), puisqu'à travers son imagination, elle arrive à se déplacer dans la situation dans le camp de réfugiés et l'intégrer dans son expérience à l'état présent. Nous pouvons observer le fait que dans l'éventail de possibilités, la personne prend toujours en considération « eux », elle se met constamment en confrontation avec cet autrui. C'est la même Camélia qui affirme au T164 qu'elle y pense toujours, elle se réveille et elle pense à ces personnes. Son quotidien est donc nourri par la pensée qui est tournée, entre autre, vers eux. Les expériences réelles sont filtrées par la pensée qui est tournée vers ces personnes dont elle a fait connaissance dans le camp.

⁴ Poi chiaro che all'inizio soprattutto è molto più marcato, cioè per dire, andare a fare la spesa: no, non si va a fare la spesa, perché io posso mangiare e loro no? No. Cioè era proprio così *estr.*... all'inizio è veramente così estremo. Cioè andiamo a fare shopping? No io non entro in un centro commerciale, stiamo scherzando? Andiamo a scuola? Oddio io sto andando a scuola, posso andare a scuola, cioè era veramente così all'inizio. [Camélia, T154]

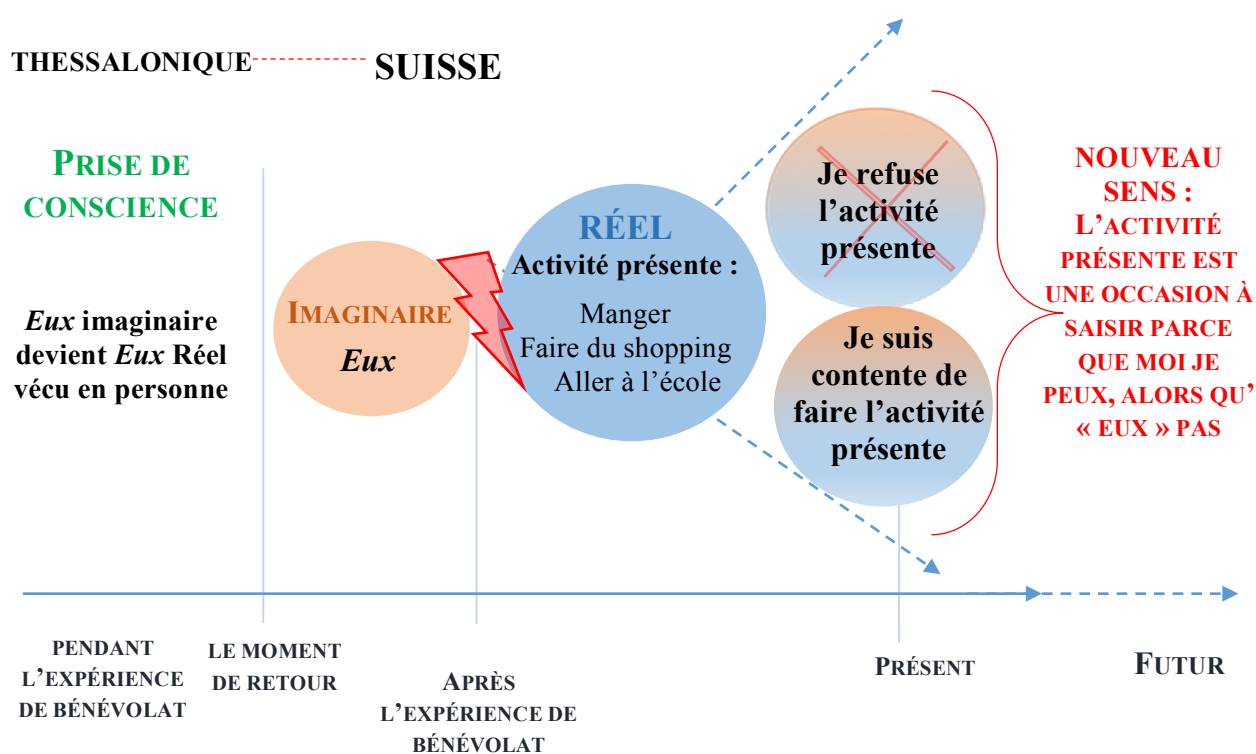


Figure 11. Le moment de retour de Camélia et l'éventail de possibilités qu'elle se représente suite à la rupture.

Ce qui crée le moment de rupture est une conséquence du fait que Camélia a pu rencontrer l'altérité, qui avant son départ était juste nourrie par une expérience imaginaire mais pas vécue en personne. Plus précisément, elle avait pu imaginer un camp de réfugiés et ces habitants que à travers des photos, des témoignages d'autrui, des vidéos mais non pas à travers une expérience réelle vécue par ses propres yeux. L'engagement dans l'activité bénévole lui a permis de prendre part de manière directe à la vie d'un camp de réfugiés à Thessalonique, ce qui a rendu possible, une fois rentrée, de transformer ce qu'était un imaginaire inexpérimenté dans un imaginaire qui avait auparavant été expérimenté et donc possible à tous les effets (et donc une expérience accumulée au fil du temps, ainsi qu'une nouvelle sphère d'expérience vécue en personne). Le fait que l'imaginaire devient réellement possible, à la suite d'un mouvement géographique, crée la rupture avec sa propre vie en Suisse. Les activités qu'elle avait l'habitude de vivre au quotidien, comme manger, faire les courses ou du shopping, perdent en pertinence, puisqu'en relation à cette expérience réellement vécue.

Comme représenté à la fig. 11, tout au début elle externalise une sorte de refus de ces activités puisque consciente que de l'autre côté, l'autrui, ne vit pas dans les mêmes conditions. Par la suite, cependant, cette réaction est transformée par le nouveau sens qui est attribué à ces mêmes activités : elles deviennent des occasions à saisir, des opportunités précieuses puisque de l'autre côté il y a un autre qui ne les a pas. Ce moment du récit indique comment l'expérience imaginaire conditionne l'expérience actuelle à l'état présent. Ceci est possible parce que Camélia lui attribue de l'importance. Cet univers imaginaire conditionne son état présent et sa manière de s'engager dans ses activités, autrement dit à participer aux différentes sphères d'expériences de son quotidien en Suisse.

ii. Le lien entre l'activité bénévole et le parcours académique et professionnel de Camélia : « Je suis une activiste »

Le retour en Suisse est aussi considéré en tant que point d'ancrage (Zittoun et Valsiner, 2016) pour définir qui elle est et ce qu'elle aimerait être et conséquemment dans quelle formation elle souhaite s'engager.

En effet, suite à l'expérience bénévole, l'interviewée s'est impliquées dans plusieurs activités. À la question d'un éventuel changement de ses habitudes, elle mentionne l'usage de son propre temps et du fait qu'elle a commencé à dédier son temps à des activités adressées à cette cause, notamment à l'univers de réfugiés.

A son retour elle s'est rendue compte qu'elle pouvait s'activer aussi depuis la Suisse (T168). Le fait qu'elle ait tout de suite trouvé une activité qui correspondait à ce qu'elle faisait dans le camp est à identifier comme une stratégie pour faire face à la transition en acte. De fait, elle s'est engagée pour une journée auprès d'une association afin de recueillir des vêtements pour ensuite les distribuer à qui en a besoin. Elle affirme qu'elle est allée ranger les habits parce qu'elle en avait besoin.

De plus, le fait que cette cause est importante dans son existence se traduit par le fait qu'elle commence à élargir ses sphères d'expériences et à s'investir dans des manifestations ou des associations qui partagent ses propres valeurs et ambitions. En référence à la rupture de la fig. 11, Camélia vit une transition qui l'a amenée à se positionner en tant qu'activiste. De fait, tout ce qui suit cette rupture est un repositionnement identitaire, dans le sens que l'interviewée s'est investie dans des activités en dehors de ce qu'elle avait l'habitude de faire juste l'avant départ, afin de se comporter comme un individu et citoyen du monde en alignement avec son nouveau sens personnel.

Si avant son départ elle n'avait jamais fait de bénévolat, maintenant elle pourrait vivre uniquement du bénévolat. Pourtant, ceci n'est pas possible à cause de contraintes environnantes : la société exige qu'elle étudie et qu'elle travaille et pour ces raisons son envie de se satisfaire à travers le bénévolat est nourrie à travers des engagements temporaires (comme dans le cas des expériences hebdomadaires dans les camps de réfugiés). Ou alors s'engager auprès de certaines associations depuis la Suisse ou l'Italie (où elle habite maintenant).

Le fait d'aller à l'école acquiert une nouvelle signification aussi. De fait, ceci est devenu un moyen pour au final pouvoir accomplir son désir d'aider les autres. En effet, devenir professionnelle lui permettra d'exercer sa profession en faveur de cette partie du monde, l'« altérité » dont elle a fait connaissance. Son objectif final est celui de vivre ces choses (T176), bien que maintenant elle doit accepter le fait qu'elle peut le faire juste quand cela est possible au-delà de ses études et travail. Au T168, elle verbalise son rêve actuel :

Oui, oui. Mon rêve est d'être journaliste, je rêve de vivre avec ces gens afin de raconter leur vie et c'est un rêve qui est né depuis mon retour du camp de réfugiés [suite à sa première expérience de bénévolat]. Je suis revenue en disant : "Je veux faire ..." [...] c'est-à-dire que, parmi tous les futurs emplois pour lesquels j'étudiais, notamment je n'étudiais pas la pédagogie, je n'étudiais pas la psychologie, je n'étudiais pas ces choses merveilleuses que je n'avais jamais faites. J'étudiais la "littérature italienne". Et du coup je me suis dit : "Eh bien, ce que je peux faire, c'est d'écrire en étant avec eux, n'est-ce-pas ?" Je ne pense pas qu'il faut faire de la psychologie pour pouvoir faire du bénévolat ou ... parce que je me suis sentie suffisamment capable pour faire cela finalement. [Camélia, T168, traduction personnelle à partir de l'italien]⁵

⁵ "Sì sì. Il mio sogno è fare la reporter, il mio sogno è vivere con queste persone per raccontarle ed è il mio sogno che è nato da quando sono tornata la prima volta. E io sono tornata dicendomi: "Io voglio fare..." [...] cioè tra tutti i lavori per cui stavo studiando, che non stavo studiando pedagogia, non stavo studiando psicologia, non stavo studiando queste cose, meravigliose, che non ho mai fatto. Stavo studiando "letteratura italiana". Mi sono detta: "Eh okay, quella cosa che posso

Ici nous voyons comment l'importance donnée à la thématique peut diriger ses propres choix par rapport à l'avenir, ce que Hviid (2016) identifiait comme une certaine vulnérabilité, sensibilité ou réceptivité de la personne envers une activité (pp.46-47). La nouvelle prise de conscience lui permet de reconsidérer ses propres choix d'études, qu'elle ne nie pas, mais plutôt elle vise à canaliser ce qui fait maintenant du sens pour elle : travailler en faveur de cet Autrui et l'aider à travers la pratique de sa profession fait désormais partie de ses préoccupations existentielles.

La formation en littérature italienne est considérée comme point de départ pour ensuite s'engager dans une formation de journalisme dans le but de devenir une reporter et travailler en contact avec la population-cible qui l'intéresse. Il est possible de retrouver un lien entre la profession qu'elle envisage poursuivre – être reporter –, et ce qu'elle considère que l'autrui a à disposition, notamment des histoires à raconter.

La signification qu'elle donne à sa vocation est dictée par cette prise de conscience qu'elle verbalise comme suit :

Oui, c'est un peu cette prise de conscience, qui maintenant est beaucoup plus forte, de me dire qu'il y a vraiment une partie du monde qui est écœurante. Mais au final je pense que peut-être j'y vis dans cette partie du monde, notamment c'est notre partie qui craint ! Dans le sens que nous sommes trop opportunistes, nous vivons trop bien, nous en avons trop et nous vivons au détriment de ceux qui ne vont pas bien, injustement ! Parce que les gens qui vivent dans un camp, ils ne sont pas à blâmer ! Quelqu'un devrait le comprendre. Et donc je pense que c'est ça. Je pense que je vois beaucoup d'injustice et cela me fait très mal, raison pour laquelle il y a beaucoup de choses à raconter ! C'est-à-dire que je vois beaucoup de gens qui ont beaucoup d'histoires à raconter. [Camélia, T234, traduction personnelle à partir de l'italien]⁶

Non seulement elle a auparavant défini l'autre partie du monde qu'elle venait de découvrir (avant de manière imaginaire pour ensuite lui donner des éléments réels), mais elle a aussi une considération de la partie du monde dans laquelle elle a toujours vécu. Celle-ci a acquis une connotation négative quand elle est comparée à ce qu'il y a de l'autre côté. La relation à l'autre, dans ce cas, transforme l'objet en question, notamment la considération donnée au pays ou à la société où elle est née et elle a grandi. Ceci devient une raison pour s'engager dans une activité, notamment la formation en journalisme, puisque le but final d'aider l'autre sera finalement atteint. La prise de conscience est la rupture, décider son propre parcours professionnel est le moyen pour faire face à la transition dans le but de gérer ce malaise qui est dû à l'injustice perçue. L'injustice perçue a été alimentée par les différences qu'elle a pu voir de ses yeux à travers l'activité bénévole.

C'est suite aux différentes ruptures qu'elle a pu mieux se définir comme individu et citoyenne du monde. Camélia a désormais trouvé le mot qui la définit le mieux : activiste ! (Camélia, T170). Elle a pris ce nouveau positionnement et elle se comporte conformément à sa définition : elle s'engage dans des activités qui aboutissent à améliorer l'existence de l'autre, comme c'est le cas du travail de sensibilisation dans certaines écoles où elle raconte son expérience avec les réfugiés.

Le nouveau positionnement est défini par l'interviewée comme la découverte du point où se fixer (T236). Dans ce moi-transitif elle a découvert son être-activiste, une personne plus libre, autonome, plus indépendante. Ce nouvel état identitaire lui permet d'affirmer que maintenant

fare io è scrivere, è fare qualcosa, è essere con loro, okay?" Non credo che ci sia bisogno di fare psicologia per fare del volontariato o ... perché io mi sono sentita abbastanza in grado e rispecchiata comunque. [Camélia, T168]

⁶ Sì, è un po' quella presa di coscienza, che ora ho ancora più forte, che veramente c'è una parte di mondo che fa schifo. Perché forse penso di viverci io, perché è la nostra parte che fa schifo! Nel senso che noi siamo troppo opportunisti, viviamo troppo bene, abbiamo troppo e viviamo sulle spalle di quelli che stanno troppo male, ingiustamente! Perché le persone che vivono in un campo, non ne hanno colpa! Qualcuno dovrebbe capirlo! E quindi penso che sia quello. Io penso che vedo tanta ingiustizia, che mi fa malissimo, e tante cose da raccontare! Cioè io vedo tante persone che hanno tante storie da raccontarci, tantissime. [Camélia, T234]

elle a sa propre idée, ses valeurs, ses passions, dans le sens où maintenant elle est convaincue de ce qu'elle croit et elle est capable de justifier ses croyances (T236). En affirmant ça, elle réalise qu'avant elle était plutôt influencée par les idées de son entourage familial et plus précisément par ses parents. La prise de conscience lui a permis de savoir dans quelle voie continuer en étant plus sûre de qui elle est.

6.3 Nicole : une future éducatrice sociale

Nicole est une étudiante suisse, originaire du canton du Tessin. Au moment de l'interview, elle avait 23 ans, elle était étudiante à l'École universitaire professionnelle de la Suisse Italienne (SUPSI) pour devenir éducatrice sociale. Au moment de l'interview elle était en stage dans une structure au service des toxicomanes. Depuis quatre années, les weekends alternés, elle travaille comme médiatrice auprès d'une institution qui organise un point de rencontre entre les parents et leurs enfants pour lesquels ils ont perdu la tutelle.

L'AVANT DÉPART

Pendant l'été 2016 elle a commencé à réfléchir quant à la possibilité de faire une expérience bénévole. Elle avait entendu parler d'une association tessinoise opérant dans des camps des réfugiés autour de Thessalonique en Grèce (la même que Camélia). Suite à une recherche personnelle sur internet et sur le site web de l'association, Nicole décide de contacter l'association. Elle a donc été mise en contact avec la directrice de l'association qui lui a conseillé de partir non pas toute seule mais avec un ou une autre bénévole. Par conséquent, elle a proposé au cours d'une conversation de groupe de sa classe de l'Université, si d'autres personnes étaient intéressées par une telle expérience, ce qui a fait que 6 autres étudiants partageaient le même intérêt. Par la suite, le groupe a rencontré la directrice et ils ont été informés du fonctionnement de l'association, notamment la récolte de fonds, le rôle du coordinateur et la prise en charge des coûts de la part du bénévole (même cas que Camélia, paragraphe « L'avant départ »).

Au final, elle a pu organiser la récolte de fonds avec son équipe, à travers de stands de nourriture. De plus, elle a impliqué sa famille, qui chaque mois avec son entourage (environ une trentaine de personnes) fait une récolte de fonds (pour des causes différentes).

Elle est partie avec quatre autres bénévoles, alors que les trois autres avec qui elles avaient pu organiser la récolte de fonds étaient déjà sur place depuis deux semaines.

Nicole est aussi partie une deuxième fois, suite à la première expérience à Thessalonique. Il est important de l'expliquer puisque dans la partie « le séjour bénévole » et « le retour en Suisse », nous allons prendre en considération les deux expériences bénévoles. De fait, suite à la première expérience en janvier, Nicole décide de repartir pendant l'été de la même année, entre juillet et août 2017. Cette fois, par contre, elle n'allait pas avec la même association, mais elle prendrait directement contact avec le même coordinateur de la première expérience qui, par la suite, avait pu diriger sa propre activité, n'étant plus représentant de l'association tessinoise. Nicole est partie de nouveau avec les mêmes filles de la première expérience.

i. « Je sentais que je devais faire quelque chose » [T20]

Bien que le départ de Nicole est à considérer comme une rupture, il ne sera pas expliqué comment Nicole a pu décider de partir et d'où vient cette volonté de faire l'expérience dans un camp de réfugiés, notamment, en la citant, dans une situation « totalement différente de la nôtre » (T243).

Il est pourtant important de remarquer qu'avant son départ, suite à la prise de conscience de l'existence d'une association tessinoise agissant dans des camps de réfugiés en Grèce, elle avait voulu en savoir plus sur la thématique. C'est ensuite à ce « *thought event* » (Zittoun et al., 2013, p.274) qu'elle s'est investie personnellement pour pouvoir vivre une expérience de bénévolat à l'étranger (mouvement géographique). Cet investissement personnel résultait du fait qu'elle avait développé une certaine sensibilité (ou préoccupation existentielle, Hviid, 2016) envers le sujet, ce qui a entraîné son désir de s'investir directement : « J'aimerais faire une expérience » (T8) ; « Je sentais que je devais faire quelque chose » (T20).

Le départ est donc considéré comme une conséquence à la prise de conscience (= rupture) d'une « altérité » qui a façonné ses choix futurs, notamment ce qui était important de faire pour elle comme individu à l'état présent.

LE SÉJOUR BÉNÉVOLE

Nicole a vécu sa première expérience bénévole à Thessalonique, en Grèce, dans le camp de Vasilika, entre janvier et février 2017. Elle était hébergée avec les autres bénévoles dans un appartement à côté de celui du coordinateur.

Par la suite, elle a de nouveau vécu une expérience bénévole à Thessalonique, en Grèce, dans le camp de Derveni, entre juillet et août 2017 (elle n'a pas spécifié les dates). Elle était hébergée avec les mêmes bénévoles de la première expérience. Elle n'a pas spécifié le lieu précis, mais elles étaient guidées par le même coordinateur, donc les dynamiques « logement et nourriture » étaient les mêmes que lors de la première expérience.

Vasilika

Elles se réveillaient vers 8h, elles avaient le petit-déjeuner pour ensuite se déplacer avec le coordinateur en voiture vers le camp (3 autres bénévoles avaient le permis de voiture définitif, ce qui fait qu'elles allaient avec leur propre voiture). Avant d'arriver dans le camp ils s'arrêtaient boire un café pour ensuite arriver sur place vers 9h30-10h et « essayer de répondre aux nécessités des personnes » (T84). Selon son témoignage, le camp à l'époque était dans une phase de « transition », dans le sens qu'il venait d'être évacué et juste avant leur arrivée des autres résidents étaient arrivés (environ une cinquantaine). Trois des neuf hangars présents étaient à vider puisque les résidents précédents avaient été déplacé de manière imprévue, ce qui ne leur a pas permis de récupérer leurs affaires.

Les tâches qui ont été mentionnées par Nicole consistaient en :

- Nettoyer les hangars (activité principale) ;
- Livraison de divers matériels aux réfugiés, selon leurs besoins, tels que : nourriture, vêtements, matériel sanitaire ;
- Assistance aux autres organisations pendant l'arrivée de nouveaux résidents : accueil, gestion, répartition des résidents dans les tentes.

Pendant son séjour, la directrice de l'association est venue sur place. À l'occasion, les bénévoles ont pu visiter un autre camp, celui de Frakaport, d'environ 300 personnes. Nicole avec ses collègues ont donc pu assister les autres organisations présentes sur place et passer quatre journées de leur séjour dans ce camp. Elles étaient toujours dans le même appartement mais le trajet le matin prenait une demi-heure au lieu des 15 minutes habituelles. Dans ce cas, les tâches quotidiennes consistaient en :

- Activités avec les enfants (beaucoup plus nombreuses comparées au camp de Thessalonique)
- Interactions avec les résidents : boire le thé dans leurs tentes ou partager le repas
- Vidage de quelques tentes.

Derveni

Le fait d'avoir été dans le camp à Derveni lui a permis de vivre des expériences différentes de celles qu'elle a pu envisager à Thessalonique, puisque le contexte était différent. Selon son témoignage, il y avait plus de conflits, sous forme de combat, elle percevait beaucoup de tension et elle a pu identifier plusieurs différences entre sa manière d'être au monde et celle des

habitants de ce camp de réfugiés. Elle a pu remarquer que son rôle en tant que femme, alors que le camp était peuplé par deux cents hommes et aucune femme, a été difficile à assumer. Selon son témoignage, elle a dû ajuster certains de ses comportements habituels pour mieux faire l'expérience dans cette nouvelle sphère d'expérience. Plus précisément, elle cachait ses tatouages, puisque considérés par les résidents comme caractéristique des prostituées ; elle ne pouvait pas s'habiller comme d'habitude pendant l'été, mais elle avait tendance à couvrir ses bras et jambes avec des habits à manches longues ; pendant une conversation, si normalement avec ses amis elle osait toucher un bras comme forme de contact avec l'interlocuteur, avec ces résidents cela n'était pas pensable (T175). Elle le considère comme une manière de modérer ses comportements dans le but d'éviter des malentendus et maintenir la distance entre le bénévole et les résidents.

i. « La scène qui m'a le plus choquée » (T179)

L'épisode qui a été défini comme une heure « vraiment terrible » (T187) est analysé dans ce sous chapitre puisque cela nous montre comment dans une même situation la personne se retrouve à jouer différents rôles à travers son activité de bénévolat dans un camp de réfugiés.

L'interviewée fait référence à un jour où son association, ainsi que les autres acteurs humanitaires sur place, attendaient un bus d'une vingtaine de personnes venant d'un autre camp et qui devaient s'arrêter à Derveni. Quand le bus est arrivé, les gens ne voulaient pas descendre parce qu'ils s'attendaient à être emmenés dans des appartements et non pas dans un autre camp. Du coup, selon le récit de l'interviewée, il y a eu une demi-heure de médiation entre ces personnes et une personne responsable, faisant partie d'une autre association grecque s'occupant d'abris de réfugiés, afin de les convaincre de sortir du bus et rester provisoirement dans ce camp.

Nicole avait reçu la tâche de les accueillir une fois sortis du bus, notamment à l'entrée d'un hangar où ils auraient été enregistrés, pour ensuite être placés dans leur tente. Elle devait donc contrôler que seulement les nouveaux auraient accès au hangar, où les personnes allaient être enregistrée puis recevoir un thé/café et des biscuits et un kit de base avec des couvertures, des shampoings, etc.

Elle met en avant dans son récit le fait qu'elle se sentait « comme une idiote » pendant cette tâche (T181), puisque convaincue que ces personnes n'avaient aucune envie d'être là. Son externalisation indique un manque d'adéquation entre ce qu'elle faisait et ce qu'elle considère comme plus pertinent à faire, puisque qu'elle se sentait comme une idiote est de ce fait indicateur qu'elle ne se sentait pas à l'aise avec la tâche qu'elle était censée accomplir.

Dans ce groupe de personnes, il y avait un homme « d'environ 60 ans, qui se trouvait pieds nus et avait un pied complètement gangrené » (T181). Selon elle, il avait marché « depuis des semaines et des semaines à pieds nus » (T181). Dans un premier temps, suite à une demande d'aide de la part de l'homme, c'est Nicole qui a pris le contrôle, qui l'a fait asseoir, et requis une bassine pleine d'eau froide aux autres volontaires, où l'homme a pu immerger son pied. Dans un deuxième temps, vu qu'au sein des volontaires il y avait deux infirmières, elles ont pris en charge la situation. L'homme était à sa vue « désespéré » et disait en anglais qu'il avait tout perdu et que sa famille avait été tuée (T181). A ce moment-là, Nicole se demande : « Ok, qu'est-ce que je réponds ? » (T181), convaincue du fait que tout ce qu'elle aurait pu dire aurait été inutile, elle l'a simplement écouté (T182).

Par la suite, elle avait reçu une autre tâche, notamment celle d'accompagner quelques personnes dans les tentes qui leur avaient été assignées. Elle a dû accompagner trois garçons africains, selon ce qu'elle se rappelle. Elle leur a montré leur tente, aidé avec leur kit de base et à ce moment-là, un de trois lui demande s'il y a une prise électrique. Ce jour-là il n'y avait pas d'électricité dans le camp et le problème n'a pu être résolu que le lendemain. Suite à la réponse

négative de Nicole, le jeune homme la regarde dans les yeux et lui répond « Eh, ça va. », sans rien ajouter. Selon son récit, son regard lui avait dit autre chose qui l'a touchée profondément :

Et il m'a regardé, c'est-à-dire que je ne sais pas comment le décrire, alors tout s'est passé en une heure, entre le monsieur d'avant et ça. Et il m'a regardé et – il me parlait en français – il m'a dit : "Eh, ça va." C'est-à-dire qu'il me l'a dit, mais il me n'a rien dit dans la pratique ! Mais il l'a dit avec son propre regard, c'est-à-dire qu'il était très fatigué, il ne pouvait plus le supporter, il était juste résigné ! Il était vraiment résigné. Et j'ai dit : "Je suis désolée, je ne peux pas faire plus." Et à ce moment-là, je me suis arrêtée et j'ai eu envie de pleurer. [Nicole, T183, traduction personnelle à partir de l'italien]⁷

Ce moment est défini comme le moment représentant la goutte d'eau qui fait déborder le vase. De fait, la réaction de Nicole a été celle de sortir de la tente avec l'autre bénévole – pour ne pas se faire voir des nouveaux résidents – et elle a pleuré. Elle définit ce moment comme une conséquence de cette heure « ingérable », où elle a eu le besoin par la suite de pleurer et rejeter tout le stress accumulé.

Si nous considérons les catégories définies par Durand-Guerrier et Sautot (2006), notamment l'activité, l'action et l'opération, nous pouvons faire plusieurs réflexions en considérant ce que l'engagement dans différentes actions dans le cadre d'une activité bénévole peut signifier sur la manière de vivre certaines expériences de la part de l'individu, qui est Nicole dans ce cas spécifique. La théorie de l'activité considère trois niveaux d'analyse en lien entre eux : l'activité, l'action et l'opération.

- **L'activité** : c'est un système collectif ayant un but qui est social (Durand-Guerrier et Sautot, 2006, p.99). L'activité est donc le cadre dans lequel la personne participe avec ses propres motifs, représentations et attentes, mais qui sont aussi définies et influencées par le contexte même, parce que socio-culturellement défini (Durand-Guerrier et Sautot, 2006, p.98) ;
- **L'action** : ce niveau d'analyse considère l'individu et ses propres buts, conscients, par rapport à la tâche à faire pour accomplir les objectifs de l'activité. L'action a donc une certaine orientation par rapport aux résultats qu'il faut obtenir (Durand-Guerrier et Sautot, 2006, p.99) ;
- **L'opération** : ce niveau d'analyse considère ce qui constitue l'action, notamment les outils, les moyens, les différentes façons par lesquels l'action est réalisée (Durand-Guerrier et Sautot, 2006, p.99).

L'activité de bénévolat a permis à Nicole de se retrouver dans le camp de Derveni et d'être considérée à tous les égards comme une bénévole de l'association tessinoise dans le but de soutenir la vie des réfugiés et de les accompagner dans leur vie quotidienne dans cet endroit. Par rapport à ça, Durand-Guerrier et Sautot (2006) mentionnent Leontiev (1984), qui considérait l'activité comme « le cadre socioculturel dans lequel les interactions collaboratives se produisent et les rapports interpersonnels se définissent » (p.98), celle-ci étant le cadre de référence pour identifier les mécanismes psychologiques de l'individu. Dit d'une autre manière, en s'engageant dans une activité, l'individu se développe parce qu'il rentre en contact avec le monde extérieur – fait d'objets matériels et de schémas de comportement spécifique au contexte – ce qui est intériorisé au niveau mental par l'individu (Durand-Guerrier et Sautot, 2006, p.98).

⁷ T183: "E lui mi ha guardato, cioè non so come descriverla sta cosa, poi è successo tutto nell'arco di un'ora, tra il signore di prima e questo. E mi ha guardato e mi fa, in francese mi parlava lui, mi fa: "Eh, va bene." Cioè mi ha detto così, che non mi ha detto niente in pratica! Però l'ha detto con sto sguardo proprio, cioè era stanchissimo, non ce la faceva più, rassegnato proprio! Era proprio rassegnato. E io ho detto: "Mi dispiace, cioè non posso fare di più." E in quel momento mi sono fermata e mi è venuto da piangere di brutto."

En analysant ce moment précis de la journée, nous pouvons constater que Nicole se retrouve dans plusieurs positionnements selon les différentes tâches qu'elle a dû prendre en charge pendant cette heure spécifique, au-delà du positionnement primaire de bénévole :

ACTIVITE : NICOLE BENEVOLE			
L'ACTION	LE POSITIONNEMENT DE LA PART DU BENEVOLE PAR RAPPORT A LA TACHE A ACCOMPLIR	L'OPERATION : LA GESTION DE LA TACHE DE LA PART DE NICOLE	RESULTATS
Nicole en charge de l'accueil	« Je me sentais une idiote à dire « Bonjour, bienvenus ! ». Mais c'est des conneries parce qu'ils ne voulaient pas être là ! C'est-à-dire, ils se sentaient très mal d'être là ! » (T181)	Mais j'ai essayé de rendre leur arrivée le plus possible un peu plus agréable car en réalité elle était vraiment déplorable.	Manque de pertinence
Nicole en charge de l'homme avec le pied en gangrène	« Et moi que... je veux dire de médecine ... je ne sais rien ! » (T181)	« Je l'ai regardé et j'ai dit : "Ok, je vais vous laisser vous asseoir." Et puis j'ai dit aux autres : "Apportez-moi une bassine que nous remplissons d'eau froide et mettez-la pour qu'il puisse y mettre son pied dedans". Heureusement, il y avait deux infirmières parmi les volontaires. »	Manque de compétences spécifiques
Nicole en charge de l'accompagnement de trois jeunes hommes dans leur tente	« Un des 3 gars me dit : "Mais il y a une prise électrique, quelque chose ?". Et je réponds : "Non, je suis désolée avant demain matin, nous ne pouvons pas résoudre ceci." Parce que, comme les magasins étaient fermés, nous ne pouvions pas obtenir les câbles [...] J'ai dit : "Non, je suis désolée." » (T183)	Et j'ai dit : "Je suis désolée, je ne peux pas faire plus." Et à ce moment-là, je me suis arrêtée et j'ai eu envie de pleurer.	Manque de ressources

Tableau 1. Les différentes étapes de la rupture qui a pris place pendant « une heure horrible » [T187].

Nicole ensuite externalise une difficulté à gérer les émotions dans ces moments ayant une forte charge émotionnelle. De fait, elle mentionne aussi une autre collègue infirmière qui juste avant avait eu le même besoin de pleurer pendant la gestion du monsieur avec le pied gangréné. A ce moment-là, elle avait conseillé à sa collègue de sortir de la salle et de se défouler si elle avait besoin de pleurer. Toutefois, à ce moment précis, elle n'avait pas encore réalisé la gravité de la situation. C'est seulement dans un deuxième temps, surtout au moment de confrontation avec les trois jeunes hommes dans la tente, qu'elle a pu se rendre compte de l'absurdité (« C'est-à-dire, absurde, n'est-ce pas ? T185) de la situation qu'elle venait de vivre.

La charge émotionnelle importante spécifique à cette heure est à diviser en deux niveaux :

1) **La gestion des actions :**

Elle était dans des situations où les ressources à dispositions n'étaient pas adéquates aux besoins. Ceci était en lien à :

- **L'environnement**, notamment le manque d'électricité et le manque de communication entre l'autre association et les nouveaux résidents, qui étaient convaincus d'être logés dans des appartements ;
- **Les compétences personnelles** à Nicole comme bénévole : elle a dû faire face à des situations où elle n'avait pas les connaissances nécessaires, notamment savoir soigner un homme avec un pied en gangrène.

2) **L'expérience imaginaire** de Nicole. Au T193 elle externalise une prise de conscience sur le fait qu'elle interagissait avec des personnes ayant un parcours de vie difficile. Plus spécifiquement cette prise de conscience est nourrie par un raisonnement qu'on pourrait définir « imaginaire » – comme une boucle se détachant de l'état présent (Zittoun et Cerchia, 2013 ; Zittoun et Gillespie, 2015) –, puisqu'elle imagine certaines possibilités de vécu de ces personnes qu'elle vient de rencontrer, sans avoir la certitude que ce qu'elle pense est tout à fait ce qui s'est passé pour ces personnes :

Nicole T191 : Ils étaient du genre à avoir probablement perdu toutes leurs familles, ils n'avaient personne d'autre, ils avaient passé des semaines à marcher, probablement à pieds nus, ils ne savaient pas quoi faire de leur vie ! C'est peut-être des gens que je ne sais pas, peut-être, il y a quelques années, ils avaient leur travail, ils avaient leur maison, notamment comme nous ! Et cette prise de conscience du fait que ce sont des gens exactement comme nous, mais ils sont forcés - sans faute de leur part ! – à vivre dans une tente où la nuit fait 40 °, où on ne peut pas sortir et laisser la tente sans surveillance, car peut-être que quelqu'un entre et vole des choses, c'est-à-dire ... pourquoi ? Je ne comprends vraiment pas cette chose ! Et cette expérience à Derveni était 1000 fois pire... c'est pire sur le plan émotionnel, le fardeau émotionnel est beaucoup plus grand que celui de Vasilika.

Intervieweur : Est-ce que c'est parce que t'as pu toucher du doigt la souffrance de ces personnes ?

Nicole T193 : Oui absolument.

Intervieweur : Parce que ça ne veut pas forcément dire qu'ils ne souffraient pas autant **[les résidents à Vasilika]** mais peut-être qu'il y a eu des scènes qu'au niveau...

Nicole T195 : Oui, j'ai vu plus de mes propres yeux, c'est-à-dire que même à Vasilika, j'ai vu des choses difficiles. Cependant, Derveni était vraiment une situation beaucoup plus difficile. Mais je répète pour les querelles entre eux, la tension, ces gens qui vivaient depuis plus d'un an dans une putain de tente ! Ils n'en pouvaient plus ! Et j'y crois qu'il suffit juste une connerie pour devenir fou ! C'est-à-dire, pour moi, ils sont plus que justifiés ! Même moi, j'aurais besoin de rien pour me faire chier ! Donc, je ne sais pas, juste les choses que j'ai vues à Derveni... maintenant je me demande s'il y avait d'autres moments comme ça... mais surtout ce jour-là était certainement le plus... le plus difficile. [traduction personnelle à partir de l'italien]⁸

⁸ [*Nicole T191*]: Stavano del tipo che probabilmente avevano perso tutti i famigliari, non avevano più nessuno, erano in giro da settimane probabilmente a camminare, a piedi scalzi, non sapevano più che cosa fare della loro vita! Cioè persone che magari non so, un paio di anni fa avevano il loro lavoro, avevano la loro casa, cioè come noi! E questa consapevolezza del fatto che sono persone esattamente come noi, ma loro sono costrette - non per colpa loro! - a vivere in una tenda dove di notte fanno 40°, dove non puoi uscire e lasciare la tenda incustodita perché magari qualcuno entra e ti fotte le cose, cioè... perché? Io mega non capisco questa cosa! E questa esperienza a Derveni è stata 1000 volte peggio...cioè peggio a livello emotivo, carico emotivo molto più grande rispetto a Vasilika.

[*Intervieweur*] : Perché hai potuto toccare più con mano la sofferenza di queste persone ?

[*Nicole T193*]: Sì, assolutamente.

Ceci ne signifie pas que ce qu'elle a imaginé ne peut être réel, mais plutôt que ça augmente sa charge émotionnelle liée au moment qu'elle a pu vivre. La gestion de ces situations est filtrée par ce que Nicole pense être réel, même si à ce moment-là, il est vécu par elle de manière imaginaire.

Ce petit extrait nous renvoie à un raisonnement plus large, notamment aux conséquences qu'il peut y avoir sur une personne suite à la rencontre de la souffrance des autres. L'élément de la souffrance est fondamental, puisqu'à ce moment-là l'interviewée renvoie son discours à la réalité qu'il y a en Suisse, dans son pays d'origine. En parlant de la souffrance qu'elle a pu voir de ses propres yeux, elle fait une comparaison entre « ces personnes », notamment les résidents dans le camp, et « nous », ce qui pourrait signifier les personnes comme elle, ainsi que moi étant l'autre personne présente. Mais qu'est-ce que cela signifie « eux » et « nous » ?

La relation d'« Eux » et « nous » selon le point de vue de Nicole

Plus loin dans l'entretien, suite à une question qui traitait de la manière de raconter son histoire vécue dans le camp et si le fait d'avoir fait une expérience pareille facilitait le dialogue avec les autres sur la thématique « réfugiés », Nicole mentionne encore une fois cette comparaison entre « eux » et « nous ». De fait, elle explique comment le fait d'être si engagée dans le discours et le fait d'attribuer une telle importance à la thématique, rend difficile le dialogue avec des personnes qui ont un point de vue différent et qui ont des idées de base, politiques entre autre, différentes. Par la suite, elle externalise le fait qu'au-delà des croyances politiques, ce qui devrait être important est le fait que nous sommes tous des êtres humains. Le discours qui tourne autour de l'humanité lui permet d'explicitement plus concrètement cette différence entre ce que c'est « eux » et ce que c'est « nous » selon ses propres termes :

Selon moi, cela n'a rien à voir avec la politique, être de droite ou de gauche, c'est, voilà ... c'est une discussion au niveau de l'humanité ! C'est que nous sommes des gens, nous sommes tous pareils, il n'y a pas une personne meilleure qu'une autre, il n'y en a pas ! Alors pourquoi pouvons-nous vivre comme ça et eux, ils ne peuvent pas ? Pourquoi pouvons-nous décider pour nos vies, pouvons-nous faire nos choix alors qu'eux, ils n'ont pas la même possibilité ? C'est-à-dire, cela n'est pas juste ! Et cette chose, je te jure, je pars dans certaines réflexions. Je me dis que, vraiment, ça paraît évident mais, vraiment, le monde me dégoûte un petit peu à cause de ces discours. Parce que non, ce n'est pas juste ! Cela n'est tout simplement pas juste ! Et peut-être que je n'aurais pas fait ce discours avant de partir. Maintenant que j'ai vu, je comprends que c'est vraiment cela qui me touche. Parce que je les ai rencontrés, j'ai vraiment pu comprendre les gens qu'ils étaient avant [d'arriver dans le camp], ce qu'ils avaient, ce qu'ils faisaient auparavant et j'ai vraiment compris que nous n'avions rien de différent. À part le fait qu'ils sont nés dans un pays qui est détruit par la guerre et donc je me dis : « Mais moi aussi je fuirais ! ». Je veux dire, ils bombardent la maison, ce que je fais, je reste là ? Il est donc logique qu'ils viennent chercher du soutien auprès nous. C'est-à-dire que c'est juste, moi aussi je le ferais. Tout le monde le ferait à mon avis. [Nicole, T241, traduction personnelle à partir de l'italien]⁹

[Intervieweur]: Non vuol dire che magari non soffrissero altrettanto ma magari ci sono state delle scene che proprio a livello

...
[Nicole T195] Si ho visto di più con i miei occhi... cioè anche a Vasilika ho visto cose sicuramente difficili. Però, a Derveni era davvero una situazione molto più difficile. Ma ripeto per i litigi tra di loro, la tensione, questa gente che viveva da più di un anno dentro a una cacchio di tenda! Non ce la facevano più! E ci credo che basta una cavolata per impazzire! Cioè per me sono più che giustificati! Anche io starei, mi basterebbe un nulla per farmi incazzare! Quindi, non lo so, proprio le cose che ho visto a Derveni... adesso sto pensando se ci sono stati altri momenti così... però principalmente quel giorno è stato sicuramente il più... il più difficile. Sì sì sì. Eh boh...

⁹ Cioè qua secondo me non c'entra la politica, destra o sinistra, cioè qua è proprio... è un discorso di umanità! Cioè siamo persone, siamo tutti uguali, non c'è uno migliore dell'altro, non c'è! E quindi perché noi possiamo vivere così e loro no? Cioè perché noi possiamo decidere per la nostra vita, possiamo fare le nostre scelte e loro non hanno la possibilità di farlo? Cioè non è giusto! E questa cosa, ti giuro, io mi faccio di quei trip... mi dico che davvero che, sembra scontato ma, cioè il mondo davvero mi fa un po' schifo per questi discorsi. Perché no, non è giusto! Non è semplicemente giusto! E questo discorso magari prima non l'avrei fatto, prima di andare. Adesso che ho visto ho capito che è proprio questo che mi fa stare male. Proprio il fatto che

Ce qu'elle considère « eux » et « nous » justifie aussi certains autres positionnements qui de fait ont un impact sur son comportement et ses considérations par rapport à son comportement. Cela confirme l'idée selon laquelle l'individu est toujours interdépendant d'un autre qui lui permet de comprendre ce qui lui entoure et lui donner de la signification (Markova, 2017).

Par conséquent, la bénévole se considère comme faisant partie de la catégorie « nous », qui inclut le fait d'être Nicole, une jeune femme suisse, qui est une bénévole en Grèce mais qui de fait a grandi et habite dans un endroit qui « nous permet de faire nos propres choix », à l'inverse du lieu dans lequel elle pratique son activité de bénévolat.

Ces dynamiques dialogiques nous permettent d'identifier et comprendre un moment de rupture. L'exemple au T213 est un cas concret dans lequel Nicole se retrouve en un moment ayant une charge émotionnelle importante, justifiée par le fait que c'était son dernier jour dans le camp de Derveni. Pour cette raison, elle a beaucoup pleuré et elle ne se sentait pas bien. Dans ce cas spécifique, le comportement qu'elle a comme Nicole-bénévole est considéré d'une certaine manière par la bénévole selon ce qu'elle considère être « eux » et « nous », comme représenté par la fig. 12 :

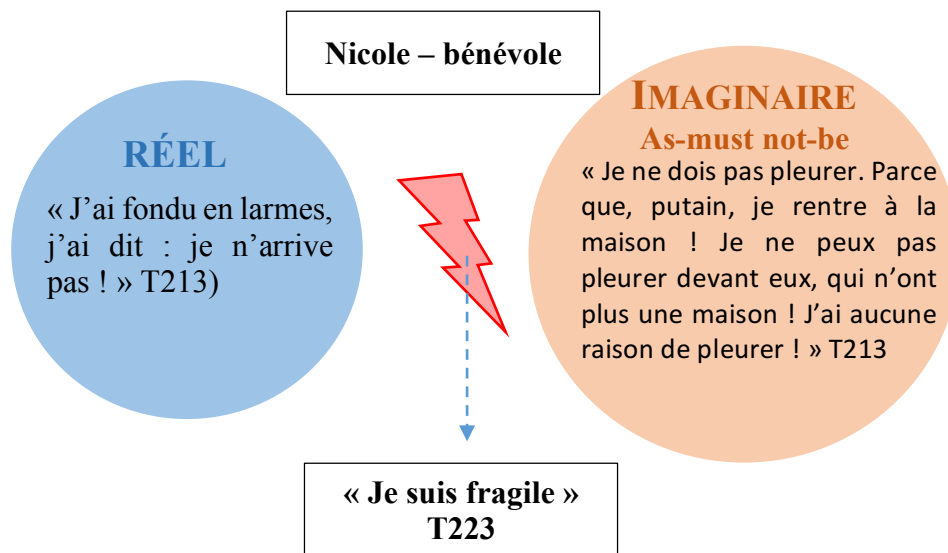


Figure 12. Un moment de rupture dans l'expérience bénévole de Nicole.

Son imaginaire de ce que devrait être un bénévole (« *as-should-be* », Zittoun et al., 2013), notamment une personne qui est là pour se rendre utile, ne correspond pas à l'image d'un bénévole ayant le droit de pleurer (« *as-must-not-be* », Zittoun et al., 2013), parce que ses pleurs, comparé à ceux des résidents, ne seraient pas justifiés. Cette manque de justification réside dans la différence entre « eux » et « nous » susmentionnée.

Le moment de la fig. 12 est une rupture, parce que la confrontation entre ce qu'elle pensait devoir faire et ce qu'elle a effectivement vécu (contraste entre expérience vécue et expérience imaginaire) ne correspondait pas à ce qu'elle attendait d'elle à ce moment précis. Cet épisode permet à Nicole de découvrir des aspects de son caractère dont elle n'avait pas conscience jusqu'à ce moment-là et qu'elle verbalise au moment qui suit :

li ho conosciuto, quelli che ho conosciuto ho avuto modo davvero di comprendere, di capire anche che persone erano prima, che cosa avevano, che cosa facevano e ho davvero capito che non abbiamo nulla di diverso. A parte che loro sono nati in un paese che è così, che è distrutto dalla guerra e quindi...però cioè io mi dico: "Cacchio, ma anche io scapperei subito!". Cioè mi bombardano la casa che cosa faccio, sto lì? Quindi è lecito che loro vengano a cercare supporto da noi. Cioè è giusto, anche io lo farei. Tutti lo farebbero secondo me. [Nicole, T241]

Au-delà de ce que tu vois avec tes yeux, je veux dire, tu vois vraiment et tu touches avec tes mains pour de vrai une situation, mais c'est aussi au niveau de comment tu réagis par rapport à cette situation. Autrement dit, tu ne peux pas savoir comment tu réagis devant certaines situations jusqu'au moment où tu te retrouves dans ces situations. Et j'ai aussi découvert des côtés de moi que je ne connaissais pas. Notamment, le fait de pleurer le dernier jour de mon séjour au camp, de me sentir autant mal... Je veux dire, j'étais si mal à mon retour ! Je ne pensais pas pouvoir être comme ça, autant fragile si tu veux ! Parce que c'est une sorte de fragilité. Et moi, parmi toutes mes amies qui sont venues avec moi, je suis celle qui était le moins bien je pense. Et je ne pensais pas pouvoir être autant sensible à ce sujet. Donc [...] d'une part, tu vois et tu essaies de les comprendre, mais d'un autre côté, tu découvres aussi des choses sur toi qui te changent, énormément. [Nicole, T223, traduction personnelle à partir de l'italien]¹⁰

À travers l'exemple du dernier jour, elle verbalise cette prise de conscience sur elle-même et sur cet aspect de son caractère qui est la fragilité.

Au T253, suite à la question de comment les autres réagissent au fait qu'elle ait vécu cette expérience de bénévolat, elle partage son point de vue sur ce qu'il faut avoir pour être un bénévole. Selon elle, il ne faut pas paniquer ou pleurer, il faut être réactif, prendre le contrôle des situations et agir immédiatement. Suite à ces considérations, voilà pourquoi sa réaction émotionnelle du dernier jour est en désaccord avec ce qu'elle attendait d'elle. Ici nous retrouvons ce que Zittoun et al. (2013), identifient comme « différence entre ce qui est attendu socialement et ce que la personne perçoit » (p.262), ce qui par conséquent crée le moment de rupture.

Selon l'interviewée, ces caractéristiques du bénévole ne renvoient pas à l'idée simple d'« être bon », mais viennent plutôt du fait qu'une personne décide de s'engager dans une activité lui permettant de :

[...] voir de leurs propres yeux une réalité dont on parle beaucoup, car on en parle beaucoup mais c'est quelque chose que tout le monde peut faire. Mais vous devez le vouloir et vous devez être prêt à vous adapter à une culture et aux "règles" d'une certaine culture, vous devez donc vous habiller d'une certaine manière ... vous devez aussi être prêt à affronter les différences et à les accepter et à vous comporter en conséquence. [Nicole, T253, traduction personnelle à partir de l'italien]¹¹

La rupture dans ce cas-là est le moment significatif lui permettant de se connaître mieux (« Je suis fragile »), qui a été vécu parce que dans une sphère d'expérience comme celle du camp de réfugiés, où la personne est confronté à une situation qui l'oblige à se positionner comme cité au passage T253.

Par contre, le fait de se connaître mieux est identifiable à une transition, puisqu'il s'agit d'un processus qui se déroule dans le temps qui suit (suite à Zittoun et al., 2013, p.262), notamment une fois rentrée en Suisse, où elle a pu réfléchir à posteriori et dans des nouvelles sphères d'expériences à son séjour dans le camp et à ses comportements.

¹⁰ A parte quello che lo vedi con i tuoi occhi, che lo vedi davvero e cioè tocchi con mano davvero come una situazione ma anche tanto come tu reagisci. Cioè, tu non sai come reagisci davanti a determinate situazioni finché non ti trovi in queste situazioni. E io ho scoperto anche lati di me che non conoscevo. Cioè il fatto di piangere l'ultimo giorno che sono lì al campo, di stare male...cioè io sono stata malissimo quando sono tornata! Non pensavo di essere così, fragile anche se vuoi! Perché è una sorta di fragilità. E io tra tutte le mie amiche che sono venute giù con me, sono quella che è stata peggio penso! E non pensavo di essere così tanto sensibile su questa cosa. Quindi in un certo...cioè diciamo che da una parte, vedi delle cose e le provi anche a capire ma dall'altra scopri anche delle cose di te che ti cambiano, tantissimo. E questo fa tanto. [Nicole, T223]

¹¹ Però in realtà non è questione di essere bravi, è questione di voler vedere con i propri occhi una realtà di cui si parla tanto, perché se ne parla tanto però è una cosa che possono fare tutti. Però bisogna volerlo e bisogna essere disposti anche ad adattarsi a una cultura e a delle "regole" di una determinata cultura, quindi devi vestirti in un certo modo...cioè devi anche essere disposto a confrontarti con delle diversità e ad accettarle e a comportarti di conseguenza. [Nicole, T253]

LE RETOUR EN SUISSE

- i. « Le retour est la chose la plus difficile de l'expérience et je ne pensais pas » [T297]

Réussir à comprendre ce que cela a signifié pour Nicole d'avoir vécu une expérience de bénévolat nous donne accès à la manière dont elle interprète son rôle de bénévole et aussi à sa façon de réagir à certaines situations, sur place ainsi que suite à son retour en Suisse.

Mais pour moi, ça a signifié ... c'est-à-dire, j'ai eu la possibilité ... Selon moi c'était vraiment une possibilité, en réalité c'était une possibilité qu'ils ont tous, de voir une réalité totalement différente de la nôtre mais qui existe, elle existe maintenant et ce n'est même pas si loin parce que je suis allée en Grèce, je ne suis pas allée en Asie ou je ne sais pas où. J'ai donc eu ... c'est-à-dire, selon moi, ça a été une grande opportunité, que je suis vraiment heureuse d'avoir saisie parce que ça m'a vraiment ouvert tout un monde que j'ignorais jusqu'à maintenant. Oh oui, je le connaissais, mais que très superficiellement. Donc pour moi c'était ça, c'était « grandir » avant tout. [Nicole, T243, traduction personnelle à partir de l'italien]¹²

Dans l'extrait d'ouverture il est évident que cette expérience est perçue, à posteriori, comme une opportunité, qui a permis à la bénévole de découvrir tout un monde qu'elle ignorait juste avant. À la fig. 13, trois différentes étapes de ce parcours en tant que Nicole-personne ainsi que bénévole sont représentées.

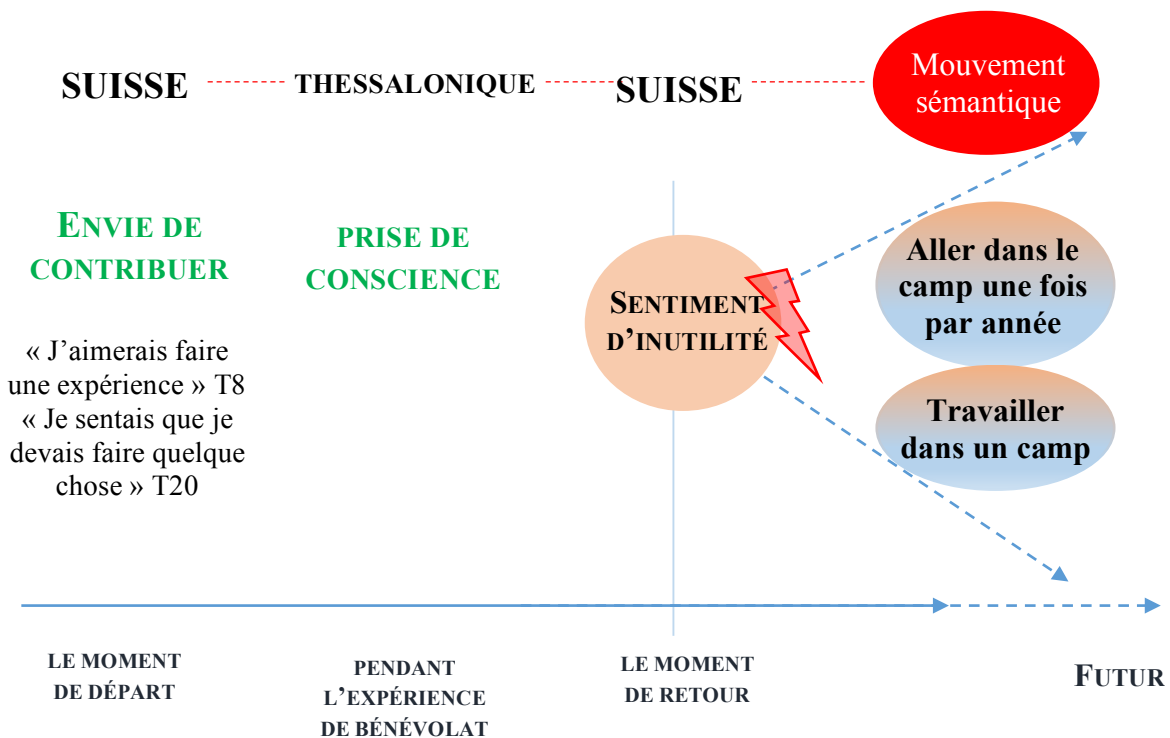


Figure 13. Les différentes étapes du parcours, en tant que bénévole, de Nicole.

Nicole externalise un sentiment d'inutilité une fois rentrée en Suisse (T269). Son engagement dans l'activité de bénévolat fait en sorte que sa vie en Suisse n'ait plus du sens pour elle, sous certains aspects, au moins tout au début.

¹² Ma per me sicuramente ha significato... cioè io ho avuto la possibilità... secondo me è stata una possibilità davvero di, una possibilità che hanno tutti in realtà, di vedere una realtà che è totalmente diversa dalla nostra ma che c'è, c'è ora e non è neanche così lontana perché sono andata in Grecia, non sono andata in Asia o non so dove. Quindi ho avuto, cioè secondo me è stata una grandissima opportunità, che sono davvero felicissima di aver colto perché mi ha davvero aperto un mondo che io ignoravo prima. O sì, conoscevo, ma molto superficialmente. Quindi per me è stato questo, è stato un crescere soprattutto. [Nicole, T243]

De fait, elle partage une difficulté personnelle à se réadapter une fois rentrée en Suisse. D'après son expérience, reprendre le rythme quotidien est une tâche « très difficile » (T271). Ceci parce qu'elle n'arrive pas à trouver un sens utile dans son quotidien et les activités dans lesquelles elle s'engageait avant son départ ont désormais une autre sens. Le sentiment d'inutilité est nourri par cette nouvelle conscience du fait que de l'autre côté il y a quelqu'un qui est dans le besoin. Voici comment Nicole externalise ce sentiment d'inutilité :

C'est-à-dire que cela [la vie en Suisse] continue par **inertie** parce que tu sais que ça doit continuer, du coup tu la fais continuer, la vie ici. Cependant, ma tête elle est là-bas. Peut-être que maintenant je me suis réhabilité, mais quand je suis revenue en août il m'a fallu des mois pour réussir à me concentrer sur ma vie ici, sur le fait que je dois aller bien à l'école, j'ai les examens ... c'est difficile à expliquer, mais tu te sens presque obligée de rester là-bas, mais ce n'est pas une obligation ... tu le veux vraiment. Parce que tu sais que tu ne fais rien ici, alors que là-bas oui. Et quand tu vois avec tes yeux qu'il y a des personnes qui nécessitent ton soutien, mais même en faisant de petites choses, tu reviens ici et tu te dis : « Qu'est-ce que je fais ici, bordel ? C'est-à-dire, va là-bas et fais quelque chose d'utile ! ». Du coup c'est un peu ça. [Nicole, T293, traduction personnelle à partir de l'italien]¹³

Elle se considère comme inutile dans le contexte suisse, bien que de ce qu'elle raconte depuis sa présentation initiale, elle est engagée dans plusieurs projets : elle étudie, elle est en stage et elle travaille pendant le weekend. Si nous considérons le point de vue de Nicole, ses activités en Suisse ne sont pas considérées comme utiles en comparaison avec la situation du camp qu'elle vient de connaître. Cela est à identifier dans ce que Zittoun (2012a) appelle « dynamique de changement identitaire » (p. 523), parce qu'elle a établi de nouvelles relations sociales, qui se traduisent par des nouveaux « moi » qui vont créer d'autres ruptures.

Par conséquent, la définition subjective d'utilité est définie par le contexte qui gagne en importance suite à l'expérience en Grèce. De ce fait, hypothétiquement, une autre personne accomplissant ces mêmes tâches en Suisse ne se sentirait peut-être pas inutile comme elle. Dans son cas, par contre, il y a ce besoin de faire autre chose, ce qui fait suite à cette prise de conscience liée au monde de réfugiés. C'est à travers le contact de la souffrance des résidents du camp qu'elle peut satisfaire ce besoin d'être utile, puisque c'est dans ce contexte que la personne se sent utile.

D'un autre côté, dans un contexte comme la Suisse où il y a des conditions plus favorables, la personne dit se sentir inutile. Dans ce processus de prise de conscience, il est fondamental de souligner le fait que les deux mondes sont interdépendants dans la construction du sens : le fait de se considérer utile dans le contexte du camp est justifié par le fait que là-bas il y a quelque chose à faire qui est considéré comme plus utile par rapport aux activités en Suisse ; le fait d'avoir de la peine à se concentrer sur sa propre vie en Suisse est une conséquence de l'expérience juste vécue là-bas.

Dans le cas de Nicole, l'expérience bénévole lui a permis de se positionner en tant que personne-utile, ce qui a créé des enjeux psychologiques quant à sa vie en Suisse. Ceci parce la pensée est adressée à la réalité du camp et plus précisément à ses résidents qu'elle a pu connaître (e.g. Ibrahim et Nishirvan, T271). Afin de surmonter la difficulté de ce moment, Nicole exprime le mérite au fil du temps et au fait que ça aide à vivre avec cet état d'esprit :

¹³ Cioè prosegue per inerzia perché sai che deve proseguire quindi la fai andare avanti, la vita qua. Però, cioè io ho la testa là. Magari poi vabbè adesso mi sono ripigliata, però quando sono tornata ad agosto ci ho messo mesi per riuscire ad incentrarmi sulla mia vita qua, sul fatto che devo andare bene a scuola, che ho gli esami... cioè è proprio, è difficile da spiegare, però ti senti proprio quasi in dovere di stare giù, ma non dovere... lo vuoi proprio. Perché sai che qua non fai niente, invece giù fai. E quando vedi con i tuoi che ci sono persone che necessitano del tuo supporto, ma anche se fai piccole cose, torni qua e ti dici: "Ma che cazzo faccio qua? Cioè vai giù e fai qualcosa di utile!". E quindi è un po' quello. [Nicole, T293]

Et cette chose je pense que petit à petit t'apprends à vivre avec, dans le sens ... qu'au début cela semble une chose inconcevable et que tu ne veux pas accepter que t'es de retour et que tu dois aller à l'école, tu dois passer des examens, c'est-à-dire, tu n'as pas envie. Mais gentiment, tu dis : « D'accord, mais ma vie est ici. Je veux dire c'est ce que je suis, c'est ici où je vis et j'ai mes choses. Donc je ne peux pas changer le monde, n'est-ce pas ? Alors quand je peux, j'y vais et je donne ma contribution, mais pour le reste, je dois aussi finir ce que j'ai ici ». Mais vraiment, quand je suis rentrée la première fois, j'aurais tout abandonné et je serais repartie et allée aider le coordinateur. [Nicole, T285, traduction personnelle à partir de l'italien]¹⁴

Si tout au début elle serait partie et elle aurait tout abandonné, suite au soutien reçu par son entourage et à une réflexion plus réaliste de qui elle est, elle a finalement décidé de rester en Suisse et poursuivre ses études et sa formation professionnelle.

Par contre, son éventail de possibilité à la fin (futur) de ses études, prend dans tous les cas en considération l'option de retourner en Grèce, ce que nous identifions comme des mouvements sémantiques (fig. 13). Une option est celle de travailler un moment en Suisse pour économiser de l'argent et ensuite partir pour une période d'une année et trouver une stabilité sur place tout en travaillant comme bénévole (ou professionnelle salariée dans le meilleur des cas) avec les réfugiés. L'autre option est celle de trouver un travail en Suisse et continuer son mandat de bénévole une fois par année, quand cela est possible.

ii. Nicole-bénévole et Nicole-professionnelle

Il est possible identifier une liaison entre l'expérience bénévole et sa propre formation professionnelle en Suisse. L'expérience de bénévolat a permis à Nicole de connaître personnellement les résidents du camp. Cette rencontre lui a accordé la possibilité de s'approcher de l'« altérité », des personnes qui vivent leur quotidien de manière différente d'elle, notamment dans des situations considérées par elle comme plus difficiles.

Ce nouveau « moi » a été en contact avec l'autre et « sa souffrance », notamment les réfugiés, selon sa propre définition puisqu'elle a pu leur donner des prénoms, des visages, une signification personnelle suite à ce qu'elle a pu vivre. Le « moi » qui a connu ces personnes à travers l'activité bénévole, a pu comprendre qu'une personne est à connaître dans la totalité de son parcours de vie. Cela fait qu'elle ne juge plus la personne à l'état présent et l'activité qu'elle représente, mais plutôt dans la totalité de son existence jusqu'à l'état actuel. Cette nouvelle conscience a un impact sur sa manière de considérer l'autre dans son domaine professionnel, notamment son rapport avec les toxicomanes. Le moi dans le camp a pu permettre au moi-professionnel en Suisse d'acquérir une nouvelle conscience propice à ce nouvel environnement de travail, notamment une nouvelle sphère d'expérience.

¹⁴ E questa cosa penso che piano piano impari a convivereci, nel senso ... cioè all'inizio ti sembra una cosa inconcepibile e non vuoi accettarlo che sei tornata e che devi per forza andare a scuola, devi fare gli esami, cioè non c'hai voglia. Però piano piano dici: "Okay, però la mia vita è qua. Cioè io sono questa, è qua che io vivo e che ho le mie cose. Quindi non posso cambiare il mondo, no? Quindi quando posso vado e do il mio contributo, però per il resto devo anche finire le cose che ho qua". Cioè io quando sono tornata la prima volta, io avrei mollato tutto e sarei andata giù dal coordinatore. [Nicole, T285]

Le fait de vouloir faire un stage auprès d'un service pour les toxicomanes a été possible puisque l'expérience de bénévolat avec les réfugiés lui a ouvert cette nouvelle option possible dans son imaginaire :

Je travaille tous les jours avec des toxicomanes et peut-être il y a un an, je t'aurais dit : « Non, je ne veux pas aller travailler avec les toxicomanes, parce que je ne les aime pas, parce qu'ils m'inquiètent, parce que ... non ! ». Mais aujourd'hui, pour te dire, je me sens calme et je profite beaucoup de l'expérience que je suis en train de faire [...] Donc, par exemple, je peux te donner cet exemple du travail que je fais maintenant, car faire l'expérience en Grèce m'a vraiment fait comprendre que les gens avant d'être dans la situation dans laquelle ils se retrouvent à un moment présent, avant d'être dans l'état dans lequel ils sont actuellement, ils ont des expériences vécues derrière eux, celles-ci les ont amenés à un certain point dans leur vie, par exemple, n'est-ce-pas ? [Nicole, T245, traduction personnelle à partir de l'italien]¹⁵

L'idée de travailler avec les toxicomanes est désormais une activité réelle et ceci a été possible, entre autre, puisque l'activité bénévole lui a apporté des connaissances en plus, favorisant la prise de choix envers cette option imaginable.

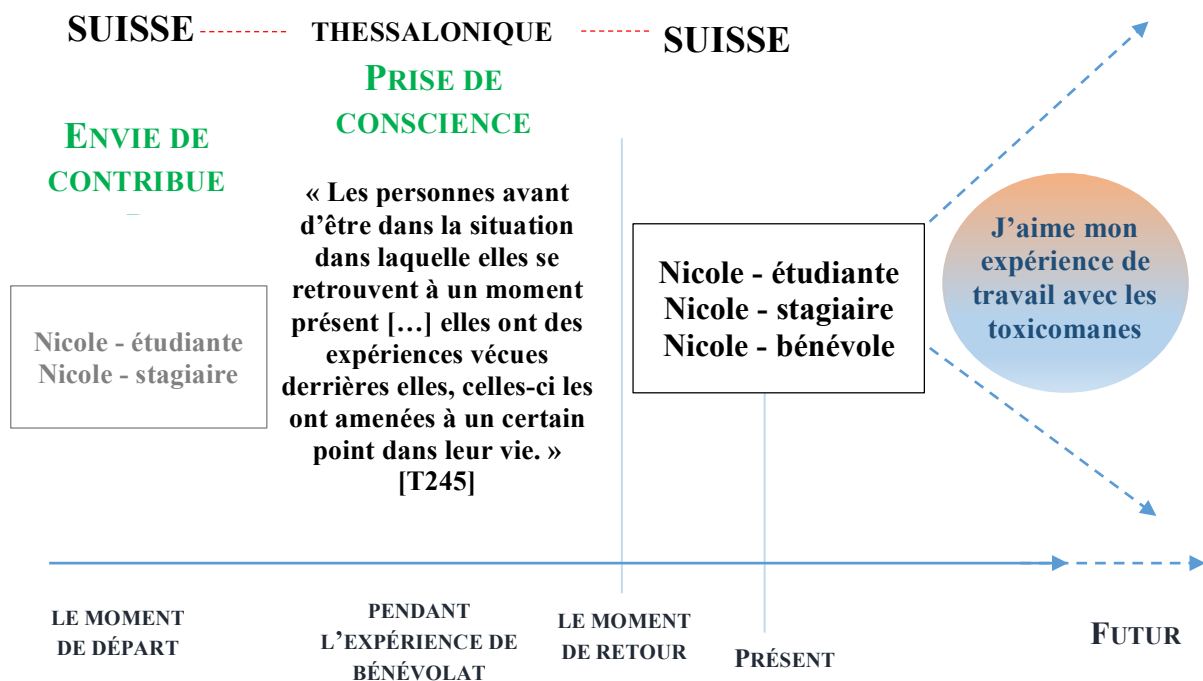


Figure 14. Le nouveau sens attribué aux personnes ayant une addiction suite à l'engagement dans une activité bénévole avec des réfugiés.

¹⁵ Perché io lavoro ogni giorno con tossicodipendenti e magari un anno fa ti avrei detto: “No, non voglio andare con i tossicodipendenti, perché non mi piace, perché mi mettono l'ansia, perché...no!”. E invece oggi, per dirti, mi sento tranquilla e mi sta piacendo un sacco l'esperienza che sto facendo [...] Quindi, ad esempio, posso farti appunto questo esempio del lavoro che sto facendo ora, perché fare l'esperienza in Grecia mi ha davvero fatto capire quanto le persone prima della situazione in cui si trovano in quel momento, prima dello stato in cui sono, hanno comunque dei vissuti alle spalle che gli hanno portati ad arrivare fino a un certo punto diciamo, no? [Nicole, T245]

La prise de conscience des situations de vie des réfugiés et la consommation de drogues dans le camp crée une nouvelle relation entre Autrui-Objet dans la compréhension de Nicole :

J'ai vraiment remarqué que dans le camp il y a beaucoup de personnes qui ont des dépendances. Connaître ces personnes, connaître leurs expériences et, d'un côté, comprendre qu'elles trouvent du réconfort dans une substance (qui n'est pas bien !) ... Mais dans une situation autant merdique, avoir ces deux heures où tu peux te sentir bien parce que t'es sous l'effet de quelque chose, c'est quelque chose que je ne partage pas, mais que, sincèrement, je comprends. [Nicole, T245, traduction personnelle à partir de l'italien]¹⁶

La personne qui consomme des drogues est avant tout reconnue comme « résident d'un camp », notamment dans une situation « de merde ». Ensuite, elle est une personne avec son propre vécu et son histoire. Ces deux éléments ne changent pas la considération qu'elle a de l'acte de consommer des drogues (toujours une mauvaise action), mais plutôt cela change comment la personne lie l'acte à autrui. De fait, le focus n'est plus sur l'acte en soi, mais plutôt sur l'autre, ce qui change la relation que la personne a par rapport à l'acte. À travers ce changement de perspective, Nicole a développé une relation à l'objet - consommation de drogue -, qui lui permet d'être en contact avec l'autre (=toxicomanes) à travers sa profession.

En considérant cet exemple, le fait d'avoir été bénévole a permis à Nicole d'avoir une reconsidération envers elle-même et la manière de s'investir sur un plan professionnel.

¹⁶ Ho notato tanto che, perché comunque nei campi ci sono tante persone che hanno delle dipendenze. E conoscere queste persone, conoscere i loro vissuti, e da una parte anche, cioè comprendere che trovino conforto in una sostanza che è sbagliato! Però in una situazione così di merda, avere quelle due ore dove tu ti senti bene perché sei sotto effetto di qualcosa, è una cosa che io non condivido, ma capisco sinceramente. [Nicole, T245]

6.4 Emilie : une étudiante sage-femme

Emilie est une étudiante suisse, originaire du canton du Tessin. Elle a 32 ans et cela fait depuis l'âge de ses 18 ans qu'elle habite dans la partie francophone de la Suisse. Elle a une première formation professionnelle comme infirmière ; ce statut lui a permis de partir en mission humanitaire pour une durée de deux ans avec une organisation internationale, le CICR, dans des pays en conflit en Afrique. Au moment de l'interview, elle était en formation pour devenir sage-femme. En tant qu'étudiante sage-femme, elle avait déjà pu faire une expérience professionnelle (stage) de six semaines en Europe auprès d'une organisation qui s'occupe des femmes migrantes, en situation irrégulière. L'expérience bénévole dans un camp de réfugiés représente pour elle son deuxième projet professionnel dans sa deuxième formation. De plus, afin de financer ses études, elle travaillait comme infirmière les weekends et pendant les vacances dans un hôpital de la région.

L'AVANT DÉPART

Emilie a décidé de partir dans un camp de réfugiés dans le cadre d'un projet de stage pendant sa formation en tant que sage-femme. Le stage était d'une durée de deux semaines. Elle est partie seule depuis la Suisse, en train, pour rencontrer une autre volontaire à Paris et ensuite partager la suite du voyage avec elle.

Ce qui est important de souligner de l'avant départ de Emilie est lié à comment elle a pu décider de vivre son expérience de stage dans un camp de réfugiés et non pas dans d'autres contextes professionnels. Comparé aux autres entretiens, Emilie se positionne dès le début comme une personne sensible de ladite « altérité », depuis avant la prise de décision de partir pour un camp de réfugiés :

[...] on pouvait approfondir, faire un stage d'approfondissement dans le domaine qui nous intéressait le plus. [...] moi je m'intéresse un peu à l'approche un peu interculturel, à l'altérité depuis que j'ai commencé ma formation d'infirmière. Et puis le fait de partir dans un camp en Europe c'était pour moi intéressant parce que dans mes expériences passées j'ai pu travailler avec des personnes étrangères dans leurs lieux. [...] et puis pendant la formation j'avais pu faire aussi un stage de six semaines en Belgique, à Bruxelles, au prêt d'une organisation qui s'occupe des femmes migrantes, en situation irrégulière, migrante généralement, à Bruxelles, pour tous ce qui concerne la périnatalité, suivi post-partum, le suivi pendant la grossesse et tout. Et puis je me suis dit, entre l'expérience que j'ai fait en Afrique, où j'étais moi chez eux, dans la situation de conflit, qui est un peu la principale raison qui les poussent à fuir, et puis l'expérience que j'avais fait à Bruxelles, une fois qui sont arrivées à destination... il était pour moi intéressant pour comprendre un peu tout le parcours, de m'intéresser un peu à ce qui se passe entre quand ils sont dans ces camps, où ils savent pas, ils savent d'où ils viennent mais ils ne savent pas trop où est-ce qu'ils vont aller ?! [Emilie, T10]

Ses expériences accumulées au fil du temps lui ont permis de s'intéresser à cette expérience de bénévolat en France dans le cadre de sa formation secondaire. Bien que la présente étude ne va pas traiter ce qui s'est passé dans le cadre de ses expériences précédentes, il est important de souligner son positionnement dès le départ, ce qui nous amène à considérer l'avant départ non pas comme une rupture, mais plutôt comme un simple mouvement sémantique fait par Emilie, qui avait le désir d'élargir ses expériences professionnels suite à plusieurs mouvements géographiques.

LE SÉJOUR BÉNÉVOLE

Emilie a vécu son expérience bénévole en tant qu'étudiante sage-femme et infirmière au Nord-pas-de-Calais, en France, en été 2017. Elle vivait avec d'autres bénévoles dans un appartement près du camp à Bourbourg. Ils étaient cinq volontaires travaillant pour la même organisation dont elle était engagée : trois sages-femmes diplômées, une fille qui étudiait les sciences sociales et Emilie.

Les volontaires allaient sur place deux fois par jour avec une camionnette-ambulance.

Le travail des bénévoles était reparti en binôme, qui se relayait tous les 15 jours : pendant la première semaine Emilie était avec une autre volontaire qui était là depuis la semaine d'avant ; la semaine d'après, Emilie a partagé sa semaine avec une autre bénévole qui venait d'arriver.

Une première visite se déroulait le matin, « dès que le soleil il se levait [assez tôt puisqu'en été] » (T52), pour faire un tour dans le camp, voir si les résidentes avaient besoin de quelque chose, contrôler s'il y avait eu des urgences pendant la nuit.

Ensuite, elles rentraient vers midi dans leur appartement pour faire le suivi des dossiers, ainsi qu'aller acheter le matériel nécessaire pour leurs opérations ou pour d'éventuels besoins de leur population-cible.

Vers 16h30 - 17h elles repartaient dans le camp pour le deuxième tour de la journée. Elles restaient sur place jusqu'à environ 20h-20h30 pour après rentrer dans leur appartement et faire un rapport de la journée : « on devait faire tout ce qui était statistique et tout ça. Et puis la comptabilité de tout le matériel qu'on avait utilisé. » (T148). Elles finissaient environ vers 22h.

Les volontaires ne faisaient à priori pas de soins sur place, sauf un peu la *bobologie* et les urgences minimales. Selon le témoignage de Emilie, le but n'était pas de remplacer le système de santé existant en France, mais plutôt d'accomplir un travail de référence, pour orienter les femmes et les enfants vers les consultations spécialisées, tels que les dentistes, les gynécologues, les médecins, etc.

De plus, l'organisation disposait d'un appartement avec trois chambres où des femmes ou des enfants, s'ils en avaient envie, pouvaient passer quelques nuits pour prendre soin d'eux-mêmes ou faire les lessives. Les volontaires étaient donc à leur disposition pendant la nuit en cas de besoin. Elles faisaient ainsi des activités ludiques, telles que maquillages, ongles, massages, cuisine, etc.

Une autre activité citée par Emilie consistait dans la visite d'un centre d'accueil et d'orientation à quelques heures du camp. Les volontaires, pendant leur visite, représentaient leur organisation et avaient comme but de discuter, avec les femmes résidant au centre, par rapport au risque de maladies sexuellement transmissibles, ainsi que la contraception.

Sa manière de raconter son histoire nous permet d'identifier la « multiplicité de soi » (Davies et Harré, 1990 ; Harré et al. 2009, cités dans O'doherty et Davidson, 2010, p.224), notamment les différents positionnements qui surgissent dans sa manière d'explicitier des événements vécus par elle-même : le moi personne, le moi professionnel qui a toute une histoire avant d'être le moi-bénévole-étudiante sage-femme engagée par une association.

i. Le positionnement d'Emilie-professionnelle et sa relation avec l'association

Dans cet entretien il est évident que son positionnement en tant qu'étudiante sage-femme a un rôle prédominant dans sa manière de vivre l'expérience. Ce qui est intéressant dans cette interview, qui diffère de toutes les autres, est qu'Emilie est partie en tant qu'étudiante sage-femme, notamment dans son positionnement comme bénévole il y a un caractère tout à fait professionnel. Ceci puisque l'activité de bénévolat qu'elle exerce est directement liée avec sa future profession : la mission de l'association pour laquelle elle travaille et les tâches quotidiennes sont strictement en lien avec la profession qu'elle est en train d'apprendre. Par

conséquent, sur place dans le camp, elle est Emilie-bénévole mais principalement elle est Emilie-sage-femme. Aux yeux des autres elle était là pour un but précis : assister les enfants et les femmes au nom de l'association. De fait, elle soutient que les résidents reconnaissaient l'emblème de l'association et par conséquent qu'ils avaient des attentes envers elle, puisque engagée au sein de celle-ci. Une des tâches au quotidien des bénévoles était celle de sensibiliser les résidents par rapport à leur présence. Elle aussi, tout au long de l'entretien, elle fait référence à sa pratique en tant que sage-femme auprès de l'association qu'elle représentait, en lien aussi à son positionnement en tant qu'infirmière diplômée. Toutefois, bien qu'elle soit infirmière, sur place, elle parle d'elle-même plutôt en terme de sage-femme, ceci puisque la présence de l'association lui permettait d'exercer plutôt en ces termes et non pas dans l'autre sens. Leur travail était limité à une population-cible, notamment les femmes et les enfants ; elles avaient du matériel limité qui leur permettait de faire les urgences minimales ou de la *bobologie* et non pas des vraies consultations. De fait, leur but était celui de faire le relai entre le système de santé existant et les résidents du camp, plus précisément de les orienter vers les consultations spécialisées déjà présentes. Leur présence avait donc une conséquence sur le positionnement d'Emilie en tant qu'infirmière premièrement, puisque les conditions de travail et le rôle de l'association ne lui permettait pas d'agir comme elle avait l'habitude de faire dans certains cas en tant que professionnelle en Suisse, comme dans les exemples qu'elle a pu donner. Cela a pu créer dans son positionnement, en tant que professionnelle de manière générale - ce qui inclut soit elle-infirmière, ainsi que sage-femme-, certains contrastes quant à sa manière d'agir.

S'il y a des différences entre ce que l'association fait et ce qu'Emilie aurait voulu faire, pouvoir les identifier nous donne accès à certains éléments de l'identité professionnelle d'Emilie. Cela car dans cette différence, réside ce que la personne considère comme important dans la pratique d'une certaine action. Comprendre comment la personne fait ou aimerait faire son travail est un élément identitaire parce qu'Emilie reconnaît dans la pratique de sa profession les valeurs qui la définissent en tant que personne : « Disons que j'ai un peu de mal à séparer mes intérêts professionnels du personnel. La profession que j'ai choisie correspond à mes valeurs, comme je pense beaucoup de monde [...]. » [Emilie, T14]. Ainsi, son positionnement en tant qu'infirmière diplômée, professionnelle et opératrice humanitaire auprès d'autres associations lui confère les ressources nécessaires pour avoir un point de vue quant à la manière d'agir d'un professionnel.

Le moment T134 donne accès à une action de l'association, et par conséquent mise en place par Emilie, qui est en désaccord avec ce qu'elle aurait voulu faire (son habitude en tant que professionnelle). Les deux ensembles rendent possible la compréhension de la manière de vivre l'expérience d'Emilie.

Elle raconte qu'elle avait visité, avec une collègue et sous mandat de l'association, un centre d'accueil et d'orientation à environ 2 heures de route depuis le camp. Dans ce lieu, il y avait des femmes migrantes qui précédemment résidaient dans le camp à Dunkerque. Le but de leur visite était celui de rencontrer les femmes résidant dans ce centre et de les sensibiliser sur certaines thématiques. Elles ont discuté avec elles de manière générale, sur la sexualité et plus spécifiquement sur les maladies sexuellement transmissibles, sur le « risque » de grossesse, ainsi que les moyens de contraception tel que la pilule. Si en Suisse les sages-femmes ne peuvent pas prescrire la contraception, en France elles ont le droit de le faire. De fait, après leur séance informative, toutes les résidentes voulaient la pilule. C'est à ce moment-là qu'Emilie ne se sent pas complètement confortable avec ce qu'elle allait faire au nom de l'association. Son discours est focalisé sur un manque de temps : il y avait 12 femmes et ils avaient à disposition 4 heures de temps. Les deux premières heures avaient été utilisées pour la séance informative, ce qui signifie qu'il leur restait deux heures de temps pour informer les femmes présentes sur le fonctionnement et l'administration de la pilule. À ce moment il y a un décalage entre ce qu'Emilie-bénévole-étudiante sage-femme allait faire et ce que Emilie-professionnelle n'aurait

pas voulu faire. Au moment T136, elle externalise le fait qu'elle n'était pas confortable à faire ça, notamment leur donner la pilule en deux heures de consultation. Ceci puisque le déroulement de la prescription ne suivait pas certaines étapes que pour elle-professionnelle étaient fondamentales. De fait, elles ne connaissaient pas de manière approfondie le statut de santé de ces femmes et dans sa pratique professionnelle habituelle, une consultation individuelle prend environ une heure et demi, alors que dans les conditions dont elles étaient, elles auraient dû faire la même chose, en deux heures, avec douze femmes différentes.

Ce qui manque du point de vue d'Emilie-professionnelle est un suivi médical, qui n'est pas totalement faisable à cause des différents agents (états, associations et leurs différentes missions) ayant différentes responsabilités, ainsi que la situation instable des migrantes causée par leurs déplacements continus. Le fait que ce n'était pas le rôle de son association de faire un suivi de santé c'était, de fait, un raison d'inconfort pour Emilie-professionnelle (T144). Le contexte dans lequel elle opérait comme bénévole a rendu, sous certains aspects comme celui susmentionné, son activité professionnelle « inconfortable », notamment pas alignée à ce qu'elle considère comme agir de manière professionnelle (voir aussi T140). Ceci est un cas où l'environnement change la relation entre la personne (Emilie), l'objet en question (prescrire la pilule) en lien avec l'Autre (les migrantes). Tout cela selon les directives données par l'instrument culturel, notamment l'association et son rôle dans la gestion de l'Autre pendant son parcours migratoire.

D'autres cas, en revanche, témoignent de la façon dont l'association peut favoriser certains aspects de l'expérience d'Emilie. L'un d'eux est, par exemple, la relation de confiance entre elle comme intervenante humanitaire et les résidents, ce qui est un résultat direct du fait que l'association a pu construire au fil du temps sa propre réputation auprès de la communauté résidente dans le camp :

[...] ils [les résidents] savent qu'ils peuvent faire confiance aux organisations humanitaires et tout ça. Donc il y a quand même une confiance qui se crée juste par orale, parce qu'eux ils entendent dire qu'eux, ils sont là et puis, ils n'ont pas des liens avec la police et c'est pas eux qui vont te dénoncer. Donc je pense que c'est quelque chose qui est transmis entre eux et ils communiquent énormément. [Emilie, T68]

L'Emilie-bénévole d'abord une représentante d'une association qui agit depuis longtemps et qui est connue parmi les migrants. Ceci est très présent aussi dans la façon d'Emilie d'expliquer son rôle dans la continuité du camp. Quand elle parle de sa contribution, elle la lie vraiment à l'association et ce qu'elle représente parmi les destinataires de leur prestation :

Mais je pense qu'avec ou sans moi les gens ils sont là. Et peut-être la seule chose qui change si moi je suis là c'est qu'il y a des petites mains en plus, il y a des oreilles en plus et voilà. Mais avec ou sans moi peut être que sans nous les conditions sont encore plus difficiles. C'est une mini contribution. Je pense qu'ils ont énormément de ressources qu'on n'imagine même pas. [Emilie, T126]

L'instrument culturel peut donc créer des conditions qui façonnent l'expérience d'Emilie, qui se retrouve dans un contexte où elle est censée apprendre (en tant que stagiaire) mais qui en même temps provoque des prises de position sur la façon de pratiquer sa profession, ce qui en soi, est une occasion d'apprentissage.

ii. « Une jungle d'émotions » : le contexte du camp comme élément déclencheur de certains positionnements de la part d'Emilie

Le récit d'Emilie est très descriptif dans son ensemble, puisqu'elle raconte de manière claire les tâches qu'elle devait accomplir au quotidien, et le focus est pour la plupart du temps adressé à la pratique de sa profession et à son activité exercée auprès d'une association en tant qu'étudiante sage-femme et infirmière. Cependant, dans quelques extraits, elle partage ses ressentis et ses propres points de vues, puisqu'engagée personnellement dans l'activité en soi, ainsi qu'au contexte et les personnes y faisant partie. Bien que l'activité ait été entreprise en raison d'un stage d'approfondissement de sa formation, le but était celui de réaliser un projet dit « personnel », où pouvoir approfondir un domaine d'intérêt propre à l'étudiante.

L'endroit où se retrouvait le camp est décrit comme la jungle. Selon son témoignage, au niveau visuel, ce n'était pas possible de voir des tentes, mais de fait, c'était possible de voir la nature seulement, notamment une forêt (T42). Plutôt qu'un camp « traditionnel », dans le sens de comment elle l'avait imaginé avant d'y arrivé, « organisé, avec des tentes, avec des points d'eau » (T42), c'était plutôt un parc naturel avec un petit lac et aussi une petite route « juste assez large qu'on puisse passer avec le véhicule », qui traversait au milieu de la végétation. Mais au-delà de la description du lieu au niveau spatial et physique, ce qui est pertinent dans cette analyse est comment il a été expérimenté par l'interviewée. L'expérience personnelle d'Emilie est traduite selon les critères qu'elle prend en considération quand elle parle de ce lieu, du sens qu'elle lui confère à travers son expérience psychologique.

Une question importante pour Emilie est celle de la sécurité. Cet élément est ressorti de son entretien à la différence des autres interviewés. De fait, ce qui diffère Emilie des autres interviewés, entre autre, est sa précédente première formation en tant qu'infirmière et les deux missions humanitaires qu'elle a pu vivre avant de commencer sa formation en tant que sage-femme. Ainsi, à travers l'exercice de sa profession, elle a déjà pu se retrouver dans des situations extraordinaires à l'étranger et elle le met en évidence quand elle essaie de décrire la situation du camp de réfugiés en France. En effet, si dans les précédentes expériences humanitaires elle avait pu faire l'expérience de ce que cela signifie se sentir en danger et non pas en sécurité, elle précise qu'en France elle ne s'est jamais sentie en danger. Ce qui est intéressant c'est qu'elle remarque aussi qu'elle a ce retour de la part de son entourage. Les personnes qui s'intéressent à son expérience, s'attendent à une réalité dangereuse, alors que, selon son récit, ce n'était pas du tout le cas. En plus, suite à ma question si elle s'était posé la même question avant de partir, elle précise le fait qu'elle avait pu en parler avec des collègues – puisqu'elle avait des doutes suite à ses expériences en Afrique – mais elle avait été informée du contraire. Bien que cet état d'insécurité a en quelque sorte fait partie de son expérience imaginaire, puisque pris en considération précédemment à son séjour dans le camp, suite à l'expérience réelle elle a eu la confirmation de son absence. Malgré qu'elle n'ait pas retrouvé cet état d'esprit dans son expérience de bénévolat, il est important de le citer parce qu'important pour Emilie. Au contraire, par la suite, les différentes émotions qui ont concrètement été vécues par Emilie vont être explicitées.

Le premier moment « émotionnel » est celui de son arrivée dans le camp, où elle précise le fait qu'elle ne se sentait pas en danger mais que plutôt elle avait pu remarquer de la curiosité de la part des résidents. En effet, les personnes présentes sont toutes venues la saluer et lui poser des questions et c'est à ce moment là où elle dit avoir été déstabilisée (T42). Ceci à cause de son rôle auprès de l'association qu'elle représentait. En effet, elle était une étudiante sage-femme mais en même temps elle était aussi engagée par l'association, ce qui la mettait, aux yeux des résidents selon son point de vue, plutôt dans un positionnement de « performance ». Pour le dire autrement, en citant l'interviewée, elle se sentait comme suit : « Je suis là, ils attendent de moi que je sois toute suite performante, alors que j'en ai aucune idée en fait ! C'est tout nouveau

pour moi... » (T42). Les attentes qui lui sont attribuées, la déstabilisent, puisque son positionnement n'était pas aligné avec celui imaginaire de ce que sa position en tant que bénévole représentait aux yeux des autres, à ce moment précis. Son positionnement était plutôt celui d'une personne qui venait d'arriver et qui devait comprendre encore pleins de choses. D'un autre côté, suite aux réactions des autres, l'imaginaire de ce qu'elle aurait dû être en ce moment voyait plutôt une personne qui sait ce qu'il fallait faire. Son positionnement par rapport à la situation différait de la considération qu'elle pensait lui être attribuée de la part des autres. Ceci est dû à ce que l'association représente : l'instrument culturel joue un rôle dans la manière dont la personne vit l'expérience, ainsi que sa relation à l'autre, ce que dans ce cas précis crée un sentiment d'instabilité.

En plus de son instabilité et au rôle qu'elle représentait en relation à l'autre, il y a d'autres émotions qu'elle verbalise plus loin dans son récit. Au moment T128, Emilie exprime d'autres émotions éprouvées une fois arrivée dans le camp. Ceci est important à retenir dans l'analyse puisque dans la plupart de cas elle parle de son expérience à travers le prénom « on » ou « nous », conséquence du fait qu'elle se considère beaucoup comme Emilie-qui agit au nom d'une association, alors qu'à ce moment elle prend plutôt une position par rapport à elle seulement :

Et moi j'étais vraiment fâchée quand je suis arrivée sur place. Il y avait tout sorte d'émotion qui m'ont traversée mais je pense la colère ça a été une de première de me dire : mais ces conditions-là je peux comprendre quand je suis en mission en République Sud-Africaine ou Soudan, où le pays est dévasté par le conflit mais là on est en Europe, on est en France, on a des moyens et il y a des gens qui – heureusement on était en Juillet/Août mais il faisait quand même froid – mais il y a des gens qui souffrent de malnutrition parce qu'on leur fournit pas la nourriture nécessaire. Qui meurt certainement de froid pendant l'hiver, qui ne peuvent pas...il y a des problématiques de rougeole dans de camps comme ça, alors qu'on est censé pouvoir leur fournir des vaccins. Il y a la gale partout, il y a des maladies qu'on voit même plus et puis ça c'est sous nos yeux, c'est à côté d'un grand centre commercial où les gens sont là, entre nous et puis juste parce que moi j'ai un papier rouge dans ma poche qui est mon passeport et puis j'ai tout ce que je veux et puis ouais c'était...c'est difficile. [Emilie, T128]

Avant cette externalisation, elle souligne aussi le fait qu'elle avait vu des documentaires avant d'arriver sur place mais que c'est toujours différent « d'entendre et de voir avec des yeux ailleurs ou externes, plutôt que de le voir » (T128), en remarquant le fait que faire l'expérience directe sur place lui a permis de comprendre la situation à un autre niveau. Ceci est un exemple de comment Emilie met en relation ses expériences précédentes en Afrique et celle qu'elle est en train de vivre en France. Et aussi, comment l'imaginaire de « comment il devrait être » influence la manière de faire l'expérience présente. Les attentes par rapport à un pays comme la France, créent des émotions contrastantes dans l'expérience présente d'Emilie. La conscience qu'elle a par rapport à l'Europe et à un pays comme la France, crée une émotion comme la colère à l'état présent. De plus, cette émotion évoque en elle la prise de conscience qu'elle a un passeport dans la main lui permettant certaines choses, alors que de l'autre côté il y a des personnes qui doivent faire face à cette situation puisqu'en manque de « ce papier rouge ». Afin d'analyser plus profondément le passage susmentionné, il est important de considérer la suite, notamment en réponse à ma question de comment elle a pu gérer ses émotions, elle continue :

C'était un peu cyclique et fluctuant mais il y avait la colère, il y avait la tristesse, il y avait l'impuissance, il y avait l'espoir, il y avait le marchandage, il y avait un peu toutes les étapes du deuil qu'on étudie à l'école bah je crois qu'ils y étaient même si ce n'était pas vraiment un deuil. Mais ouais il y avait beaucoup de ces émotions et je pense vers la fin c'était de me dire, c'était toujours...c'est aussi une jungle des émotions en fait. C'était la jungle dans tous les sens. Et puis la plus prédominante c'est le...je ne sais quoi dire... l'envie de l'espoir ou bien la colère contre ce système. Je crois que c'est les deux qui s'alternent en parallèle tout le temps. [Emilie, T130]

Le fait qu'en énumérant les émotions contrastantes qu'elle a pu vivre, elle arrive à les mettre en lien avec un système dans lequel elle agit, nous indique comment elle donne du sens à un tel système (mais non pas exactement de quel système elle fait référence, puisqu'au moment de l'entretien, la chercheuse ne pose pas la question directe). De fait à ce moment de l'entretien Emilie était en train de parler de la situation du camp à Dunkerque et de manière générale elle parlait du statut sanitaire dans cet endroit. Précédemment elle avait aussi parlé d'elle en tant que Suisse en comparaison avec les résidents du camp. Le discours autour du système peut donc inclure la situation dans le camp, comme aussi le camp en relation à l'état de référence (la France), ainsi qu'à un niveau plus macro autour des différents états et les différentes possibilités accordées à ses citoyens. Grâce à cette analyse, ce qui est important de retenir est le fait qu'elle fait référence à la réalité du camp, à la situation sanitaire qui n'est pas en lien avec les attentes d'un tel pays. Ce qui est clair au niveau de l'expérience personnelle d'Emilie est le fait que vivre toutes ces émotions est résultant d'un système qui fonctionne d'une certaine manière et met en place certaines conditions qui, d'après son point de vue, ne sont pas acceptables. C'est le cas d'un point de vue professionnel : il y a encore des maladies qu'un pays comme la France est censé savoir gérer, alors que dans ce contexte spécifique, le camp, ces problématiques continuent à exister. Cette prise de conscience crée de la colère envers ce système, mais aussi un sens d'espoir, voir deux positionnements différents mais pas forcément en contradiction dans son expérience personnelle.

LE RETOUR EN SUISSE

Afin de mieux comprendre cette « jungle d'émotions », il faut prendre en considération un autre passage de l'entretien, notamment quand elle parle de son retour en Suisse.

Le voyage de retour en train est une opportunité pour exprimer ses propres émotions vécues dans le camp et elle le fait parce qu'elle en a l'occasion, ainsi que l'espace nécessaire pour s'exprimer. Elle remarque que sur place elle était très occupée pour le travail qu'elle devait faire. Le soir était le moment où elle appelait son copain et lui racontait sa journée, ce qui était le moment de « *debriefing* » (T158). Par contre, elle n'avait pas encore eu le temps de rester seule et réfléchir à son expérience. Pendant le voyage de retour, elle a trouvé le temps pour s'asseoir et verbaliser ses émotions. Elle parle d'ambivalence et du fait qu'elle se sentait un peu « entre deux réalités », notamment qu'elle était « suspendue entre mon retour ici puis la réalité de là-bas ». Ce qui rend ce voyage une possible rupture est l'externalisation qu'elle fait après, puisqu'elle reconnaît le fait que parmi toutes les émotions qu'elle avait pu ressentir sur place, au moment de retour elle se sentait coupable : « [...] je me sentais un peu coupable aussi d'avoir ce papier rouge dans la poche et de rentrer. ». Suite à ce passage, nous avons en partie accès à comment elle se positionne par rapport à la situation dans laquelle elle s'est retrouvée et selon quel raisonnement.

De fait elle est Emilie, mais elle est aussi une personne ayant un passeport lui permettant de se déplacer comme elle veut, alors que dans le camp, elle avait pu connaître des personnes n'ayant pas ce droit. Le fait d'avoir ce droit la fait se sentir coupable non parce que ce droit n'est pas pertinent, mais plutôt parce qu'en relation avec l'autre, il est questionné quant à sa pertinence. Dit autrement : « pourquoi moi je peux alors que l'autre ne peut pas » ?

En lien avec ce thème, dans la description des tâches faites pendant son stage sur place, elle raconte à plusieurs reprises l'existence du « tentative de passage » (T56/58 elle explique ce que c'est), notamment le fait que la plupart de résidents de ce camp ils veulent passer en Angleterre et, en n'ayant pas le droit d'y aller, puisqu'en manque de ressources et du droit primaire donné par la possession des documents nécessaires, ils essayaient par différents moyens de passer en Angleterre, de manière illégale :

Et puis en fonction de leurs moyens, ils essayaient de passer, alors les plus riches, mais ces histoires là ça vaut à peu près 8'000 euros, ils avaient des faux papiers, faux passeport, faux permis de séjour en Angleterre, et puis ils avaient le droit de monter dans les cabines des conducteurs des camions pour passer en Angleterre. Ceux qui avaient un peu moins de moyens, ça c'était à peu près 4'000 euros, ils avaient une place dans les camions, derrière, dans la bâche, à côté de la marchandise – c'est souvent des camions marchandise – et puis ceux qui n'avaient pas vraiment les moyens, ils trouvaient des méthodes dangereuses, pour passer. [Emilie, T58]

Si ce moment est une rupture, comment raconter la transition qui suit ? Selon le récit d'Emilie, nous avons plusieurs éléments qui décrivent quelles stratégies elle a pu mettre en place pour vivre avec ce sentiment de culpabilité. Ceci est dans le cadre de l'exercice de sa profession. De fait, la transition qui suit, a un focus sur la sphère professionnelle en Suisse.

i. Emilie-professionnelle en Suisse

Le jour où elle est rentrée de France est décrit par Emilie comme « bizarre » (T158), ainsi que la semaine qui a suivi son expérience bénévole. Le lendemain de sa rentrée elle a fait une présentation à sa classe et elle se rappelle de comment ses collègues avaient remarqué qu'il y avait encore beaucoup d'émotions présentes et qu'ils pouvaient sentir qu'elle avait « vraiment vécu l'expérience et que c'était touchant » (T158). Par la suite, en réponse à la question de comment elle a géré les semaines ou mois suivants, elle raconte qu'elle essaie de prendre des nouvelles de certaines personnes qu'elle a pu connaître dans le camp, avec lesquelles elle est restée en contact (via *Facebook*). Ceci lui permet de se mettre à jour par rapport à leur vie, en la citant : « ça fait plaisir de savoir en tout cas qu'ils sont en sécurité. » (T162). Ensuite, son discours tourne en relation à la réalité en Suisse et à la pratique de sa profession en tant que sage-femme et plus précisément sur les services qui sont mis à disposition pour les femmes en Suisse :

[...] j'étais déjà comme ça un peu avant mais je pense encore plus renforcer ce sentiment de... quand on a des jolis cours à l'école, où on fait, je ne sais pas, de yoga prénatal, c'est magnifique, c'est très bien le yoga prénatal ! Mais par rapport à l'accessibilité des choses qu'on étudie à l'école, je me dis, [...] Ça, ça renforce un peu l'écart d'accessibilité entre, genre ces personnes que j'ai rencontré en France et puis n'importe qui ici. Donc je me questionne beaucoup, est-ce que je veux vraiment travailler dans un système qui renforce cette inégalité des soins, ou qu'est-ce que je peux faire ici dans mon quotidien pour essayer de permettre l'accès au soin. Et quand je rencontre des migrants à l'hôpital, ce qui arrive régulièrement [...] Je travaille aux urgences, et puis là on a quand même, pas mal de migrants qui consultent. Et donc ouais quand je les rencontre [...] j'ai un peu, j'essaie un peu plus, je suis un peu plus peut-être dans l'essai de compréhension, moins dans le jugement, et puis donc toujours, essayer de comprendre eux ce qu'ils savent, comment ils se représentent telle et telle chose, même les symptômes qu'ils ont ou la maladie qu'ils vivent et tout ça. [Emilie, T162]

Ce passage montre comment une telle expérience peut « s'insérer » dans son parcours de vie, puisque le fait d'avoir vécu une telle expérience (entre autres) façonne sa manière de considérer quelques aspects de sa vie, tels que :

- **L'accessibilité aux soins** : Le discours d'Emilie est lié, de manière générale, au système de soins en Suisse particulièrement, en tant que professionnelle, dont elle en fait partie. De plus, dans ce système, elle mentionne aussi l'école, à travers de laquelle les futurs professionnels sont formés pour au final travailler dans ce système.

- **Le rôle du professionnel dans ce système de soins** :

Emilie prend position quant à sa relation à la population migrante et comment elle essaie d'être en contact avec, à travers ses actions, dans le cadre de ce système.

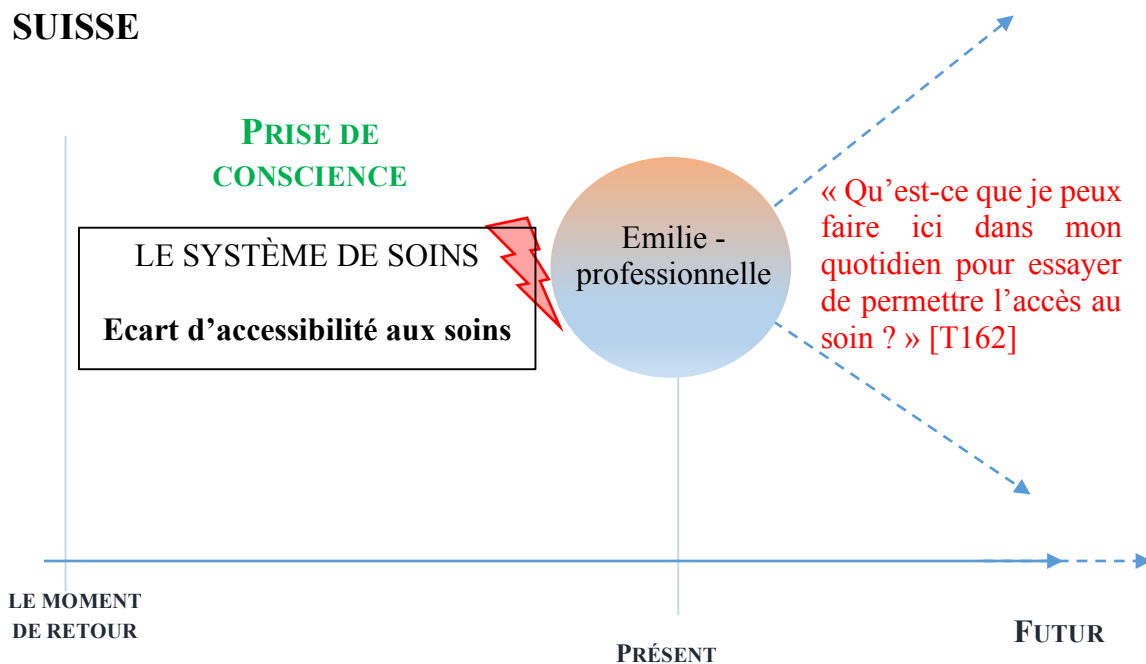


Figure 15. La rupture comme moyen pour trouver un nouveau sens qui façonne des possibilités dans les choix futurs de Emilie en tant que professionnelle.

La thématique générale du système de soins est prise en considération avec un focus sur l'accessibilité de soins. Ceci parce qu'Emilie, en considérant cette réalité, c'est à cet aspect qu'elle donne de l'importance, ce qui l'oriente à prendre certaines décisions au lieu d'autres. Ce qui est important pour elle de retenir (son sens personnel) est le fait que ce système risque de renforcer cette inégalité des soins. Par conséquent, ce qui fait du sens pour elle, c'est d'agir à travers l'activité professionnelle dans une direction qui peut limiter cet écart. Son activité de travail acquiert donc un autre sens qui va au-delà de la simple pratique.

De nouveau, la prise de conscience de l'existence d'un tel écart dans ce système de soins est la rupture, alors que la transition qui suit est ce que concrètement Emilie met en place pour répondre à un tel input.

De ce fait, ce qu'elle dit vouloir faire est d'agir en ayant en tête cette nouvelle conscience qui au final, sera un des buts de ses actions. Cela lui montre où elle pourrait s'engager, dans quels endroits aller travailler, pour quelle institution travailler, mais surtout comment le faire et comment mettre en pratique son activité professionnelle au niveau quotidien.

Bien que nous n'ayons pas accès exactement à ce qu'elle va effectivement faire après ses études, nous avons accès à ce qu'elle imagine vouloir faire et selon quels critères elle va prendre ses décisions. L'éventail de possibilités en tant que professionnelle est façonné selon ce qui fait du sens pour elle, puisque ce qu'elle veut accomplir comme professionnelle est résultant de ce qui est important pour elle comme personne, notamment ce décalage d'accès aux soins.

6.5 David : le bilan d'une carrière dans l'humanitaire

David est un homme âgé d'environ 50 ans et qui a grandi dans la Suisse romande. Suite à la fin de ses études, quand il avait 25 ans, il est parti en Espagne pour environ 5-6 semaines. Suite à cette expérience, il s'est engagé auprès du Service Civile International (SCI) comme bénévole dans un camp de réfugiés, pour un mois. Ensuite, après une pause d'environ 2/3 semaines en Suisse, il est reparti dans le même camp pour un autre mois.

De manière générale, en ce qui concerne sa carrière professionnelle, elle se divise en deux phases : la première phase entre ses 25 ans et 35 ans, où il y a travaillé dans la coopération internationale, en mission pour la Croix Rouge Internationale, la Coopération Suisse et les Nations Unies (dans une dizaine de pays différents). Par la suite, il a travaillé dans des entreprises de la Suisse romande.

6.5.1 L'engagement dans une expérience bénévole dans une perspective à posteriori

L'expérience de bénévolat prise en compte dans cette analyse est considérée comme la première étape d'un parcours professionnel que la personne a pu envisager dans le domaine de la coopération internationale. Il est fondamental de considérer le fait que l'interviewé, à plusieurs occasions, fait des réflexions quant à ses expériences dans le domaine de la coopération internationale plutôt qu'à l'expérience en Croatie uniquement. Par contre, l'expérience dans le camp de réfugiés est considérée comme le tremplin vers cette voie professionnelle. L'expérience bénévole est définie comme l'élément déclencheur de ce voyage qui a été sa vie professionnelle jusqu'au moment présent.

La richesse de cet entretien réside dans le fait que la personne a pu retracer plusieurs étapes de son existence et donc les réflexions faites ont plusieurs perspectives, notamment le moment passé considéré selon ce que la personne pense être son point de vue à cet état actuel dans le passé, ainsi que ce que la personne pense avoir pu comprendre au cours des années sur le même événement grâce aux expériences qui ont suivi ce moment passé précis. Tout ça lié au fait que la personne est en train de raconter des épisodes de vie qui se sont déroulés il y a presque 25 ans.

Dans cette analyse, en nous basant sur le récit de l'interviewé, nous retraçons le développement de sa considération quant à son expérience bénévole dans le camp de réfugiés et ce que cela a signifié dans son parcours de vie, sur un focus par rapport au domaine professionnel. De fait, dans son discours nous pouvons identifier le développement de sa manière de considérer son expérience bénévole et ceci est faite de manière spontanée de la part de l'interviewé.

Les considérations faites prennent en compte ce qu'il dit d'avoir pensé jadis, ce qui reflète le moment présent et ce qui a ainsi permis une meilleure compréhension au fur et à mesure de derniers années dans sa mission en tant qu'employeur humanitaire.

Il y a une prise de conscience qui s'est produite au cours des années passées qui fait que maintenant il est capable de comprendre certaines émotions ou ressentis qui à l'époque étaient vécus de manière, précisément, moins consciente puisqu'à un âge moins expérimenté. De fait, ce qu'il a pu expliciter à l'occasion de l'entretien en question, est résultant des années qui ont suivi et les expériences qu'il a pu vivre suite à l'expérience de bénévolat.

L'analyse est faite sur sa manière de raconter, qui est forcément plus vague et moins précise, à cause à la distance du moment présent et celui passé.

L'AVANT DÉPART

Juste après la fin de ses études, âgé de 25 ans, suite à son expérience en Espagne au mois de juillet-août, David décide de s'engager comme volontaire avec le service civil international (SCI).

Le jour de son départ, David a pris le train dans un village de la Suisse romande, direction Zurich, où il a dû prendre un bus jusqu'en Croatie et le bateau pour rejoindre cette île où se situait le camp.

David entre en contact avec le SCI, qui à cette époque offrait la possibilité de s'engager comme volontaire auprès d'un camp de réfugiés dans une île de la côté croate, Prvic Luka.

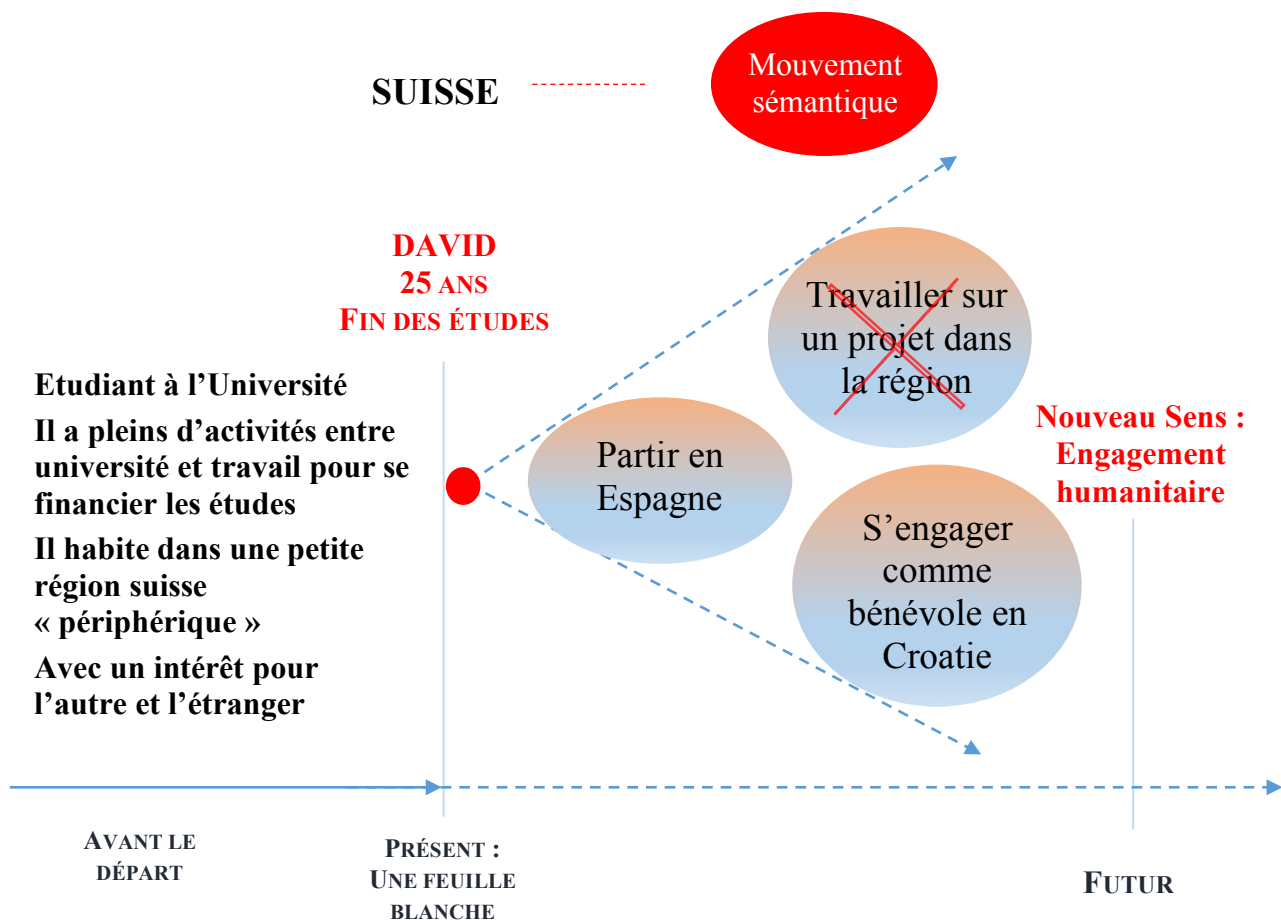


Figure 16. Le moment de prise de décision de David d'aller dans le camp de réfugiés en Croatie, représenté sur une échelle temporelle.

La fig. 16 représente le parcours de vie de David que nous allons considérer dans l'analyse qui suit. Le moment présent est celui dans lequel David a pu décider de partir dans le camp de réfugiés : il avait 25 ans, il habitait dans une petite région périphérique, il venait de terminer ses études universitaires et, selon ses propres mots, il avait devant soi une feuille blanche à remplir. Cette feuille blanche à remplir avait certaines options possibles, notamment un certain éventail de choix professionnels qu'il avait concrètement à disposition.

Son parcours de vie lui a permis de reconsidérer le moment où il a pris la décision de partir pour un camp de réfugiés : si quand il avait 25 ans il considérait ses choix comme une envie personnelle d'aventure [T6], après 25 ans de vie il a pu comprendre qu'au final cela était un

premier pas vers la découverte de soi-même [T8]. Le sens donné à ce moment précis de sa vie a pu évoluer au cours du temps. Dans l'imaginaire de lui à 25 ans c'était découvrir le monde, « la grande aventure » [T155], alors que dans l'imaginaire de lui « maintenant » (au moment de l'entretien) et au cours des 10 dernières années c'était un premier pas vers la découverte [T8, 60] l'exploration [T165], la rencontre [T72] de soi-même :

Mais je pense au début c'est, on termine ses études, on imagine toutes les possibles. Il y avait plusieurs options. [...] au cours de ces 10 ans passés à l'étranger, derrière l'ouverture c'est partir à la rencontre de soi-même, c'est en fait déconstruire son identité, son personnage, pour mieux le reconstruire. Puis c'est souvent une formule que j'ai souvent utilisée aussi pour me décrire. Je pense que dans la vie en fait, ça peut nous arriver peut-être à 15 ans, à 20 ans, à 25, peut-être bien que pour certains ça arrive à 40-50-60 ans. On est toujours un projet et que notre identité, notre identité d'être humain, finalement le remet...il y a toujours...je trouve que c'est toujours une chance de pouvoir le remettre en question. Le remettre en question et puis le questionner. Et je pense que ce n'était pas vraiment conscient, c'est derrière l'aventure. [David, T72]

Ce qu'il pensait n'être qu'aventure à l'époque de ses 25 ans (ou envie d'ouverture comme verbalisé dans ce paragraphe), s'est révélée au cours des 10 dernières années passées à l'étranger dans le domaine de la coopération internationale, comme une rencontre de soi-même, notamment : « à travers le regard de l'autre et autour d'une activité qui pouvait faire du sens pour lui » [T8].

Dans les prochains sous-chapitres nous allons analyser chaque partie de la fig. 16, en retraçant à travers quelles transitions David a pu vivre ses expériences et tracer une certaine trajectoire dans ses choix de vie et/ou professionnelles.

i. L'avant départ : « une feuille blanche devant moi »

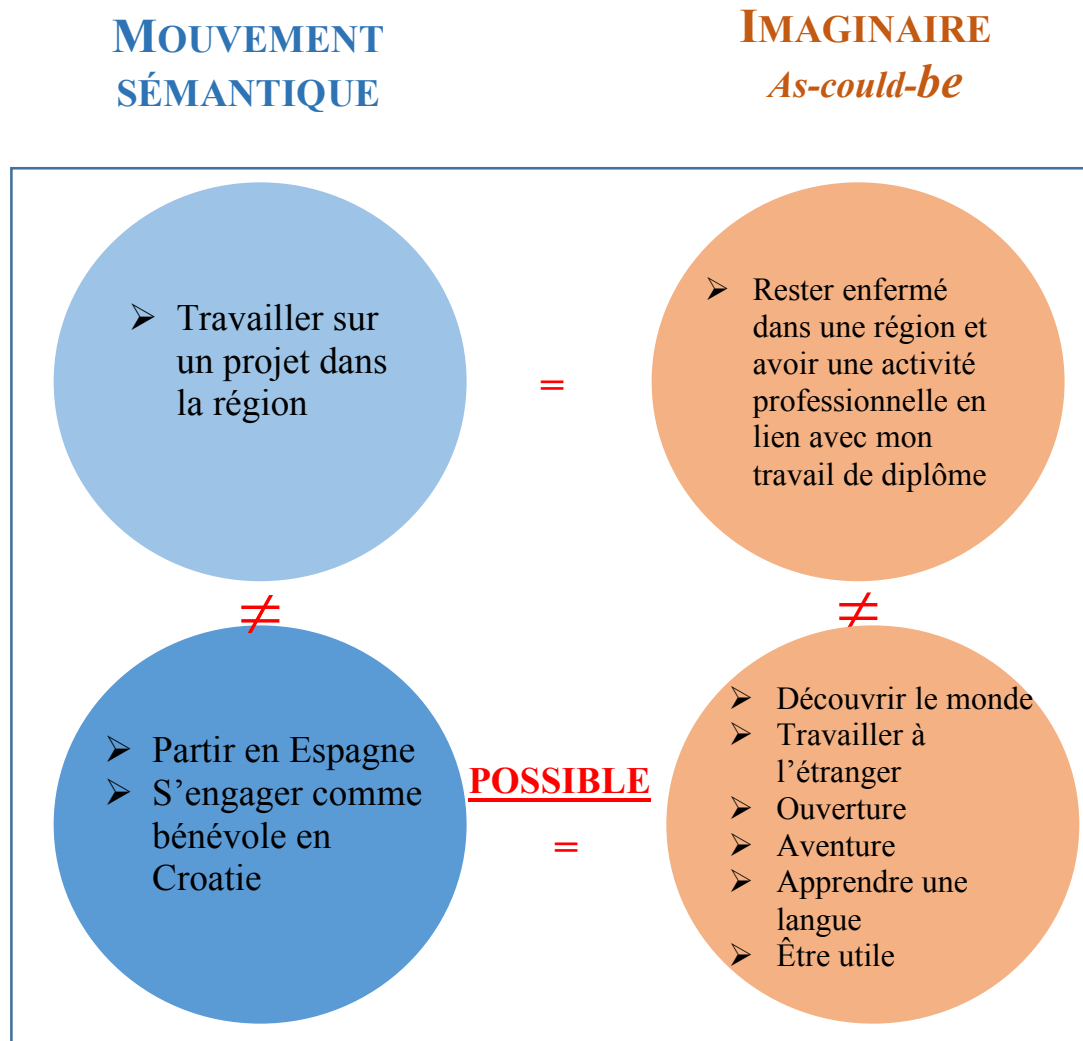


Figure 17. L'éventail des choix possibles lors de l'avant départ, à travers une perspective qui inclut l'expérience imaginaire de l'individu.

L'interviewé décrit le moment de la fin de ses études comme une feuille blanche devant soi, où il y avait une certaine partie exploratoire [T78]. Cela représente au niveau de son imaginaire le fait qu'il avait tout à découvrir bien qu'avec peu de conscience de ce que ça pouvait signifier. Il avait besoin d'ajouter d'autres possibilités à ce qu'il avait à disposition, puisque à l'état actuel il ressentait que ce qu'il avait comme choix possibles ne correspondait pas à ce qu'il avait besoin.

En effet, il avait la possibilité de travailler dans sa région, notamment dans un projet au sujet de la fusion de certaines communes [T64]. Ce choix était considéré par David comme une possibilité de continuer à travailler en lien avec son travail de diplôme, ce qui était considéré aussi selon l'idée de « [...] rester un petit peu enfermer et puis en lien avec une thématique qui était peut-être relativement simple, c'est-à-dire faire, avoir une activité professionnelle en lien avec mon travail de diplôme. » [T72]. Le mouvement sémantique fait au moment T72 visualise l'avenir selon ce choix de travail qui est défini en terme de fermeture et simplicité, alors que ce qu'il souhaitait à cette époque n'était pas en accord avec ce que cette activité aurait pu lui apporter.

De fait, en contrepied à cette option d'un travail enfermé dans sa région, il y avait l'envie d'ouverture, d'aventure, d'aller découvrir le monde. De manière moins abstraite, il avait le désir d'apprendre de nouvelles langues et de se sentir utile. Toute cette partie imaginaire qui à l'époque, selon David, n'était pas consciente, a pu être verbalisée après certains années suite à les expériences qui ont suivi (voir la découverte de soi-même précédemment expliquée).

Par conséquent, tout ce qui est nommé comme « imaginaire » dans la fig. 17, représente l'imaginaire (*as-could-be*, Zittoun et al., 2013) qui a permis à David d'envisager certaines activités concrètes au lieu d'autres. En effet, il s'est investi dans les activités en Espagne et en Croatie, qui ont par conséquent fait partie de sa trajectoire de vie, alors qu'il aurait pu en faire d'autres (rester dans la région).

Mais comment il a pu choisir ces deux options ?

Il est possible d'observer comment David a pu prendre certaines décisions à la place d'autres : il y a une cohérence entre ses souhaits personnels et les actions potentielles qui, dans son cas se sont relevées devenir les actions réelles qu'il a vraiment vécu. Il n'était pas familier avec le domaine de la coopération [T6], alors qu'il avait à sa disposition une possibilité de travailler dans un domaine qui lui était très familial, puisqu'en lien avec ses études. Mais d'un autre côté ce n'était pas ce dans quoi il souhaitait s'investir dans son futur proche. La cohérence entre son imaginaire et l'activité réelle à disposition ont rendu ces options des trajectoires qui se sont vraiment déroulées dans sa vie (=possible dans la fig. 17).

ii. L'expérience imaginaire avant le départ en Croatie

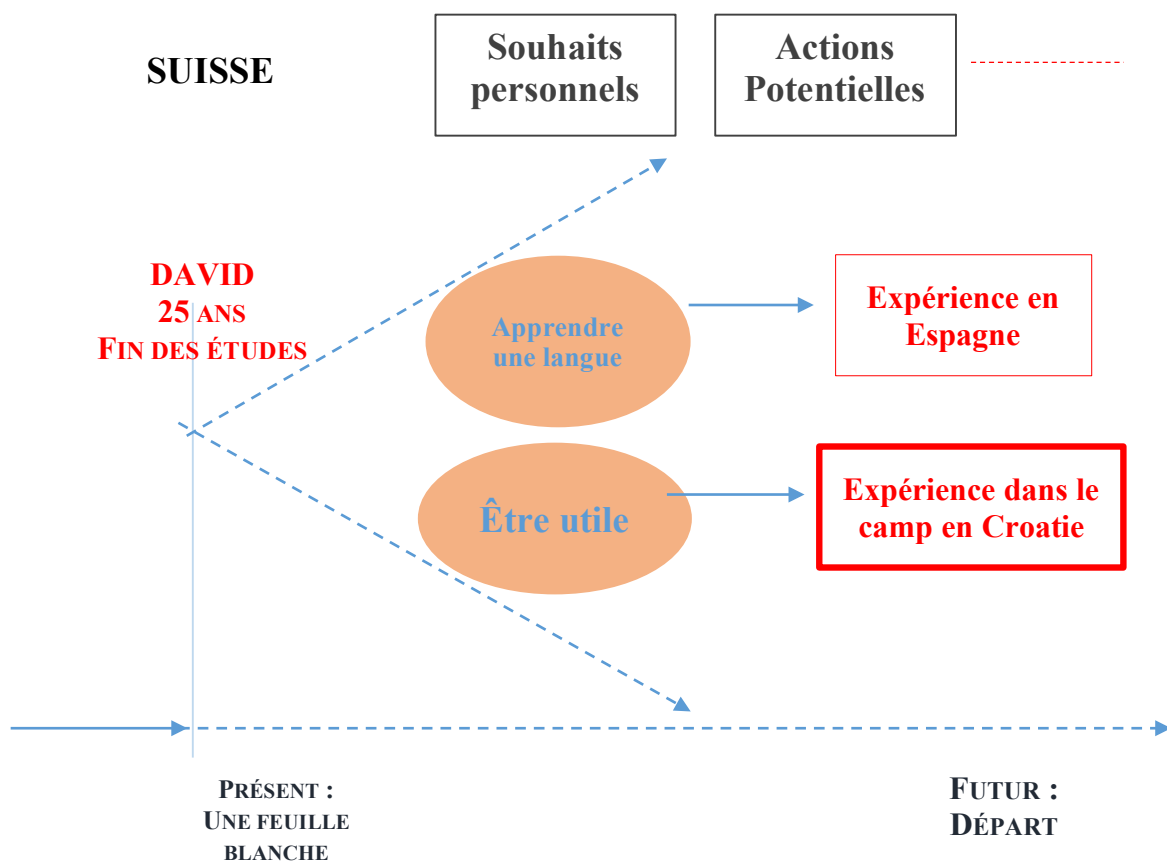


Figure 18. La représentation de l'expérience imaginaire de David avant son départ.

La feuille blanche est remplie par ce que nous avons appelé « le possible » : c'est à travers des mouvements géographiques que la personne arrive à trouver un nouveau sens, ce qui dans le cas de David nous identifions comme l'expérience en Espagne et celle en Croatie avec les réfugiés, afin de s'engager comme employeur humanitaire, puisqu'il a pu « trouver du sens autour d'un engagement humanitaire » (T78).

Toutefois, la feuille blanche a été remplie puisqu'il y avait plusieurs options possibles et, dans l'acte de choisir, l'expérience imaginaire joue un rôle important. L'expérience imaginaire (*as-could-be*) définie auparavant a permis à David de s'engager dans des activités concrètes et réelles. Cet imaginaire permet à la personne de considérer un certain type d'activités, dans lesquelles s'engager pour au final définir sa trajectoire de vie : ce qu'il aurait pu faire (rester dans la région) à ce qu'il a effectivement fait (partir), ce qui lui a permis de comprendre par conséquent ce qui faisait du sens pour lui et sa vie future (s'engager dans une activité humanitaire).

L'envie d'apprendre une nouvelle langue lui a permis de considérer l'option d'aller en Espagne ; le besoin de se sentir utile l'a poussé à considérer une expérience de bénévolat en Croatie.

David avait le désir de se sentir utile, et c'est dans ce besoin que nous retrouvons la première rupture. En prenant uniquement cette information, nous pouvons constater comment ce souhait l'a amené à choisir d'aller en Croatie (notamment la transition qui a suivi).

Le fait de vouloir être utile, ne signifie pas que lui-même à cette époque n'était pas utile dans le monde, mais plutôt que le moi-David de l'époque se sentait et se considérait comme une personne qui avait envie d'être utile puisqu'à l'époque ne faisait pas quelque chose que lui permettait de se sentir de cette manière. Son désir de se sentir utile restait dans son imaginaire, dans le sens que ce qu'il faisait en Suisse ne suffisait pas pour répondre à ce besoin d'utilité, mais lui permettait seulement d'imaginer de le devenir un jour à travers l'engagement dans une autre activité et un futur mouvement géographique. Par conséquent, pour faire face à ce manque identitaire entre ce qu'il souhaitait et ce qu'il faisait, il a ensuite décidé de partir vers Prvic Luka. Cette décision lui a permis de jouer un nouveau rôle à travers une nouvelle activité : David devient un bénévole.

Les deux activités représentées à la fig. 18 sont les premiers pas vers ce qu'il a ensuite fait pendant dix ans. L'expérience en Croatie a été la réponse à une expérience imaginaire alimentée par le désir d'aventure, le désir d'expérimenter quelque chose de nouveau à l'étranger.

LE SÉJOUR BÉNÉVOLE

Le mois de septembre (il ne précise pas la date) de ses 25 ans, il part dans un camp de réfugiés bosniaques sur l'île croate Prvic Luka, pour une durée d'un mois. L'île était habitée aussi par les résidents habituels, et elle est décrite comme « petite » [T22], où « il y avait une très jolie balade pour se rendre au village où il y avait l'école ».

Le camp était, comme décrit par l'interviewé, une ancienne colonie de vacances. Il était donc constitué par un bâtiment d'environ 2-3 étages, qui était au départ prévu pour accueillir des enfants pour des colonies de vacances [T24] mais qui à cette époque était destiné à loger une cinquantaine de réfugiés bosniaques, principalement des femmes avec des enfants qui étaient touchés par la guerre d'ex Yougoslavie. Il y avait des sanitaires, une cuisine et un bout de terrain (T24). L'interviewé, ainsi que 4-5 autres bénévoles résidaient à l'intérieur de cette maison ; pendant toute la durée de son expérience, le bénévole habitait dans le camp avec les autres résidents du camp.

L'interviewé reste assez vague concernant les activités qu'il a pu mener sur place. Comme mentionné par lui-même [T48], il n'y avait pas un cahier de charge précis, mais la journée était plutôt vécue de manière spontanée et se déroulait entre 2-3 activités par jours. Les activités mentionnées sont :

- Logistique autour de la restauration ;
- Balades avec les enfants ;
- Activités avec les résidents, telles que lire dans le marc du café ou dans les mains ;
- Echanges en terme de discussions autour de ce qu'ils avaient vécu pendant la guerre, ce qui se traduit aussi en terme d'écoute de la part des bénévoles et aussi en général de toute personne présente ;
- Boire beaucoup de café.

L'activité principale mentionnée par David était en termes de « présence », notamment en le citant « c'est d'être en lien, c'est d'échanger, c'est de discuter, c'est de s'occuper des enfants, de faire une balade avec des enfants » [T18]. Les activités de présence est décrit comme le but principal en tant que bénévole, qui était celui d'être avec les résidents et les accompagner pendant la journée, ce qui inclut tous les points susmentionnés.

En plus des activités sur place dans le camp, l'interviewé a aussi explicité le fait qu'il a pu visiter l'école du village et aller faire des bricolages avec les enfants. Il avait apporté du matériel à l'école du village pour faire 1-2 bricolages (environ deux demi-journées).

- i. L'expérience dans le camp qui permet de rencontrer la « souffrance »

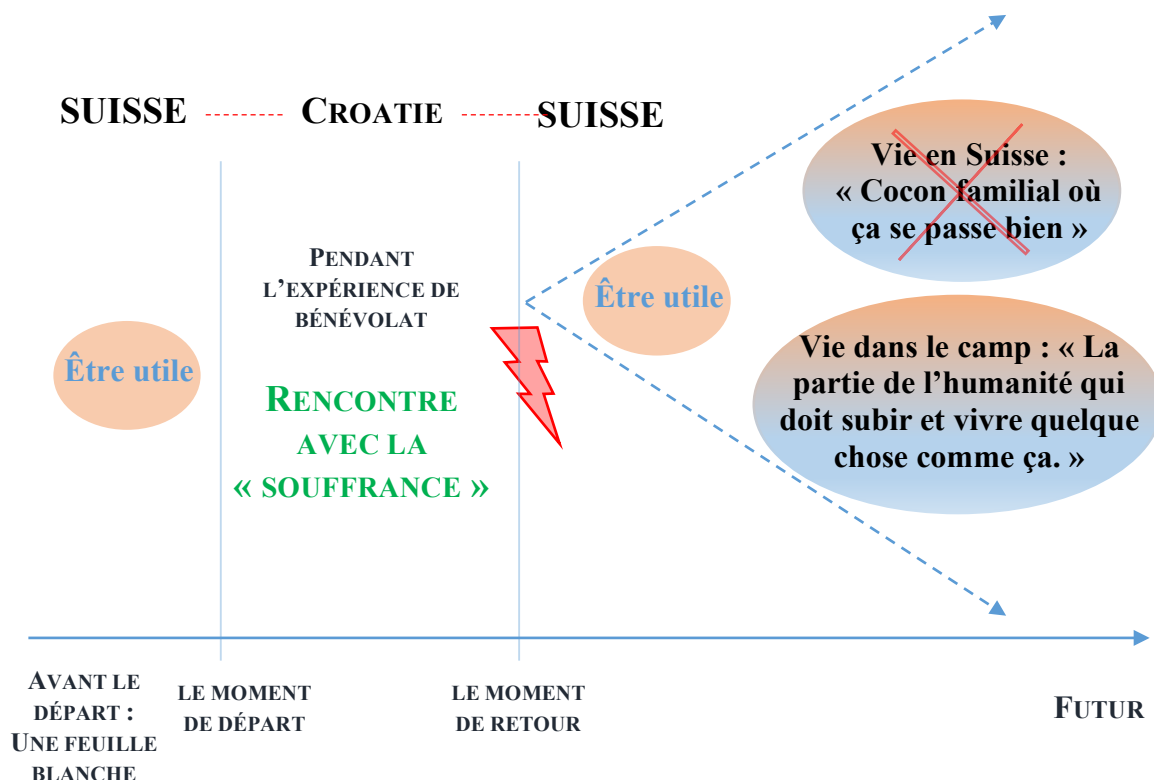


Figure 19. David avant, pendant et après son séjour dans le camp de réfugiés en Croatie.

Le rôle de bénévole lui permet de vivre dans un autre contexte (le camp de réfugiés) mais de manière plus spécifique, de vivre une deuxième rupture qui, dans la fig. 19, est représentée par la rencontre avec la « souffrance ». La rencontre avec ce nouveau contexte lui permet d'avoir

plusieurs réflexions et de vivre d'autres ruptures qui le dirigeront vers un nouveau sens pour son parcours de vie.

Au T82, il parle du fait qu'aller en Croatie lui a permis de « se retrouver dans un environnement où il y avait de la souffrance », ce que nous considérons comme suivant à ce qu'on identifie en terme d'« altérité ». Avoir vécu dans cet environnement crée une autre rupture spécifiquement au moment du retour, puisque le David qui rentre chez lui acquiert des nouveaux positionnements envers son environnement familial. En se référant au moment du retour, il raconte :

Moi je me souviens du sentiment de...à quelque chose qui déstabilise un peu eh. De se retrouver dans un environnement où il y avait de la souffrance. De revenir dans le cocon familial où ça se passait bien. Je me souviens du sentiment un petit peu contradictoire, comme ça. Contradictoire, des choses qui chamboulent un peu, qui questionnent un petit peu, [...] Mais c'était faire la culpabilité que je mentionnais tout à l'heure. Et puis je trouve le côtoyer – mais ça c'est aussi une expérience sur les 10 ans – côtoyer des gens en souffrance, côtoyer la pauvreté, côtoyer la difficulté, ben je trouve que ce n'est pas facile. Je trouve que c'est loin d'être évident. Il y a l'envie d'appuyer, d'aider, de soutenir, d'être présent, de composer mais au même temps ben il y a des moments où t'as pas du tout envie de ça. [David, T82]

La rencontre avec la soi-définie « souffrance » a été soit une conséquence de la rupture en Suisse (avant le départ) où il avait besoin d'aventure et de se sentir utile, mais ainsi une rupture en soi sur place, puisque ça lui a permis de se questionner et de se repositionner en tant qu'individu dans sa façon d'être au monde. Autrement dit, sa vie en Suisse, acquiert un nouveau sens, puisque mis en relation à un autre environnement comme celui dans le camp (« altérité »).

Le camp est un environnement où il y avait de la « souffrance », alors que chez lui c'était « le cocon familial où ça se passait bien », ce qui crée en lui un sentiment de contradiction.

Suite à la question de comment il a pu gérer ces sentiments contradictoires, il répond qu'il lui a peut-être fallu du temps, ainsi que pouvoir répartir : « Je suis reparti ! [Il rit] Je suis reparti et je pense que peut-être le...ouais...je pense que ce qui a dominé à ce moment-là c'était l'envie de continuer et de continuer de prolonger l'expérience. » [T84]. Toutefois il remarque le fait qu'au moment présent il ne sait pas trop expliquer comment il a pu gérer ces émotions. Ce qui est verbalisé par contre, c'est le fait que même si pas trop conscient des raisons l'amenant à prendre cette décision, il a conclu vouloir repartir et s'investir dans des missions humanitaires.

LE RETOUR EN SUISSE

Le retour en Suisse est un moment crucial pour définir son propre parcours professionnel et découvrir dans quel défi professionnel s'engager.

Le fait de s'être déplacé dans un camp de réfugiés, permet à David de s'apercevoir du fait que la Suisse est propre, nette et ainsi permettant d'avoir un certain confort. Ce qui était connu auparavant, comme le paysage de son propre pays par exemple, peut acquérir un nouveau sens puisque la personne est rentrée en lien avec un autre environnement lui permettant d'observer le même objet avec d'autres termes de comparaison.

En se référant à sa rentrée en Suisse, David se souvient du trajet en train de son départ.

Si la question posée se référait à son retour en Suisse et aux derniers moments là-bas dans le camp [T53], ainsi à comment il a pu partir de la Croatie la première fois qu'il a été là-bas, l'interviewé répond en mentionnant un moment de son départ. Tout au début il répond qu'il était triste, très triste de partir en quittant la Croatie, mais par la suite il parle d'un contraste saisissant [T54] (et il commence à dessiner des maisons/bâtiments sur une feuille pendant qu'il donne sa réponse) :

En fait j'ai le souvenir que tout était très joli, très propre ici en Suisse et tout était bien rangé. Et puis dès le moment où on arrivait en fait sur la côte croate, en arrivant à Zadar et toute la côte croate, ben c'était des maisons qui avaient été touchées par la guerre, des maisons détruites et donc des stigmas de la guerre qui étaient très visibles. **Je me souviens de ces contrastes qui sont encore présents.** Ouais, des contrastes forts en fait mais que finalement posent les questions de pourquoi...ouais pourquoi une partie de l'humanité doit subir ou vivre quelque chose comme ça et puis nous, on a ce confort. Eh ça j'ai ce souvenir là et puis en quittant ouais moi j'étais triste. J'avais la tristesse mais ça c'est quelque chose qui m'est venu après mes 10 ans d'expérience aussi et probablement il y avait quelque chose un petit peu là autour mais que je n'arriverais pas forcément à verbaliser à ce moment-là mais il y avait probablement un tour de « Je vis bien et l'autre ne vit pas aussi bien. On vit avec la souffrance ou en difficulté ». Sentiment comme de culpabilité en fait. Mais ça j'ai pu le nommer plus tard après mes missions. Ça c'était...j'étais trop jeune en fait. J'étais trop...je n'avais pas ce niveau de conscience. Mais quelque chose qui résonnait comme...me ressentant très privilégié de pouvoir vivre quelque chose avec un joli confort ici en Suisse globalement. Et puis, oui, je trouvais la difficulté en fait d'être confronté à ... les choses plus difficiles. [David, T54]

La prise de conscience d'une partie du monde « en souffrance » crée une rupture lui permettant de poursuivre dans une certaine direction, dans certains engagements. Ceci parce que David-personne acquiert un nouveau positionnement par rapport à un autre qui vit dans le camp. Le moi qui vit en Suisse est une personne très privilégiée qui vit dans un confort, alors que de l'autre côté il y a quelqu'un qui vit avec « la souffrance » ou en difficulté.

Ce qu'il remarque c'est le fait que peut être à l'époque il n'était pas si conscient de ce qu'il était en train de faire et surtout de pourquoi il le faisait, mais concrètement, ce qui s'est passé c'est qu'après l'expérience en Croatie, il avait : « [...] envie de poursuivre mais plus comme volontaire. C'est comme ça que je suis arrivé à la Croix-Rouge internationale quelques...trois mois après. Donc c'était aussi une vraie ouverture pour me dire, bah, j'avais envie de poursuivre dans ce domaine d'activité. » [T60].

En résumé, la rencontre avec « la souffrance » a été possible grâce à son engagement en tant que bénévole. Suite à cette rencontre, et au retour en Suisse, David se repositionne en se mettant en relation à un autre qui était en souffrance. Cette nouvelle relation entre lui, l'autre et ce qui l'entourait, notamment sa vie en Suisse, lui permet de trouver un nouveau sens dans sa vie, c'est-à-dire s'engager auprès d'une organisation comme la Croix Rouge et poursuivre une carrière dans l'humanitaire.

De plus, ce nouveau sens est aussi justifié par ce qui était important à cette époque : « Ce qui dominait je pense que c'était vraiment l'envie d'être utile dans mon activité et puis d'être utile tout en pouvant travailler à l'étranger et m'imprégner de cultures différentes. » [T60]. Cela nous renvoie au sentiment d'utilité : le besoin d'être utile ne pouvait pas trouver de sens dans le confort en Suisse, alors que pendant son séjour dans le camp celui-ci avait pu être nourri. Cette prise de conscience (qui n'est pas vraiment consciente à l'époque selon le témoignage de David, mais qui est toutefois explicable à travers ce sentiment contradictoire), lui permet de trouver du sens dans un engagement humanitaire et d'autres mouvement géographiques qui ont suivi, puisqu'il arrive à répondre à ses besoins actuels, notamment de se sentir utile, à l'étranger (voir l'envie d'ouverture, aventure, découvrir le monde).

Entre autre, David fait une autre comparaison entre sa vie en Suisse et celle dans le camp. En effet, au T46, il parle de la Suisse comme une société qui « s'attend simplement à faire beaucoup d'activité [...] dans notre modèle éducatif aussi. » [T46]. De l'autre côté, le contexte du camp est décrit comme un lieu où : « [...] c'était finalement beaucoup de vide aussi, beaucoup d'espaces, beaucoup de vides à disposition, donc... finalement laisser la place à la créativité,

pour faire des choses ou au contraire simplement pas faire grand chose mais être avec. » [T46]. Cette comparaison met en valeur comment suite à un mouvement géographique il a pu se retrouver dans un contexte lui permettant d'être à l'écoute, d'avoir des espaces vides, d'avoir à disposition du temps, ce qui n'était pas forcément le cas en Suisse mais qui s'était relevé important pour lui à ce moment de sa vie.

À travers la fig. 19 il est donc possible d'observer l'enchaînement entre moments de rupture et les processus de transition qui suivent : les différents aspects se croisent pour au final conduire la personne à s'engager dans certaines activités, trouver du sens en faisant ça et reconsidérer ce qui était connu – sa vie en Suisse –, selon d'autres termes de comparaison – « la partie de l'humanité qui doit subir et vivre quelque chose comme ça ».

6.6 Discussion commune : Les histoires de deux mondes qui se rencontrent

Bien que cette analyse avait pour objectif de raconter chaque histoire avec ses propres spécificités, le but de ce chapitre est de lier ce que ces différents parcours de vie ont en commun. Cette discussion vise à regrouper en cinq grandes thématiques ce qu'il est possible de définir comme commun à tous les interviewé-e-s, tout en considérant que chaque individu est unique dans sa manière d'être au monde.

En effet, chaque expérience de bénévolat était distincte et vécue à des périodes différentes de la vie de chaque personne. Cela se manifeste aussi au niveau des récits analysés, qui étaient de nature variée : chaque interviewé a raconté des épisodes de vie différents, ainsi que des réflexions touchant ses propres sphères d'expériences et ses propres intérêts.

Cependant, il y a un fil rouge dans la manière de s'engager dans une activité bénévole dans le cadre d'une expérience humanitaire. Grâce aux cinq témoignages pris en compte dans cette analyse, nous pouvons raconter une certaine manière de participer à un système comme celui des camps de réfugiés.

Par la suite, nous allons résumer de manière générale comment une expérience bénévole de courte durée dans des camps de réfugiés peut s'ancrer dans la trajectoire de vie de certains étudiant-e-s suisses.

i. UN VIDE A REMPLIR

Avant d'être des bénévoles, les interviewé-e-s sont des personnes ayant leurs propres besoins. Dans tous les entretiens il est possible de remarquer comment l'activité bénévole est une réponse à des « manques » de la personne à l'état présent. En considérant le triangle psychosocial (Moscovici, 1984, cité dans Zittoun et Perret-Clermont, 2009), on pourrait imaginer un déséquilibre entre les trois pôles. Normalement le focus est sur la personne et la relation qu'elle a avec les autres pôles, ceci puisque le moment de rupture est toujours en lien avec un changement de positionnement de l'individu.

Un exemple est le moment de rupture vécu par Nicole et Camélia : la prise de conscience de l'existence d'une « altérité » (« l'autre partie du monde », notamment les réfugiés), change leur positionnement en tant que personnes agissant dans le monde, ce qui les motive à s'engager dans une activité de bénévolat (objet).

Ou encore, David, une fois terminées ses études, sa relation comme futur professionnel et les possibilités de travail à l'état présent (objet), le dirigent vers un certain choix. Ceci parce que lui en tant que personne à ce moment précis de sa vie, nécessitait d'être en contact avec un autre différent, afin de satisfaire ses propres besoins, comme le fait d'apprendre une langue ou de se sentir utile.

Un autre exemple est celui d'Emilie, qui dans le cadre de ses études, devait faire un stage d'approfondissement. En plus du besoin académique d'accomplir une certaine tâche pour valider sa formation, le choix spécifique d'aller dans un camp de réfugiés est compréhensible selon un autre raisonnement. Il y avait « elle », en tant que professionnelle, et son intérêt envers autrui qui doit entreprendre ou qui a entrepris un parcours migratoire. Ceci est mis en relation avec ses expériences de travail passées (objet – qui peut aussi être identifié comme les expériences accumulées au fil du temps défini par Zittoun, 2012, p. 11). Le fait que ses expériences passées avaient couvert juste une partie de ce qui l'intéressait, notamment le possible parcours migratoire d'une personne, du pays en conflit (où elle avait été en mission en tant qu'infirmière) jusqu'au moment d'arriver dans le pays d'accueil (où elle avait pu travailler

auprès d'une organisation qui s'occupe des femmes migrantes, T10) a créé en elle l'envie de s'engager comme bénévole spécifiquement dans un camp de réfugiés :

[...] il aura été pour moi intéressant pour comprendre un peu tout le parcours, de m'intéresser un peu à ce qui se passe entre quand ils sont dans ces camps, où ils savent pas, ils savent d'où ils viennent mais ils ne savent pas trop où est-ce qu'ils vont aller ?! [Emilie, T10].

Selon cette perspective, le bénévole est avant tout une personne ayant un « vide à remplir », ce qui l'amène à s'engager dans une certaine activité pour rétablir l'équilibre entre lui et le monde, selon ses termes de ce qui fait du sens pour lui, ce qui lui est cher.

Autrement dit, les futurs bénévoles s'aperçoivent de l'existence d'une « altérité » qui les intéresse (l'existence de réfugiés) : cette possible rencontre qui est encore « imaginaire », donne lieu à une rupture (« *thought event* », Zittoun et al., 2013, p.274), qui leur permet ensuite d'envisager un mouvement géographique, notamment partir dans un camp de réfugiés.

L'expérience imaginaire qui précède le mouvement géographique est aussi à identifier comme un mouvement sémantique avant tout, puisque les personnes se déplacent de manière imaginaire dans le camp de réfugiés. Ce déplacement est à identifier dans la phase où les bénévoles s'investissent dans la recherche des informations sur la thématique, en regardant des photos/vidéos des associations, en s'informant sur le camp de réfugiés qu'ils vont visiter dans leur futur proche. Bien que cela n'a pas été approfondi dans le cadre de cette recherche, il est pertinent de se questionner sur la façon dont la personne s'imagine être sur place avant d'y aller concrètement suite au mouvement géographique.

Selon une perspective de transition, cette phase de recherche est à identifier comme une réponse à la rupture, où la personne se repositionne en passant de l'état de quelqu'un qui ne savait pas (le moi avant la rupture) à quelqu'un qui connaît en partie (le moi qui s'est informé sur la thématique).

Ce repositionnement indique le fait que, suite au moment du « *thought event* », la réponse de nos interviewés a été celle de mettre en place un mouvement sémantique avant de celui géographique.

ii. Mots clés : DECOUVERTE ET RENCONTRE

Dans toutes les interviews il est possible de remarquer comment l'expérience bénévole représente la rencontre avec un autre, ce qui, de fait, change ultérieurement les relations entre les trois pôles du triangle psychosocial, notamment la personne, l'objet et l'autre. Selon la perspective des transitions (Zittoun, 2012), le moment de la rencontre est l'occasion pour la personne d'acquérir de nouvelles prises de consciences lui permettant de se développer.

Il y a une tendance commune à vouloir aller vers l'autre, qui, dans le cas de cette recherche, est la population migrante installée dans un camp de réfugiés. Il y a aussi l'envie de connaître des histoires jamais entendues. Il y a une tendance commune à vouloir découvrir des parcours de vie différents de ceux dont on a l'habitude de rencontrer dans notre entourage le plus proche ou « habituel », notamment l'« altérité » définie auparavant (Agier, 2014 ; Gillespie et al., 2012).

La rencontre de l'autre est possible à travers l'engagement dans une activité bénévole. En considérant le sens donné à l'expérience bénévole, celle-ci est tout d'abord une opportunité pour rencontrer l'autre de manière réelle, suite à un mouvement géographique. L'activité bénévole, au-delà des tâches quotidiennes les plus pratiques (comme nettoyer les hangars par exemple), leur permet de passer du temps avec l'« altérité », d'interagir avec d'autres personnes et de leur dédier du temps pour, au final, les aider. De fait, il est possible de vivre cela dans ce contexte spécifique.

Ceci nous renvoie à la théorie de l'activité (Cormier et Trudel, 1986 ; Havighurst et Albrecht, 1953), qui considère l'engagement dans une activité sociale choisie, et se base sur l'idée que l'estime de soi et la satisfaction de vie dépendent de l'importance assignée au rôle que la personne a dans la société (Lemon, Bengtson & Peterson, 1972, cités dans Zittoun & al., 2013).

Par conséquent, c'est à travers l'investissement dans une activité nouvelle que la personne a pu se positionner d'une nouvelle manière, ainsi qu'adopter un nouveau rôle dans une nouvelle situation sociale (de la Suisse où la personne était un ou une étudiant-e, à la situation du camp de réfugiés, où la personne assume le rôle de bénévole).

La rencontre avec l'« altérité » est possible puisque la personne entreprend un voyage, notamment un mouvement géographique (Gillespie et al. 2012) vers un « ailleurs » : les interviewés ont eu la volonté de se déplacer, de s'investir dans une activité dans un autre contexte, un autre cadre de référence, une autre situation, ce qui leur a permis d'assumer des nouveaux rôles, ainsi que des positionnements leur permettant de réfléchir de manière différente.

iii. LA DECOUVERTE D'UN AUTRE MONDE EN LIEN AVEC LA SUISSE

Toutes personnes interviewées ont soulevé une réflexion similaire sur eux en tant que personnes suisses ayant certaines possibilités. Il y a cette tendance de se sentir dans la bonne partie du monde, faite d'opportunités et de bien-être, alors que de l'autre côté il y a « un autre » qui a besoin d'aide. L'objet entre eux et l'autre est nourri par un sens de « culpabilité » (David et Emilie) ou de « responsabilité » (Camélia et Nicole). Ces sentiments explicités à différentes occasions pendant les entretiens, font partie de la transition des interviewés. Trouver difficile le fait que « moi j'ai un papier rouge dans ma poche qui est mon passeport et puis j'ai tout ce que je veux et puis [...] c'est difficile » (Emilie) ou le fait de sentir que « je devais faire quelque chose » (Nicole), fait partie du processus amenant la personne à trouver du sens dans certaines actions futures, ce qui est une réponse à la rupture vécue par cette prise de conscience.

S'engager dans une activité bénévole, dans le cas de Camélia et Nicole par exemple, résulte d'une prise de conscience liée à cette autre partie du monde, ce qui fait qu'elles estiment avoir la responsabilité de s'engager et faire quelques choses envers ce monde.

Cette prise de position est ensuite nourrie par une conscience de ce qu'est l'autre : la personne « en difficulté » acquiert un visage, un prénom et une histoire vécue, ainsi qu'une certaine proximité avec l'individu, puisque les deux sont des êtres humains. Par la suite, cette nouvelle relation entre la personne et l'autre nourrit ces sentiments de « culpabilité » ou « responsabilité », puisque le lien créé rentre en conflit avec la situation présente et l'activité qui suit : « moi je peux, alors qu'eux pas ». C'est là que l'avenir de la personne prend une certaine direction : l'importance donnée par la personne à cet écart entre lui et l'autre, dirige son engagement futur, puisque désormais devenu de la préoccupation existentielle (Hviid, 2016).

Dans le cas de Camélia, il s'agit par exemple de commencer une formation lui permettant de travailler en contact avec cette population-cible, ce qui façonne ses ambitions futures.

En considérant la similarité des réponses des interviewés en lien avec cette « autre partie du monde », il est primordial de se poser la question qui suit : Comment le fait d'être né en Suisse peut jouer un rôle dans l'envie de partir dans un camp de réfugiés ?

De manière générale, est-ce que le fait d'être né dans ce côté du monde, et non pas dans celui de l'« altérité », crée des attentes par rapport à ce qu'il faudrait faire ou pas pour se sentir bien avec soi-même et sa propre conscience ?

Ainsi, tout le monde a partagé ce sentiment de vouloir faire quelque chose pour contribuer à une partie du monde qui n'allait pas bien, qui avait besoin d'être aidée. Tout cela, est vécu de manière imaginaire et c'est dans ces logiques de l'expérience imaginaire qu'il est en partie possible de comprendre comment celle-là contribue à notre trajectoire de vie.

En effet, tous ont ressenti le besoin de partir et d'atteindre l'« autre partie du monde », pour ensuite revenir d'où ils sont partis (en Suisse).

Le lien entre le temps, l'espace et l'expérience vécue (Zittoun et al., 2013, p.261) indique que la trajectoire de vie d'une personne est en évolution constante, selon ce qui est rencontré pendant le chemin : la personne revient dans son pays d'origine, mais le fait d'avoir changé comme individu, suite aux ruptures et transitions mises en place « ailleurs », change sa relation envers certaines sphères d'expérience de sa vie en Suisse, ce qui crée de nouveau d'autres ruptures.

Certains comportements ou habitudes faisant partie de certaines sphères d'expériences en Suisse (au niveau de la relation avec ses propres parents [Camélia], ou dans le domaine professionnel [Nicole et Emilie] ou encore au niveau des loisirs [Camélia et Nicole]), suite à l'expérience vécue « ailleurs » (notamment dans le camp de réfugiés), ont acquis une autre importance ou sens personnel, puisque en comparaison avec l'« altérité » connue « ailleurs ».

Les exemples sont variés : l'importance donnée à certaines idées politiques, qui pouvaient être partagées, alors que maintenant elles sont attribuées à la position des parents (Camélia) ; la considération de certains collègues et de leur manière de travailler (Emilie) ; la pertinence de certaines actions quotidiennes, telles que faire du shopping ou boire un verre avec les amis (Camélia et Nicole) ; la propreté des maisons et des bâtiments (David) ; etc.

L'engagement dans l'activité bénévole est une opportunité pour l'individu de revenir vers son pays d'origine avec une perspective différente qui lui permet d'avoir un autre regard envers ce qui juste avant était considéré comme « habituel ». Ce regard change parce que la personne a désormais axé son attention sur une « altérité » qui lui est chère et a désormais du sens pour lui.

iv. L'EXPERIENCE IMAGINAIRE : NOUS SOMMES TOUS DES REFUGIES

Selon les interviewé-e-s, la possibilité d'être un résident dans un camp de réfugiés devient une éventualité dans leur éventail de ce qui est possible. Ceci parce que l'expérience bénévole permet à la personne de s'approcher de l'autre et de le connaître. La proximité avec ces personnes – leur donner des visages, des prénoms, des histoires vécues –, renforce la conscience qu'avant d'avoir ce statut de résidents de ce lieu, ils sont des êtres humains. Agier (2014) par exemple, parlait de l'importance qui devrait être attribuée à chaque réfugié afin de ne pas suivre des politiques de l'indifférence (p.17).

De ce fait, ils imaginent pouvoir être un jour l'un d'entre eux, comme dans le cas d'Emilie :

Bah ça peut être moi dans une semaine ! C'est vraiment une personne que bah, notamment cette fille qui s'était mariée deux semaines avant, elle avait une vie comme moi. Elle était éducatrice de la petite enfance, elle avait son appartement, elle avait des conditions de vie qui étaient bonnes, elle avait un salaire, elle avait à manger tous les jours, elle avait un toit, elle avait un lit et puis tout d'un coup elle a fui son pays parce qu'elle ne vivait plus en sécurité. Elle se sentait plus en sécurité et puis elle mettait sa vie en danger. Donc oui, c'est des gens qui pour répondre à leurs besoins de sécurité, de survivre, ils ont été contraint à quitter leur pays pour diverses raisons pour aller chercher la sécurité ailleurs. [Emilie, T122]

Le paragraphe susmentionné explicite de manière claire, à travers le récit d'Emilie, ce qui, à travers des verbatim différents, se passe dans tous les entretiens : la personne interviewée retrouve des similitudes entre lui et l'autre et par contre il n'arrive pas à trouver une réponse au fait que l'autre se retrouve dans certaines conditions, alors que lui pas, et vice-versa.

Le fait de connaître l'autre permet à la personne de développer une prise de conscience de plus sur sa manière d'être au monde, parce que en relation à celle de l'autre. C'est dans cette prise de conscience que la personne nourrit son expérience imaginaire et développe ce qui fait du sens dans son parcours de vie.

Par conséquent, l'expérience imaginaire "*What if*" telle que définie par Zittoun et al., 2013 se nourrit des autres éléments qui façonnent les actions potentielles (« *As-could-be* »), comme aussi la dimension socio-morale de la personne (« *As-should-be* » ou « *As-must not-be* »).

Camélia a pu comprendre qu'elle est une activiste et dans quelle direction elle voulait continuer ses études ; Nicole a pu faire une expérience de stage avec des toxicomanes alors qu'un an en arrière ceci n'était pas envisageable ; Emilie a pu prendre une conscience ultérieure du système de soins en Suisse et de comment elle veut y contribuer ; David a pu comprendre qu'il voulait s'engager dans le domaine humanitaire.

Avoir la possibilité de connaître certains résidents de certains camps a permis aux interviewé-e-s d'acquérir des nouvelles connaissances qui ont eu un impact sur leur manière d'être au monde, ce qui pourrait être considéré comme un « résultat d'apprentissage » (Werquin, 2012, p.260).

v. LA RUPTURE COMME RESSOURCE POUR APPRENDRE

L'activité bénévole en soi est à considérer avant tout comme une ressource permettant à la personne de faire face à la rupture causée par ce qui est défini comme « vide à remplir » précédemment.

Ce « vide » est pour la plupart des cas représenté par une prise de conscience d'un autre qui existait depuis bien avant la sensibilisation de l'individu. Bien que cet autre existait avant que le ou la bénévole puisse en prendre conscience, dans l'expérience personnelle de la personne il existe à partir du moment de la découverte (« *thought event* », Zittoun et al., 2013, p.274).

Cette découverte est expérimentée en terme de rupture. Ce qui est pertinent dans tous les entretiens est que suite à cette découverte la personne envisage de s'investir dans un mouvement géographique (Gillespie et al. 2012), notamment s'engager dans une expérience de bénévolat à l'étranger, pour pouvoir répondre à ce « vide à remplir ».

Suite à ce mouvement transnational, l'individu rencontre l'« altérité » (Agier, 2014, Gillespie et al. 2012) et cette rencontre devient un moyen pour donner un nouveau sens à sa propre trajectoire de vie.

Que ce soit au niveau géographique ou sémantique (Gillespie et al. 2012), ces mouvements d'une situation à l'autre, permettent à la personne d'acquérir des nouvelles connaissances favorisant certaines décisions au lieu d'autres, selon ce qui est désormais considéré comme important ou pas.

Dans le cas des bénévoles, la rencontre de l'« altérité » façonne leur parcours de vie. Cette rencontre leur ouvre un monde qui avant n'avait jamais été perçu comme une préoccupation existentielle, mais une fois expérimenté à travers des mouvements sémantiques et géographiques, leur permet de s'engager dans des nouvelles actions. Ces actions mises en acte sont plus alignées à un moi qui s'est repositionné par rapport à cette nouvelle prise de conscience (l'« altérité »). Le dynamique de changement identitaire qui constitue une transition (Zittoun, 2012, p. 523) est donc observable à travers les différents choix faits par la personne.

David, avec le recul affirme : « Comme j'ai dit [...] derrière l'idée de découvrir le monde [...] c'est plus tard que c'est venu plus clairement...c'est découvrir soi-même en fait, à travers le

regard de l'autre. Et autour d'une activité qui pouvait faire sens. » (David, T8), et dans un autre moment de l'entretien il ajoute : « Et puis dans un contexte qui le permettait. » (David, T60).

Le discours autour de la trajectoire de vie et comment pouvoir ancrer l'expérience bénévole (dans un camp de réfugiés), est expliqué à travers les cinq derniers sous-chapitres : la personne est en relation constante avec ce qui l'entoure et les raisons derrière un choix peuvent être expliquées à travers un enchaînement d'évènements (ruptures, inputs externes, rencontres avec l'autre) favorisant ou pas une certaine direction plutôt qu'une autre.

Le contexte du camp de réfugiés, selon la perspective qui considère le parcours de vie de ces bénévoles, est un lieu qui leur permet de se développer. Dans ce développement il est possible de retrouver une évolution de la conscience qu'ils ont envers eux-mêmes et l'autre (ce qui fait l'objet d'apprentissages informels tel que définis par Werquin, 2012) et de ce qu'ils veulent en termes d'engagements professionnels et personnels futurs.

Le passage temporaire dans ce lieu spécifique est une parenthèse délimitée dans le temps qu'ils ont pu passer sur place, mais dans un sens imaginaire ce contexte devient un terme de comparaison qui nourrit leur bagage culturel de manière étendue.

7. Conclusion

7.1 À propos du sujet de recherche

Comment expliquer l'image « *d'ici et d'ailleurs, ici et ailleurs* » ? Qu'est-ce que l'« ici » et l'« ailleurs » et selon quelles logiques pouvons-nous définir la relation entre les deux ?

Cette question avait ouvert ce travail de mémoire, dont l'intérêt initial résidait entre le domaine humanitaire, les expériences bénévoles et les camps de réfugiés.

L'expérience de courte durée dans un camp de réfugiés vécue de la part de certains étudiants suisses a été un exemple empirique de ce que peut signifier se déplacer d'un contexte à l'autre, selon des mouvements géographiques et sémantiques (Gillespie et al. 2012).

Pouvoir raconter une certaine période de vie d'une personne et plus spécifiquement essayer d'identifier les moments cruciaux (ou de « ruptures », telles que définis par Zittoun, 2012) de son expérience bénévole, nous a permis de comprendre ultérieurement ce que cela peut signifier de se déplacer dans un contexte à l'écart, selon des logiques d'*encampement* (Agier, 2014), comme celui des camps de réfugiés en Europe (Grèce et France).

Le déplacement à définir résidait dans la relation entre la personne, son environnement, l'autrui et un objet à définir. C'est dans la relation de ces pôles qu'il a été possible d'expliquer comment l'individu fait l'expérience d'être au monde (« *being-in-the-world* », Hviid, 2016, p.46) pendant une parenthèse de vie spécifique.

Le témoignage de cinq étudiants suisses a été analysé. La perspective de ces acteurs est celle d'un bénévole temporaire qui, de manière générale, participe à la survie du camp de manière limitée, selon le rôle joué pendant son séjour auprès d'une association.

Par contre, avoir une vue globale de son engagement dans l'activité bénévole et de ce que cette expérience a signifié pour lui (mésogenèse), nous a permis d'accéder à une autre échelle d'analyse, qui n'inclut pas seulement la contribution concrète au sein du camp (microgenèse), mais plutôt en qualité de la manière dont l'individu participe au monde et fait face à la société dans laquelle il vit (ontogenèse). Cela a été l'aspect culturel de l'analyse, puisque révélant la façon de l'individu de prendre part au monde selon ses propres critères de ce qui fait du sens ou pas pour lui, en accord ou pas avec une signification partagée à un niveau plus collectif (selon les définitions de « sens personnel » et « signification partagée » de Rochex, 1995, p.36-40, cité dans Zittoun, 2013, p. 252)

De fait, en prenant en considération une psychologie de transitions (Zittoun, 2012), l'analyse a dû prendre en considération l'échelle temporelle. Cette perspective nous a amené à nous questionner sur comment l'expérience bénévole de courte durée dans des camps de réfugiés s'ancrait dans la trajectoire de vie de la personne.

Il a été possible de répondre à cette question à travers une approche narrative, notamment les récits des interviewés ont fourni les données nécessaires pour au final en tirer les réflexions développées, en lien avec les outils théoriques à disposition.

Le focus sur cette parenthèse a permis d'identifier plusieurs moments où, à travers le récit des participants, les micro-dynamiques de l'activité bénévole dans le camp ont donné accès à des réflexions plus amples sur l'individu et à comment il est désormais important pour lui de participer au monde.

Au-delà de sa manière de concevoir certains événements dont il fait l'expérience, il a été possible d'identifier ce qui fait du sens pour l'individu et comment cette conscience de ce qui

est désormais important (« *existential concern* », Hviid, 2016, p.46) devient un élément fondamental dans les choix futurs qui façonne sa trajectoire de vie.

D'un autre côté, il a été possible de définir comment la personne se positionnait par rapport à certains événements (suite à la théorie du positionnement, Harré et al., 2009). De manière spécifique, la rencontre avec l'« altérité » dans le camp de réfugiés (Agier, 2014 ; Gillespie et al., 2012) a donné lieu à des nouveaux « moi ». Ces nouveaux positionnements contribuent à la trajectoire de vie de la personne.

Bien que le passage dans le camp soit temporaire et délimité par le temps qu'ils ont pu passer sur place (mouvement géographique), l'expérience imaginaire de la personne permet de considérer cette parenthèse bienveillante d'une manière plus étendue.

Le fait de s'intéresser à l'expérience imaginaire, permet de mieux comprendre comment l'individu prend part au monde dans lequel nous vivons, ainsi que de manière spécifique à travers l'engagement dans une activité définie. Cette étude confirme que l'imagination est « une forme d'expansion de l'expérience humaine » (Zittoun et Cerchia, 2013, p. 307) et qu'identifier les différents moments où la personne expérimente les « boucles » leur permettant de projeter de nouvelles possibilités de vivre dans le monde (Zittoun et Cerchia, 2013, p.309), nous donne accès à comment l'expérience est vraiment vécue par l'individu.

Le positionnement est vécu d'une manière imaginaire, à travers ce que la personne considère comme « normal », ou en termes de « devrait être » (« *WHAT IF* » (Zittoun et al., 2013, p.76). Le niveau imaginaire engendre des dynamiques identitaires qui peuvent expliquer, de nouveau, la manière de l'individu de vivre son expérience. Le positionnement de la personne, ainsi que la « multiplicité de soi » (Davies et Harré, 1990 ; Harré et al. 2009, cités dans O'doherty et Davidson, 2010, p.224) observable dans le discours de la personne, sont le résultat d'un processus dialogique avec l'autre (Markova, 2017). Cette relation avec l'autre est aussi vécue de manière imaginaire, ce qui fait que en s'intéressant à qui est l'autre (ou l'« altérité » dans nos cas), nous arrivons à expliciter comment la personne se considère et vit une certaine expérience.

Autrement dit, les futurs bénévoles s'aperçoivent de l'existence d'une « altérité » qui les intéresse (l'existence de résidents dans un camp de réfugiés) : cette possible rencontre qui est encore « imaginaire », donne lieu à une rupture (« *thought event* », Zittoun et al., 2013, p.274), qui leur permet ensuite d'envisager un mouvement géographique, notamment partir dans un camp de réfugiés.

Ce premier mouvement géographique donne lieu à d'autres mouvements (géographiques et sémantiques), ce qui permet à l'individu de vivre plusieurs ruptures et les transitions qui en découlent. Ces phases de transitions, selon la perspective adoptée dans le cadre de cette recherche, sont à identifier comme révélatrices d'apprentissages informels (tels que définis par Werquin, 2012) qui méritent de l'attention. Dans l'expérience imaginaire de la personne, en effet, il a été possible de retrouver une évolution de la conscience qu'ils ont envers eux-mêmes et l'autre, ce qui leur a permis d'identifier ce qui était important pour eux.

Cette recherche a été une manière de raconter les histoires de Coline, Camélia, Nicole, Emilie et David en ce qui concerne leur expérience de bénévolat à court terme dans un camp de réfugiés. Leurs histoires sont des témoignages de comment la manière d'être au monde est unique à chaque personne et enrichie de particularités : même s'il est possible d'identifier des points communs, il vaut la peine de se concentrer sur l'individu afin d'appréhender le collectif.

7.2 À propos de la méthodologie : perspectives d'amélioration

7.2.1 Quelles sont les informations à disposition ?

Les entretiens ont été effectués en une seule fois. Cela signifie que chaque interviewé a été rencontré uniquement une fois. Si le récit est bien un moyen pour évaluer une certaine expérience (Flick, 2009, p.81, suite à Bruner, 1987), celui-ci a été un cadre disposé suite à l'expérience bénévole. En s'intéressant à leur trajectoire de vie, prétendre comprendre de manière approfondie ce qu'un épisode de leur vécu avait pu signifier dans leur parcours de vie est limité par les données de cette rencontre.

En effet, les informations recueillies sont le résultat de ce que les personnes ont eu envie de partager avec la chercheuse, lié à ce que la chercheuse a pu poser comme question au moment de l'entretien. Il est pertinent de se questionner sur les informations qu'ils ont voulu partager, ainsi qu'au niveau de ce qu'ils n'ont pas voulu communiquer (ou ils n'ont pas été questionnés) ou encore qu'ils n'avaient plus accès à leurs souvenirs (imaginaire du passé).

L'analyse est faite sur des « suppositions explicites » (Flick, 2009), notamment ce que la personne raconte et partage de son expérience suite aux questions posées. Par ailleurs, la personne interviewée partage son histoire à un moment précis de sa vie, notamment selon les conditions au moment de l'entretien.

Bien que la personne ait pu raconter son expérience avec du recul et donc organiser et donner du sens à l'expérience (Zittoun et al., 2013, p.263), il faut néanmoins considérer que celle-ci est le résultat d'un témoignage raconté à un moment précis de la vie de l'individu. Ce que Bruner (1987) appelait « *narrative achievement* » est quelque chose à situer dans le temps, où la personne décide de sélectionner certains éléments de l'expérience vécus, à la place d'autres, ce qui permet de construire le récit. Cela nous amène à nous questionner par rapport à l'accès des informations qui ont pu être fournies et à quelle étendue elles représentent l'expérience vécue par l'individu.

Autrement dit, bien que l'intérêt de la présente étude était le récit de la personne, le fait que les étudiants pris en considération nous ont raconté leur expérience à un moment précis de leur vie est en soi un biais méthodologique.

Si nous reprenons le concept de « durée » tel que défini par Bergson's (1911, 1915 ; cités dans Hviid, 2008, p.185 ; Hedegaard et al., 2018, pp.244-245; Hviid et Villadsen, 2014 p.61), le moment présent résulte d'un lien entre moment présent, passé et futur. Par conséquent, le fait qu'une personne raconte son histoire un certain nombre de mois après avoir vécu l'expérience (ou des années dans le cas de David), changerait sa manière de la raconter, ainsi que de la considérer. Cela confirme le fait que le sens attribué à une certaine expérience, est à situer dans le temps : les moments APs ont été identifiés et racontés par l'individu après avoir pris conscience de ce que cela signifie vivre une expérience de bénévolat dans un camp de réfugiés. Nous ne pouvons donc pas affirmer avec certitude que la personne au moment Tx s'était effectivement imaginé l'éventail de possibilité représentées dans l'analyse à travers les APs, mais nous pouvons pourtant affirmer qu'au moment de l'entretien, la personne donnait du sens à ce qu'elle avait pu vivre de cette façon-là.

Cela axe encore plus l'analyse sur l'expérience imaginaire et c'est important de souligner le fait qu'elle a été étudiée à un moment où la personne avait déjà vécu l'expérience bénévole. Par conséquent, nous avons eu accès au récit de la personne quand elle avait déjà dans son éventail de possibilité l'expérience vécue, notamment ce que cela pouvait signifier de vivre dans un camp de réfugiés. Nous n'avons pas eu accès à comment cette prise de conscience a pu transformer le positionnement de la personne au fil du temps, mais seulement une fois que la personne avait déjà adapté ces comportements et s'était déjà repositionné par rapport à certains

sujets (notamment la personne avait déjà pu vivre certaines transitions qui ont suivi les moments de rupture précédent l'entretien).

De fait, nous parlons de dynamiques de changement identitaires, de processus d'apprentissage et de construction du sens suite à une rupture, ceux-ci impliquant un processus situé dans le temps (Hviid et Zittoun, 2008), alors que nous l'avons fait non pas à des moments variés, voir sur une durée longitudinale, mais simplement à un moment précis.

La relation entre le moment présent-passé-futur est donc relative au moment de l'entretien et ne considère pas la possible évolution de la personne du moment où elle n'avait pas encore vécu l'expérience de bénévolat (avant le départ) et le moment après avoir fait l'expérience (la rentrée en Suisse). De fait, le récit analysé se réfère que au moment où la personne a déjà fait l'expérience dans le camp.

7.2.2 Le rôle de l'association humanitaire

Le rôle de l'association dans la manière de vivre l'expérience de l'individu n'a pas été pris en considération de manière approfondie. Plus précisément, la manière de fonctionner de l'association n'a pas été explicitée de manière exhaustive et surtout elle n'a pas été mise en relation avec la manière de faire l'expérience de l'interviewé.

Dans le cas d'Emilie pour donner un exemple, le camp de réfugiés était aussi un lieu où exercer sa profession et cet aspect lié à sa profession aura pu être développé de manière plus exhaustive. Par rapport à ça, Chaput, Brummans et Cooren (2011) définissent le concept d'« identification organisationnelle » comme étant un processus par lequel les gens développent des bases communes qui leur permettent d'agir collectivement dans leur milieu de travail.

De plus, il aura été utile d'inclure dans la réflexion le concept d'« espace humanitaire » (Hilhorst et Jansen, 2010). Les auteurs considèrent un endroit, comme celui du camp de réfugiés, pour ses dimensions physiques et métaphorique (p.1117). La présente étude ne s'est pas autant intéressée à la présence d'autres agences internationales par exemple, avec leurs ressources matérielles, sociales et politiques (p.1123) constituant ce lieu.

Fresia (2009) de son côté, se réfère à la vie communautaire des humanitaires – à la « maison » (p.177) – ce qui indique que quand nous considérons une personne qui s'engage dans une mission humanitaire, il faudrait aussi considérer le fait qu'elle s'implique dans une vie communautaire créant des enjeux à définir, ce qui n'a pas été le cas dans cette recherche.

Un autre exemple est celui donné par Cooren, Brummans et Charrieras (2008) qui traitaient la thématique de la constitution d'une organisation et de la manière dont celle-ci est représentée et perçue dans et par la société. Les chercheurs utilisent le terme « *organizational presence* », afin de définir la manière d'être et d'exister de la part de l'organisation, qui se manifeste par toute une série d'agents humains et non-humains. Cooren et Taylor (1997, cités dans Cooren et al., 2008) définissent une organisation en tant que « [...] *a hybrid, protean and polymorphous entity composed of human and nonhuman agents (documents, computers, spokespersons, employees) that do things in the organization's name or on its behalf* » (p. 1342). Les personnes qui s'engage pour une organisation suivent donc certains mécanismes au quotidien parce que représentant une telle entité.

Les interviewés de la présente étude ont représenté sur le terrain l'association pour laquelle ils se sont engagés. Par contre, nous n'avons pas accordé d'importance dans l'analyse à cet aspect.

7.3 Ouverture

La façon d'aborder la problématique de recherche se concentre seulement sur les témoignages de quelques étudiants, ceux-ci venant du Tessin spécifiquement (quatre sur cinq). Si nous voulons parler d'« étudiants suisses » de manière plus générale, il serait intéressant d'élargir les

témoignages et de s'intéresser à plusieurs parcours différents, notamment des personnes venant de plusieurs canton de Suisse. Cela surtout si nous visons à lier une telle recherche aux système éducatif en Suisse. De fait, une des possibles ouvertures de la présente étude serait de mieux faire le lien entre les apprentissages informels qu'on a pu observer dans les études de cas des interviewés et les lier dans un discours incluant les apprentissages formels et le cadre éducatif formel tel que l'école fréquentée, et à comment les deux dimensions peuvent éventuellement se lier. Selon un discours qui inclut le parcours de vie de la personne, comment ces apprentissages informels s'insèrent-ils dans le parcours estudiantin de la personne ? Est-ce qu'il y a un lien et si oui, comment prend-il place à l'école ?

En suivant la perspective des études de cas, il serait aussi intéressant de mieux approfondir l'histoire de chacun, ainsi que de considérer des autres expériences de vie et non seulement celle dans les camps de réfugiés, afin de mieux identifier comment pouvoir lier les différentes sphères d'expérience de la personne suite à une telle expérience. Pour faire cela, il serait intéressant d'envisager des études de cas longitudinales, afin de comprendre quand et si les expériences vécues au sein du camp de réfugiés (devenues désormais des expériences accumulées au fil du temps, telles que définies par Zittoun) contribuent aux expériences vécues et à vivre en Suisse. Cela impliquerait non seulement une approche narrative, mais aussi de suivre la personne de manière longitudinale et de l'observer dans des situations réelles de sa vie de tous les jours.

En s'intéressant à l'expérience imaginaire vécue par une personne, selon une approche longitudinale, cela nous permettrait d'interviewer la personne avant son départ et saisir à ce moment précis comment la personne s'imagine le camp de réfugiés avant d'y aller concrètement par exemple. De quoi se compose l'imaginaire de la personne ? Comment elle se représente une situation qu'elle a pu « vivre » uniquement à travers un mouvement sémantique ? De fait, à travers cette étude nous n'avons pas accès à ces informations, parce que la personne au moment de l'interview avait déjà vécu son expérience dans le camp de réfugiés, ce qui avait transformé les actions éventuelles précédemment imaginées en actions réelles. Interviewer la personne avant qu'elle se déplace de manière « géographique » sur place, nous permettrait de bien définir ce qui compose le mouvement sémantique avant d'effectuer celui géographique.

Au-delà de la perspective de l'étudiant, des futures recherches pourraient davantage se concentrer non seulement sur l'impact de la participation à une expérience humanitaire sur les sphères d'expériences dans lesquelles agit cet acteur, mais aussi s'intéresser aux effets au niveau interactionnel avec les personnes qui font partie de ces sphères d'expériences.

Autrement dit, une autre recherche pourrait s'intéresser aux personnes proches de l'interviewé et à comment eux ont été (ou pas) touchés par l'expérience vécue dans un camp de réfugiés. Si d'un côté nous avons pu observer comment l'expérience façonne la trajectoire de vie de l'interviewé, comment expliquer une éventuelle implication de l'entourage de la personne qui n'ont pas fait l'expérience elles-mêmes ?

Dahinden (2009) se réfère aussi à ceux qu'elle appelle « non-mobiles » ou « non-migrants » (p.1366) et à comment ils pourraient être impliqués dans des pratiques transnationales. Gillespie et al. (2012) de leur côté, montraient comment les mouvements géographiques de certains individus pouvaient façonner certains positionnement d'individus qui n'avaient pas vécus de manière directe ces mouvements. Un mouvement géographique qui est fait par quelqu'un, peut donc contribuer à la construction de certains positionnements auprès d'autres individus qui n'ont pas vécu ce mouvement en personne. En prenant en considération la famille de l'étudiant bénévole par exemple, ou ses amis, ou encore leurs camarades d'école, quels sont les enjeux qui peuvent être observés ? À nouveau, comment cette expérience dans un camp de réfugiés à la rencontre d'une « altérité », peut continuer à exister dans la vie de plusieurs personnes en Suisse, qui n'ont pas fait l'expérience directement ?

8. Bibliographie

- Agier, M. (2014). Introduction : L'encampement du monde. In M. Agier (dir.) & C. Lecadet (collab.), *Un monde de camps* (pp.11-34). Paris : La Découverte.
- Bach, R. (1977). *Il gabbiano Jonathan Livingston*. Rizzoli.
- Bjerneld, M. (2009). *Images, motives, and challenges for Western health workers in humanitarian aid* (Doctoral dissertation, Acta Universitatis Upsaliensis).
- Bride, B. E. (2007). Prevalence of secondary traumatic stress among social workers. *Social work, 52*(1), 63-70.
- Bride, B. E., Robinson, M. M., Yegidis, B., & Figley, C. R. (2004). Development and validation of the secondary traumatic stress scale. *Research on social work practice, 14*(1), 27-35.
- Brinkmann, S. (2014). Interview. In T. Teo (Ed.), *Encyclopedia of Critical Psychology* (pp. 1008-1010). Berlin: Springer.
- Brown, S. (2005). Travelling with a purpose: Understanding the motives and benefits of volunteer vacationers. *Current issues in tourism, 8*(6), 479-496.
- Bruner, J. S. (2000). *La cultura dell'educazione. Nuovi orizzonti per la scuola*. Feltrinelli Editore.
- Bruner, J. (2010). Pourquoi nous racontons-nous des histoires ? Le récit au fondement de la culture et de l'identité. Paris : Retz.
- Cooren, F., Brummans, B. H., & Charrieras, D. (2008). The coproduction of organizational presence: A study of Médecins Sans Frontières in action. *Human Relations, 61*(10), 1339-1370.
- de Saint-Laurent, C., & Zittoun, T. (In press). Memory in life transitions. In B. Wagoner (Ed.), *Oxford Handbook of Culture and Memory*. Oxford ; New York: Oxford University Press.
- Dahinden, J. (2009). Are we all transnationals now? Network transnationalism and transnational subjectivity: the differing impacts of globalization on the inhabitants of a small Swiss city. *Ethnic and Racial Studies, 32*(8), pp. 1365-1386.
- Durand-Guerrier, V., & Sautot, J. P. (2006). *Interactions verbales, didactiques et apprentissages: recueil, traitement et interprétation didactiques des données langagières en contextes scolaires: actes des journées d'étude organisées les 19 et 20 mai 2005 à Lyon*. Presses Univ. Franche-Comté.
- Flick, U. (2009). *An introduction to qualitative research*. London: Sage.
- Gillespie, A., Kadianaki, I., & O'Sullivan-Lago, R. (2012). Enoutring alterity: Geographic and semantic movements. In J. Valsiner (Ed.), *The Oxford handbook of culture and psychology*. Oxford: Oxford Univesity Press.
- Goguikian Ratcliff, B. et Rossi, I. (2014). Santé mentale et sociétés plurielles. *Alterstice, 4*(2), 3-12.

- Harré, R., Moghaddam, F.M., Cairnie, T.P., Rothbart, D., & Sabat, S.R. (2009). Recent advances in positioning theory. *Theory and Psychology, 19*, 5–31.
- Hedegaard, M., Aronsson, K., Højholt, C., & Ulvik, O. S. (Eds.). (2018). *Children, childhood, and everyday life: Children's perspectives*. IAP.
- Hermans, H. J. (2001). The dialogical self: Toward a theory of personal and cultural positioning. *Culture & psychology, 7*(3), 243-281.
- Hilhorst, D., & Jansen, B. J. (2010). Humanitarian space as arena: A perspective on the everyday politics of aid. *Development and Change, 41*(6), 1117-1139.
- Hilhorst, D., & Schmiemann, N. (2002). Humanitarian principles and organisational culture: Everyday practice in Meédecins Sans Frontières-Holland. *Development in practice, 12*(3-4), 490-500.
- Hviid, P. (2008). "Next year we are small, right?" Different times in children's development. *European journal of psychology of education, 23*(2), pp.183-198.
- Hviid, P. (2016). Borders in education and living—A case of trench warfare. *Integrative Psychological and Behavioral Science, 50*(1), 44-61.
- Hviid, P. (2017). From abstract "quality" to collective meaning-making and personal meaningfulness : a social innovative project in the public daycare sector. In: Söderström, O. Kloetzer, L. & Jeannerat, H. (Eds.). *Innovations Sociales: Comment les Sciences Sociales contribuent à transformer la Société*, (pp. 27 – 37). E-BOOK 1 – Neuchatel.
- Hviid, P., & Villadsen, J. W. (2014). Cultural identities and their relevance to school practice. *Culture & Psychology, 20*(1), 59-69.
- Hviid, P., & Villadsen, J. W. (2016). Guided Intervention—Dynamics of the unique and the general. In Sammut, G., Foster, J., Ruggieri, R., Salvatore, S., & Flick, U. (Eds.), *Methods of psychological intervention (Yearbook of Idiographic Science)*(pp.203-225). Italy: Firera & Liuzzo.
- Hviid, P., & Zittoun, T. (2008). Editorial introduction: Transitions in the process of education. *European Journal of Psychology of Education, 23*(2), 121-130.
- Josephs, I. (2000). A psychological analysis of a psychological phenomenon: The dialogical construction of phenomenon: The dialogical construction of meaning. *Social Science Information, 39*(1), 115–129.
- Josephs, I. E., & Valsiner, J. (2007). Developmental science meets culture : Cultural developmental psychology in the making. *European Journal of Developmental Science, 1*(1), 47-64.
- Khosravi, S. (2010). *'Illegal' traveller: an auto-ethnography of borders*. Springer.
- Markova, I. (2017). Case studies and dialogicality. *Journal of Deafblind Studies on*

Communication, 3(1), 28-45.

Manatschal, A., & Freitag, M. (2014). Reciprocity and volunteering. *Rationality and society*, 26(2), 208-235.

Mantovani, G. (2012). *Exploring borders: Understanding culture and psychology*. Routledge.

Muller Mirza, N. (2002). *La naissance et le voyage d'un projet de formation : Négociations des significations et des pratiques dans un programme suisse e formation d'adultes à Madagascar*. Neuchâtel : Thèse de doctorat à la Faculté des Lettres et Sciences humaines.

Nations Unies : Notre Action. (s.d.). Retrieved from <http://www.un.org/fr/sections/what-we-do/>

O'Doherty, K. C., & Davidson, H. J. (2010). Subject positioning and deliberative democracy: Understanding social processes underlying deliberation. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 40(2), 224–245.

Office fédéral de la statistique, 2015. Le bénévolat en Suisse 2013/2014. Retrieved from <https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/catalogues-banques-donnees/publications.assetdetail.350198.html>

Rehberg, W. (2005). Altruistic individualists : Motivations for international volunteering among young adults in Switzerland. *Voluntas*, 16(2), 109-122.

Rémy, C. (2012). « Non au sexe ! » ou la confrontation des points de vue autour d'un dispositif de prévention Sida au Malawi. Mémoire de Master, Institut de Psychologie et Education, Université de Neuchâtel (Dossier de Psychologie et Education, n°69).

Sato, T., Mori, N., & Valsiner, J. (Eds.). (2016). *Making of the future: The trajectory Equifinality approach in cultural psychology*. IAP.

Shah, S. A., Garland, E., & Katz, C. (2007). Secondary traumatic stress: Prevalence in humanitarian aid workers in India. *Traumatology*, 13(1), 59.

Stella, S. P., & Salmieri, L. (2012). *Il gioco della cultura: attori, processi, prospettive*. Carocci.

Valsiner, J. (2003). Culture and its Transfer: Ways of Creating General Knowledge through the Study of Cultural Particulars. *Online Readings in Psychology and Culture*, 2(1). <https://doi.org/10.9707/2307-0919.1013>

Werquin, P. (2012). The missing link to connect education and employment: recognition of nonformal and informal learning outcomes. *Journal of Education and Work*, 25(3), 259–278. DOI: [10.1080/13639080.2012.687574](https://doi.org/10.1080/13639080.2012.687574)

Zittoun, T. (2009). Dynamics of life-course transitions - a methodological reflection. In J. Valsiner, P. C. M. Molenaar, M. C. D. Lyra, & N. Chaudhary (Eds.), *Dynamic process methodology in the social and developmental sciences* (pp. 405–430). New York: Springer.

Zittoun, T. (2012a). Life-Course: A Socio-Cultural Perspective. In J. Valsiner (Ed.), *Handbook of Culture and Psychology* (pp. 513–535). Oxford: Oxford University Press.

Zittoun, T. (2012b). Psychologie des transitions : des ruptures aux ressources. In P. Curchod, P. A. Doudin & L. Lafortune (Eds.), *Accompagner les transitions du préscolaire à l'université* (pp.261-279). Presses de l'Université du Québec.

Zittoun, T. (2013). Modalités d'usages de connaissances et sphères d'expérience. In *Vygotski et l'école. Apports et limites d'un modèle théorique pour penser l'éducation et la formation.* (pp. 251-262). Pessac: Presses Universitaires de Bordeaux.

Zittoun, T. (2016). Living creatively, in and through institutions. *Europe's Journal of Psychology*, 12(1), 1-11.

Zittoun, T., & Iannaccone, A. (2014). Spaces of freedom – thinking the future. In T. Zittoun & A. Iannaccone (Eds.), *Activities of thinking in social spaces* (pp. 273-281). New York: Nova Publisher Inc..

Zittoun, T., & Valsiner, J. (2016). Imagining the past and remembering the future: how the unreal defines the real. In T. Sato, N. Mori, & J. Valsiner (Eds.) *Making of the future: the trajectory equifinality approach in cultural psychology.* (pp. 3-19). Charlotte, NC: Information Age Publishing.

Zittoun, T., Valsiner, J., Vedeler, D., Salgado, J., Gonçalves, M., & Ferring, D. (2013). *Human development in the lifecourse. Melodies of living.* Cambridge: Cambridge University Press.

9. Les annexes

9.1 La grille d'entretien

L'avant départ

L'interviewé-e a pu se définir, raconter qui il ou elle était avec ses propres termes.

Ensuite les questions concernaient la prise de décision de faire une expérience de bénévolat :

Comment la personne a pu décider de partir ? Dans quelle période de sa vie ? Dans quelles conditions ? Selon quels raisons et critères ?

Les questions suivantes se focalisaient aussi spécifiquement sur l'activité avec les réfugiés :

Comment expliquer l'intérêt de visiter un camp de réfugiés ? Comment expliquer l'intérêt envers les réfugiés ?

Pour finir les questions concernaient l'organisation du séjour :

Comment le départ a été préparé ? Quoi faire ? Des intermédiaires impliqués ?

Le séjour dans le camp de réfugiés

L'interviewé-e a pu raconter son activité bénévole dès son arrivée dans le pays, jusqu'au moment du départ.

Les questions initiales concernaient l'arrivée dans le pays, ainsi que dans le camp de réfugiés : quels souvenirs, ressentis, émotions ?

Ensuite les questions concernaient plutôt le séjour dans le camp :

Comment décrire l'expérience dans le camp ? ...le quotidien dans le camp ?

Comment était organisée une journée ? Quelles tâches à accomplir ?

En contact avec quelles personnes (quelles étaient les plus importantes) ?

Quelles ont été les moments les plus significatifs ?

Certaines questions avaient ensuite le focus sur le bénévole et son rôle dans le camp :

De quelle manière le bénévole a-t-il/elle contribué à l'existence du camp ? De quelle manière a-t-il/elle pu faire partie de cette réalité ?

Est-ce qu'il y a des moments plus significatifs que d'autres ? Et si oui, lesquels et pourquoi ? Ce que ça a signifié « vivre » au premier plan la réalité d'un camp de réfugié ?

Pour conclure il a été demandé à l'interviewé-e ce que cela signifie, selon son propre point de vue, « être un-e réfugié-e ».

Le retour

L'interviewé-e a pu raconter ses derniers moments dans le camp et dans le pays d'accueil.

Ensuite les questions étaient axées sur le retour en Suisse et ce qui s'est passé après l'expérience bénévole.

En plus de la question directe de ce que cette expérience avait pu signifier pour la personne, l'individu était questionné par rapport au partage de son expérience avec l'autre, notamment comment la personne a pu raconter son histoire à son entourage ou à toute autre personne :

Comment décrire l'expérience à l'autre ? Avec qui discuter ou partager une telle expérience ? Quelles sont les réactions de l'entourage ?

Ensuite l'expérience vécue est directement liée à la vie en Suisse :

Qu'est-ce qui se passe après ? Est-ce qu'il y a une continuité ?

Est-ce que c'est possible rester en contact avec les résidents du camp ? Si oui, de quelle manière ?

Est-ce que le bénévole retourne dans le camp ?

Les dernières questions concernaient les activités bénévoles qui ont suivi celle dans le camp, notamment si la personne faisait d'autres activités de bénévolat ou, de manière générale dans quelles autres activités elle s'était ensuite engagée.

À la fin de l'entretien l'interviewé-e était sollicité à donner son point de vue sur le déroulement de l'entretien et donner des éventuelles remarques par rapport aux questions posées.

Questions supplémentaires pendant l'entretien de David

A l'occasion du dernier entretien, quelques questions supplémentaires ont été posées à l'interviewé, puisque qu'il s'agit d'une personne ayant une carrière professionnelle d'environ 25 ans, dans le domaine humanitaire, qui a suivi l'expérience de bénévolat.

Les questions ajoutées concernaient surtout la partie dédiée au retour en Suisse. A la question de ce que cette expérience avait signifié pour la personne, David a été aussi questionné de manière spécifique sur son parcours professionnel. En plus de la question directe sur ce qui a suivi son expérience de bénévolat, David a été interrogé quant à un éventuel lien entre ce qu'il a vécu dans le camp et ce qui s'est passé après la parenthèse bénévole, au niveau de son parcours professionnel ainsi que personnel. De manière plus spécifique, il lui a été demandé le lien entre sa carrière professionnelle dans l'humanitaire et à quel niveau l'expérience bénévole avait pu contribuer à sa carrière future ; quel poids il pourrait donner à cette expérience spécifique ?

Questions manquants pendant l'entretien de Coline

Pendant le déroulement de cet entretien, le focus était moins axé sur l'aspect temporel de l'expérience bénévole. Pour cette raison, dans la section concernant l'avant départ, la personne n'avait pas été questionnée par rapport à la période de la vie dans laquelle elle avait pu prendre une telle décision. De plus, dans la section qui concernait le retour, elle n'a pas été questionnée de manière directe quant à son engagement en tant que bénévole dans d'autres activités, ainsi que le lien avec le monde de réfugiés.

Egalement, toutes les questions concernant la manière de raconter son histoire à d'autres personnes, et de s'engager dans des éventuelles discussions sur le sujet « camp de réfugiés », n'ont pas été posées.

Pour conclure, Coline n'était pas été sollicitée à donner sa propre définition de ce que ça signifie « être un-e réfugié-e ».

9.2 Liste des figures et des tableaux

Figure 1	« % des personnes accomplissant du travail bénévole »	p.7
Figure 2	« La “forme-camp » (Agier, 2014, p.19)	p.14
Figure 3	« La troisième lentille » (Zittoun et Perret-Clermont, 2009)	p.24
Figure 4	« La quatrième lentille » (Zittoun et Perret-Clermont, 2009)	p.25
Figure 5	« L’expérience personnelle d’un individu (réel et imaginaire) » (Zittoun et al., 2013)	p.32
Figure 6	« L’expérience imaginaire <i>as-if</i> » (Zittoun et al., 2013)	p.33
Figure 7	« La Relation entre l’ontogenèse, la mésogenèse et la microgenèse » (Josephs et Valsiner, 2007)	p. 39
Figure 8	« La structure de l’entretien semi-structuré »	p.42
Figure 9	« La structure de base de TEM » (Zittoun et Valsiner, 2016)	p.46
Figure 10	« Les différents positionnements de Camélia »	p. 59
Figure 11	« Le moment de retour de Camélia »	p.63
Figure 12	« Un moment de rupture dans l’expérience bénévole de Nicole »	p.74
Figure 13	« Les différentes étapes du parcours, en tant que bénévole, de Nicole »	p. 76
Figure 14	« Le nouveau sens attribué aux personnes ayant une addiction (Nicole) »	p.79
Figure 15	« La rupture comme moyen pour trouver un nouveau sens (Emilie-professionnelle) »	p.89
Figure 16	« Le moment de prise de décision de David d’aller dans le camp de réfugiés en Croatie »	p. 91
Figure 17	« L’éventail des choix possibles lors de l’avant départ de David »	p.93
Figure 18	« La représentation de l’expérience imaginaire de David avant son départ »	p.94
Figure 19	« David avant, pendant et après son séjour dans le camp de réfugiés en Croatie »	p. 96
Tableau 1	Les différentes étapes de la rupture de Nicole	p.71